

73w 588051 (3)

AGATHOCLÈS,

ou

LETTRES

ÉCRITES DE ROME ET DE GRÈCE,

AU COMMENCEMENT DU QUATRIÈME SIÈCLE,

Traduites de l'allemand de M^{me}. PICHLER,

Par M^{me}. ISABELLE DE MONTOLIEU.

La vie n'est pas le premier des biens.
SCHILLER.

TOME TROISIÈME.

PARIS,

Chez P. BLANCHARD et EYMERY,
rue Mazarine, n^o. 30.

Et Palais-Royal, galeries de bois, n^o. 249.

AU SAGE FRANKLIN.

1812.



DE L'IMPRIMERIE DE J.-B. IMBERT.

AGATHOCLÈS,

ou

LETTRES

ÉCRITES DE ROME ET DE GRÈCE,

AU COMMENCEMENT DU QUATRIÈME SIÈCLE.



LETTRE LIV^{me}.

SULPICIE A THÉOPHANIE.

Synthium, novembre 302.

TA lettre, ma chère Théophanie, a fait autant de bien à mon cœur qu'un frais ombrage en fait à un voyageur brûlé par un soleil dévorant et épuisé de fatigue. La joie d'avoir rencontré une amie qui me comprend, dont le cœur sympathise avec le mien, qui sera indulgente, patiente avec moi et pour mes faiblesses, se fit déjà sentir à mon cœur dès le moment où je vis couler tes larmes : tu me parus comme une étoile

bienfaisante qui venait éclairer l'obscurité de ma vie. Dès ce premier instant mon ame se trouva liée à la tienne, et j'aurais voulu qu'une confiance mutuelle s'établît entre nous ; mais la crainte de te paraître indiscrete et de perdre dans ton opinion , me retint de te le demander. Ta lettre ne m'en a fait qu'un plus de plaisir ; elle m'a donné l'assurance que nos cœurs sympathisent ensemble, qu'un attrait caché nous a réunies, et que je puis compter sur toi comme sur une véritable amie. J'aime Calpurnie, parce qu'elle est véritablement aimable, et que, sous une apparence de légèreté, elle possède un cœur excellent et dévoué à une amitié dont elle m'a donné les plus fortes preuves ; mais elle est gaie, elle est heureuse, elle rit sans cesse ; et toi, Théophanie, tu pleurais avec moi, et tu connais aussi le malheur.

Oui, c'est une vérité de tous les temps, que des rapports dans les circonstances et la même manière de voir et de sentir font naître l'amitié et l'affermissent pour

la vie. Comment serait-il possible que l'être heureux à qui tout réussit, qui se réchauffe sans cesse au soleil de son bonheur, pût sentir comme l'infortuné que le sort implacable a placé dès le berceau à l'école du chagrin et des privations ? Le monde et tout ce qu'il contient doivent leur paraître sous un jour si différent, que l'on ne peut se flatter de former ensemble un attachement qui soit capable de résister aux temps et aux orages de la vie. Aussi long-temps que l'un ou l'autre n'est pas mis à l'épreuve, soit par un conseil difficile à donner ou à suivre, soit par un sacrifice généreux, l'amitié n'éprouve aucune secousse, et l'on croit à son existence éternelle ; mais l'épreuve arrive-t-elle, alors la différence d'opinion et de goûts, la différente manière d'envisager le bonheur, brisent sans peine un lien illusoire. Heureux les amis dont l'ame est à l'unisson, et que les mêmes malheurs, les mêmes joies, les mêmes désirs ont unis, qui n'ont pas besoin de se sacrifier leur opinion, et

qui suivent sans effort la même route !
 Lorsqu'elle est pénible comme elle l'est
 pour nous deux , chère Théophanie ,
 nous pouvons encore trouver dans nos
 cœurs un dédommagement , nous sen-
 tons plus vivement que ceux qui jouis-
 sent d'autres bonheurs , celui d'une ten-
 dre amitié. Aucune pensée ne nous en
 distrait , la vanité ne nous induit point
 à vouloir briller aux dépens de nos
 compagnes , aucune idée de conquête
 ne nous met en rivalité avec nos amies ,
 nous ne cherchons qu'à retenir de toutes
 nos forces l'objet aimé , ne connaissant
 pas de plus grand malheur que de le
 perdre , soit par la mort , soit par l'in-
 constance : ô ma chère Théophanie !
 voilà le seul vrai malheur de cette vie ,
 tout le reste est félicité. Je ne connais
 pas entièrement ton sort , mais je suis
 tentée de l'envier ; la mort t'enleva ton
 époux , celui qui sans doute était tout
 pour toi , et , si j'en juge par ton âge et
 par ton deuil , dans le temps même
 où votre amour était dans sa fleur , et

votre bonheur réciproque. J'ai vu que tu l'aimais encore , quoique l'urne fatale le couvre ; mais tu espères , d'après ta religion , de le retrouver dans les régions célestes. Heureux mortels ! votre amour a survécu à votre union , à votre existence , la mort même n'a pas eu le pouvoir de vous séparer. — Oh ! malheur à ceux dont la vie survit à l'amour ! Lorsque l'un des deux , froid et glacé , reste à côté de celui qui brûle encore , pouvant à peine se rappeler l'enchantement qui l'avait entraîné ; lorsque ce feu que vous aviez allumé dans son cœur , et qui vous élevait au bonheur des Dieux , s'affaiblit peu à peu , et s'éteint enfin complètement ; lorsqu'on ne vous témoigne plus qu'une amitié faible et chancelante , qui n'est due peut-être encore qu'à la pitié ; lorsque celui qui est resté fidèle cherche en vain à rallumer cette flamme avec le feu qui le consume , et que chaque instant , chaque minute lui fournit une preuve nouvelle qu'elle est anéantie ; lorsque son cœur brûlant , froissé , dé-

chiré, ne rencontre plus qu'un cœur de marbre : ah ! c'est alors qu'on est vraiment malheureux , qu'on sent toute la violence d'un chagrin dévorant, inextinguible , qui mine la vie et ne vous laisse d'autre consolation, d'autre espoir que de penser qu'il sera le dernier qu'on éprouvera.

Il paraît, ma chère amie, que tu as donné trop d'extension au badinage que nous nous sommes permis en ta présence sur le prochain mariage de Calpurnie ; elle n'est pas même fiancée , et jusqu'à présent elle n'est que l'amie de l'homme dont tu as vu le portrait. Qu'elle ne lui soit pas du tout indifférente , c'est ce qui n'est pas douteux ; mais qui ose compter sur les hommes ? à peine même ose-t-on dire que celui-ci ait un cœur à offrir. Il n'y a pas long-temps qu'il a perdu par une mort tragique une femme qu'il aimait depuis sa jeunesse avec une force incroyable , et il a d'abord senti très-vivement cette perte ; mais il commence à l'oublier auprès de la séduisante

Calpurnie, et, sans s'en douter peut-être lui-même, il cède au pouvoir irrésistible que cette charmante personne exerce sur tous ceux qui la voient, sans perdre elle-même sa liberté; mais cependant je crois qu'auprès d'Agathoclès son heure a sonné. J'en suis charmée; il lui manquait pour moi de connaître l'amour, il y a toute apparence qu'elle n'en connaîtra que les douceurs : rien ne peut mettre obstacle à leur union; et lorsque le temps aura tiré son voile sur le passé, je ne doute pas qu'elle n'ait lieu. Je vois arriver ce moment avec une joie que tu comprendras et que tu partageras; mais tu vois qu'il m'est impossible de t'en fixer le moment. Agathoclès est à Nisibis avec César pour y attendre la fin des négociations; nous n'espérons de le revoir que dans un mois au plus tôt; peut-être qu'alors je pourrai t'en dire davantage. Je ne manquerai pas de témoigner à Calpurnie l'intérêt que tu prends à son sort; je sais qu'elle aura du plaisir de se savoir estimée d'une

personne que l'on voit d'abord n'être point une femme ordinaire , et qui , lorsqu'on la connaît mieux , répond à tout ce qu'elle promet. Quant à ta demande , je puis te dire , au nom de mon amie , qu'elle t'est accordée d'avance : je te prie donc de me dire ce que c'est. Théophanie ne peut rien demander que ses nouvelles amies ne se fassent un plaisir d'y souscrire.

LETTRE LV^{me}.

JUNIA A THÉOPHANIE.

Apamée, novembre 302.

O CHÈRE et bien aimée Théophanie ! quelle multitude de sensations aussi étonnantes que variées ont saisi mon ame en recevant ta lettre ! La frayeur, la joie, le doute même furent les premières impressions que j'éprouvai en voyant l'écriture de l'amie que je croyais depuis longtemps ensevelie sous les ruines de Tra-

chène ; mais lorsque les premières lignes eurent écarté toute incertitude, alors une reconnaissance profonde et des prières d'action de grâce au Père céleste, interrompirent un instant ma lecture, ainsi que les larmes de joie dont mes yeux étaient inondés. Ce Dieu tout bon, tout puissant, qui dirige tous les évènements, tellement qu'un cheveu ne tombe pas à terre sans sa volonté, m'avait donc conservé ma Larissa par un miracle ! Tu sortais pour moi de la tombe, et mon cœur fut plein des plus doux sentimens... je continuai ensuite à t'accompagner partout où ta destinée t'a conduite, à partager tout ce que tu as senti et souffert. Oui, mon amie, les voies de Dieu sont incompréhensibles ; il a voulu te conduire au milieu des barbares et leur inspirer de l'amitié pour toi, pour préparer leur ame aux célestes vérités qu'Héliodore allait leur prêcher ; il a protégé ta vie et ton honneur, et t'a rendu enfin la liberté et ta patrie. Comme j'aurais aimé partager mon bonheur avec notre digne

Théophon ! mais il est plus heureux encore, son âme repose dans l'éternité. Souvent ce saint homme allégeait le poids de ma douleur, en me disant combien tu avais mérité la félicité dont tu jouissais avant nous dans le sein de Dieu : « C'est moi, me disait-il avec un doux sourire, qui rejoindrai le premier ma chère écolière. » Il est mort le printemps passé, il s'est endormi doucement au moment du réveil de la nature. Je le regrettai vivement pour moi, comme il arrive toujours quand on perd un objet aimé ; c'est pour nous seuls que nous pleurons : ceux qui quittent cette triste vie sont bien plus heureux que ceux qui y restent. J'éprouvai la même chose à ton égard, chère Théophanie, mes larmes ont coulé pendant dix mois pour ma cruelle perte, mais ce n'était pas sur toi que je pleurais, tu avais eu si peu de bonheur pendant ton court pèlerinage ! Je me lamentais et sur moi-même et sur ton malheureux ami Agathoclès... Laisse-moi prononcer et écrire ce nom que tu as cher-

ché à éviter avec tant de soin ; laisse-moi essayer de le justifier, et de te rendre un peu de calme ; je ne suis pas contente du tout de ce qui le regarde dans cette lettre , qui m'a fait d'ailleurs tant de plaisir. •

Agathoclès, ma chère amiè, fut aussi persuadé de ta mort que moi ; tu verras les motifs de cette conviction, et l'effet que produisit sur lui cet horrible catastrophe, par une lettre de notre ami Appellès que je t'envoie ; elle fut écrite à Trachène au moment même de ton malheur : lorsque tu l'auras lue, tu conviendras qu'Agathoclès ne pouvait conserver aucun espoir. Cette femme couverte de blessures, entièrement défigurée, ayant tes vêtemens, ton voile, quelques-uns de tes bijoux, étendue sans vie dans ta chambre, et que tout le monde prit pour toi, était sans doute cette Mélyte qui crut s'embellir en se parant ainsi, et qui fut victime de sa vanité, mais qui ne laissa aucun doute sur ta mort, puisque d'ailleurs toutes les recherches furent

inutiles, qu'on ne découvrit aucune trace de toi, que les barbares n'avaient fait aucun prisonnier, et que les esclaves qui revinrent le lendemain, dirent que tu leur avais déclaré que tu ne t'éloignerais pas de la maison avant l'issue du combat; il était donc tout naturel qu'Agathoclès cessât de te chercher sur une terre où tout lui disait que tu n'habitais plus... En voilà bien assez pour le disculper de l'accusation injuste d'indifférence pour ton sort. Comme tu sors toi-même que tu t'es rendue coupable d'une légère fausseté envers Héliodore en l'attirant à Synthium, et que tu en as été si cruellement punie, je m'abstiens de tout reproche à cet égard; mais je t'en ferai d'être si ingénieuse à te tourmenter toi-même, en prenant si fort au sérieux ce qui n'était sans doute qu'un simple badinage, où tu n'as su voir que trahison, perfidie, infidélité et malheur pour la vie. Je sais très-positivement que c'est Sulpicie seule qui habite à Synthium, qu'Agathoclès lui a prêté cette demeure tranquille pour

rétablir sa santé, que Calpurnie lui fait des visites là, comme elle le ferait partout ailleurs : tu vois donc que sa présence dans la villa d'Agathoclès ne signifie rien, et qu'elle t'en a fait les honneurs pour épargner de la peine à son amiè malade. Il t'aurait été facile, au lieu de tout prendre au tragique, de t'assurer de la vérité par quelques questions adroites, si tu avais conservé la présence d'esprit nécessaire.

Je ne veux point dire par là cependant que tu n'aies aucune raison d'être inquiète, car je suis persuadée, d'après des nouvelles que j'ai reçues de Nicomédie, que la belle Calpurnie a fait une profonde impression sur Agathoclès; que cette liaison, qui prit naissance à Rome, s'est continuée avec d'autant plus de force, qu'il croyait avoir l'assurance positive que son premier attachement, qu'il avait retenu jusqu'alors, était dissous, en sorte qu'il se laissa aller sans scrupule au penchant qui l'entraînait vers la séduisante Romaine. Lorsqu'il

arriva comme messager de la victoire ; elle lui donna une fête très-significative, lui plaça de sa main une couronne sur le front, et lui fit ainsi connaître d'une manière délicate les sentimens qu'il lui inspire. Tout cela est très-vrai, et je ne blâme pas tes craintes, mais tu ne dois pas le juger aussi sévèrement. Les hommes ne savent pas aimer comme nous ; ils ont d'autres sensations, d'autres devoirs ; le but de leur existence est de servir leur patrie et de se répandre au dehors : le notre est d'élever nos enfans, de diriger notre maison ; nous dérangerions l'ordre de la nature si nous avions la prétention d'imiter leur activité. Crois donc qu'un homme absorbé par des travaux multipliés, occupé, soit dans les camps, soit dans les affaires importantes de l'Etat, comme Agathoclès l'est avec le prince Constantin, ne peut pas être, ainsi que nous, entièrement livré à ses regrets et à ses souvenirs : n'est-il pas naturel qu'il cherche quelque distraction dans les courts ins-

tans qu'il a de libre ? La certitude de ta mort le mit presque au tombeau : mais, revenu de cette maladie, il a sans doute employé toutes les forces de son ame contre un malheur sans remède. Après que sa raison eut triomphé de sa douleur, les charmes tout-puissans de Calpurnie ont eu leur effet ; ils ont triomphé à leur tour de son cœur et de ses souvenirs. — Peux-tu te faire un mérite d'avoir été plus fidèle, toi qui nourrissais l'espoir de le retrouver, et qui ne fus distraite de ton sentiment par aucune séduction dangereuse ?

D'après ce que je viens de te dire, je ne puis nullement approuver ton plan de te séparer à jamais de lui, et de ne pas vouloir démentir ta prétendue mort ; n'est-il pas plus probable qu'un hasard peut découvrir ton secret ? Quel chagrin affreux éprouverait ton ami s'il est libre, s'il t'aime encore, et s'il pouvait penser que ce n'est plus pour lui que tu reviens à la vie, que tu lui as caché ton existence ; et si c'était trop tard, si t'aimant

encore dans le fond de son cœur , mais convaincu qu'il n'aime qu'une ombre, il avait engagé sa liberté, quel serait son sort, le tien, et peut-être celui de sa compagne ? Cette idée me fait trembler. — Réfléchis là-dessus, chère amie, avant de poursuivre ton chemin. A quelque chose que tu te décides, tu peux compter sur moi ; je conserverai fidèlement ton secret quoique je ne sois pas de ton avis et que je désire ardemment te persuader des dangers qui peuvent résulter de ton caprice. Pardonne ma franchise, Théophanie ; tu marches sur un terrain raboteux et rapide, parce que tu ne suis pas la droite ligne de la vérité et que tu vis dans la dissimulation ; prends garde d'être entraînée dans un précipice dont tu ne pourrais plus sortir, et d'y jeter aussi ton ami.

Mais si tu persistes à être perdue pour lui ; du moins ne le sois pas pour moi, au moment où aucun devoir ne te le prescrit ; viens à Apamée auprès de ta fidèle Junia ; tu vivras solitaire et ca-

chée dans ma maison , comme dans la cellule d'un ermite. Viens donc , laisse-moi jouir des douceurs de ton amitié , dont je fus si long-temps privée. Tu sais combien je t'aime et combien je serai heureuse si tu acquiesces à ma prière. Adieu.



LETTRE LVI^{me}.

FLORIANUS A VALÉRIE.

Eboracum, novembre 302.

Tu exiges que je te réponde , Valérie , tu dis que tu en as besoin pour ta tranquillité et pour régler ta conduite. Je remplis donc le vœu de mon amie ; mais ne crois pas , Valérie , qu'il y ait de la prudence et même de la possibilité à continuer notre correspondance. La voix secrète de ma conscience et celle de ma raison me disent que je ne dois pas entretenir une relation que nous devons regarder comme rompue par la volonté

du ciel. Il fut un temps où une erreur excusable nous entraîna et nous égara au point de former des résolutions téméraires : l'erreur a disparu ainsi que tout espoir ; le ciel nous a parlé trop clairement. Cette lettre est la première que je t'écris depuis le jour fatal qui me montra toute l'étendue de mon malheur, et il est si grand, si complet, que je suis forcé de t'annoncer que ce sera la dernière.

Tu me connais assez, Valérie, pour ne pouvoir attribuer cette résolution à l'inconstance, ou à une légèreté qui n'est ni dans mes principes ni de mon âge ; je suis incapable de mettre en avant des devoirs pour cacher une coupable indifférence. L'homme qui fait un choix dans l'âge mûr a choisi pour le reste de sa vie. Mais ce n'est pas de moi dont il est question. Je sais que tu as en ton ami une entière confiance, et je voudrais me servir de ce beau sentiment pour assurer ta tranquillité actuelle et ton bonheur futur, puisqu'il ne m'est pas

permis d'y consacrer ma vie comme je l'avais espéré ; puisse-je au-moins y contribuer par mes conseils !

Réfléchis, Valérie, que tu es la fille d'un puissant empereur et une chrétienne ; il ne t'appartient pas de tomber ainsi dans le désespoir sous les coups du malheur, qui t'a ôté, dis-tu, ce que tu aimais le plus au monde, le seul bonheur que tu aies désiré, celui d'être unie à l'homme que tu aimais. Tu t'es rapprochée par le malheur et par la prière de cette sainte femme, qui eut tant d'infortunes à supporter, qui fut privée aussi de tout ce qu'elle aimait au monde, et qui remporta de chaque douleur, de chaque orage, la couronne immortelle de gloire. Retire-toi vers elle. Ce culte est juste, il est innocent ; mais ne lui porte pas un cœur livré à un désespoir coupable, apprends d'elle à souffrir et à supporter ; elle a plus souffert que toi (car un fils est plus qu'un amant) et avec plus de courage ; que son image te soit toujours présente :

elle n'est pas seulement le symbole de l'amour, elle est aussi celui de la patience, de la grandeur d'ame et de la soumission parfaite que nous devons à Dieu. Soumets-toi aveuglément à la volonté de ton père, de ton empereur, et à celle de la Providence; elle a sans doute ses desseins dans les évènements qui ont eu lieu, c'est elle qui les a tous amenés, même notre attachement mutuel, qui t'a conduit au christianisme. Il est plus que vraisemblable, Valérie, que tu es destinée à quelque chose de grand, et ce n'est pas à moi à y mettre obstacle. Nous avons reçu du ciel une voix intérieure pour nous faire connaître ce qui est juste : elle nous a donné la raison pour éclairer notre choix, et enfin sa divine doctrine pour nous servir de règle. Embrasse-la avec persévérance, lors même que tu croirais y voir la perte de toutes nos espérances; pense toujours que ce n'est que pour une vie d'un instant, et que, dans le doute, s'il nous est permis de nous l'ôter, il ne

vaut pas la peine, pour quelques jours de souffrance, de risquer une éternité de bonheur. Mais il ne peut y avoir là-dessus aucune incertitude; en nous ordonnant la patience et la résignation, Dieu nous a fait connaître sa volonté; oserions-nous résister à sa voix, le pourrions-nous même si nous voulions le tenter?

C'est pourquoi, chère Valérie, je te recommande de rassembler toutes les forces qui sont dans ton ame, et que je ne connais que trop : sois patiente, courageuse, et par-dessus tout, entretiens ta douce piété : ne forme plus un souhait condamnable; ne me laisse plus craindre que tu puisses oublier assez tes devoirs pour porter la main sur toi-même : sais-tu bien qu'alors seulement nous serions éternellement séparés? Ce n'est que dans le trompeur Elysée des payens que l'ame de celle qui commet un suicide rencontre l'ombre de son ami. Le Paradis des chrétiens repousse le frénétique qui croit pouvoir disposer de sa

vie , comme un lâche qui se soustrait à remplir sa vocation et à supporter les épreuves qui lui sont destinées. Valérie , si tu veux qu'un jour je te reçoive avec délices dans les demeures célestes , moi , que mon âge doit y conduire avant toi , si je sais mériter tant de bonheur , si nous voulons nous retrouver dans ce monde de paix et d'égalité , soumettons-nous aux décrets de la Providence , et supportons courageusement notre séparation actuelle.

Adieu , Valérie ; quelles que soient tes peines , quel que soit le nombre des coups qui perceront ton cœur , pense que ton ami souffre avec toi , et que ce cœur trop sensible ne reçoit aucune blessure qui ne frappe douloureusement le mien , tout comme la moindre de tes joies le consolera. Ne m'écris plus , je n'ose pas te répondre. Ne cherche pas à t'adresser à Constantin , je connais sa situation ; il n'est pas en son pouvoir de nous aider. N'oublie pas ce que je te dis , pense-s-y souvent : et reçois les

adieux éternels de celui qui n'est séparé
de toi qu'en apparence.



LETTRE LVII^{me}.

THÉOPHANIE A JUNIA MARCELLA.

Nicée, novembre 302.

SI tu me promets de ne pas te moquer
de moi, ma chère Junia, je comparerai
mon cœur au miroir tranquille d'une
eau cachée par des buissons épais,
conservant dans sa profondeur l'image
de la beauté du ciel : l'orage arrive ; il
trouble sa surface, les reflets sont dé-
truits, ou plutôt ils voltigent et tour-
noient sur les ondes sous des formes
fantastiques et trompeuses ; mais peu à
peu la tempête se calme ; à l'abri des
vents, l'onde reprend sa tranquillité na-
turelle, à peine aperçoit-on le courant
qui l'entraîne ; et, de nouveau, le ciel
dans toute sa beauté, et les buissons
verdoyans qui croissent sur ses bords,

se répètent dans sa profondeur , et semblent identifiés avec elle. La même chose m'est arrivée, chère amie ; mon cœur s'est calmé de lui-même ; une image adorée s'y retrouve encore dans toute sa pureté. Ah ! quel triste temps j'ai passé lorsque je croyais ne plus oser l'aimer ! Lorsque je l'ai cru léger , inconstant , mon cœur se troubla , ma tête se dérangea , je n'étais plus maîtresse d'aucune de mes pensées. Ah ! oui , je dois l'aimer , je dois être d'accord avec lui , si je veux l'être avec moi-même ! J'ai retrouvé tous mes sentimens et cet amour , qui est le trésor de mon ame. Je ne le voyais plus comme jadis ; l'*amant de Calpurnie* me paraissait un autre être que l'*ami de Larissa*. A présent , mon imagination me retrace ses traits , tels qu'ils étaient de tout temps gravés dans mon cœur ; l'orage a passé , et le ciel se peint encore dans l'onde apaisée. Je puis actuellement tout supporter avec joie , si je sais qu'il est heureux.

Tu croiras peut-être que je l'ai vu ,

ou que j'ai appris quelque chose de lui ; non , ma Junia : je dois la tranquillité dont je jouis à présent aux souvenirs de ma jeunesse , à mes réflexions , au rapport de plusieurs circonstances , et sur-tout à ma parfaite estime pour lui et à mon entière confiance. Je n'ai même reçu ta lettre qu'après que le calme était déjà rentré dans mon ame : ce qu'elle contient me donna plus de force encore par le sentiment agréable que nos idées étaient à l'unisson. Oui , chère amie , il est complètement justifié à mes yeux ; je ne lui vois plus aucun tort , et cette persuasion me rend heureuse , quoique ma situation ne soit rien moins que digne d'envie : des doutes sur son attachement pourraient seuls me rendre malheureuse. Aimer Agathoclès , aimer la vertu me semble la même chose. Mais si ce sentiment est absolument nécessaire à ma tranquillité , et si j'ai retrouvé la paix de l'ame , il ne s'ensuit pas de là que la Providence me destine , outre cela , un bon-

heur si grand, que je n'ose pas même le lui demander. O Junia ! je n'ose penser à la félicité parfaite dont nous aurions joui, s'il 'avait plu à Dieu de nous unir ; elle eût sans doute été trop grande pour cette vie ! C'est dans cette idée sur-tout que je trouve la force de renoncer à ce qui ne doit pas être mon partage ici-bas. Qu'ai-je fait pour oser prétendre que le Paradis me soit accordé déjà sur cette terre ?

Mon projet de rester inconnue est donc toujours le même, peut-être que les nouvelles que j'ai reçues, mes réflexions et les conseils d'Héliodore y ont contribué. Je vais tâcher de te détailler ma position aussi clairement que je la sens ; mais il est difficile, je le sais, d'exprimer ses pensées, et de persuader la personne à qui l'on écrit, de la réalité de ses sensations.

Te rappelles-tu un homme dont je crois t'avoir déjà parlé, qui se nomme Marcius Alpinus, c'est celui qui fut destiné à remplacer Démétrius dans le

commandement de l'armée. Ce dernier voulut partir avant l'arrivée de son successeur ; il me connaît donc aussi peu que je le connais moi-même, et il ne se doute guère que je sois la veuve du brave général qu'il a supplanté ; mais il connaît tous ceux qui demeurent à Nicomédie et qui vivent à la cour , et beaucoup , sur-tout le proconsul Lucius Pison et sa fille. Si je ne me trompe , les charmes de Calpurnie avaient produit sur lui leur effet accoutumé ; mais cette impression a glissé légèrement sur son cœur , comme cela arrive ordinairement aux âmes communes. Un autre caractère des âmes de cette trempe est l'indiscrétion ; j'ai appris par lui au moyen de quelques questions adroites , que la liaison d'Agathoclès et de Calpurnie n'est plus un mystère , et que l'on regarde leur mariage comme une chose décidée ; il est déjà reçu comme un fils par le proconsul. Comment voudrais-tu , Junia , que j'eusse le courage de me montrer ? Ne serait-il pas possible qu'à présent

Agathoclès fût plus effrayé que touché ? Par délicatesse et grandeur d'ame , il voudrait peut-être rompre le lien qui l'aurait rendu heureux , et reprendre une chaîne qui lui est devenue étrangère , et qui ne serait peut-être plus pour lui qu'un fardeau. Pourrais-je être heureuse avec cette crainte ? Non , Junia ; puisqu'il m'a crue morte , et qu'il s'est enfin consolé et accoutumé à cette idée , il vaut bien mieux qu'il ignore à jamais que j'existe encore. Je lui épargne ainsi mille sensations pénibles , la confusion , le repentir , l'embarras du choix , la crainte de me blesser à mort en m'abandonnant , ou de me garder une fidélité fatigante , qui me rendrait plus malheureuse encore que son changement. Je suis donc fermement résolue de suivre mon plan , et , d'après cette résolution , il m'est impossible d'accepter ce que tu m'offres avec tant d'amitié , et d'aller demeurer près de toi à Apamée. Tout le monde me connaît dans cette ville , et je ne pourrais y vivre in-

connue sous le nom de *Théophanie*. Je dois donc renoncer à ce bonheur, comme à tant d'autres ; je dois dire , comme je l'ai fait si souvent : *Dieu me l'avait donné , Dieu me l'a repris , que son saint nom soit loué*. Ah ! si je n'avais pas cette résignation , pourrais-je supporter mon sort, renoncer à tout ce qui m'attachait à la vie ? Ne plus revoir ni Agathoclès , ni Junia , et ne pas tomber dans le désespoir ; il faut pour cela le secours immédiat de Dieu , et les effets de sa grâce que j'implore sans cesse. *Priez , et il vous sera donné*. Oui, Dieu m'a donné , non pas ce que je croyais , par erreur peut-être, le parfait bonheur, mais ce dont j'ai besoin pour ne pas succomber , la patience , la force et la paix. — Hélas ! je ne l'obtiens pas encore dans tous les momens, il y en a où le passé se retrace avec tant de vivacité à mon imagination, que je sens que mon cœur se déchire , et que mon esprit est près de se troubler de nouveau : je me retrace aussi les espérances men-

songères auxquelles je livrais mon cœur en revenant dans ma patrie. Je vois Fulvia , l'heureuse compagne de Lysias , je suis témoin d'une union fondée sur l'amour et sur une estime réciproque ; je les vois heureux dans tous les momens de leur vie , parce que l'amour , la fidélité , des soins mutuels , le charme d'une existence en commun se répand sur toutes leurs occupations ; je me dis que tel aurait été mon sort en devenant la compagne de mon Agathoclès : alors , Junia , il faut une force plus qu'humaine pour ne pas tomber dans le désespoir. Ma seule ressource est la prière , j'y emploie la plus grande partie des nuits ; et , pendant le jour , les sages réflexions d'Héliodore sur le néant du monde , sur la glorieuse éternité , sur les moyens de l'obtenir , me sont d'un grand secours ; il m'élève au-dessus de moi-même ; il me prêche par son exemple , lui qui triomphe de toutes les passions et dévoue sa vie entière au bien de l'humanité ; lui , pour qui le

compatriote , le parent n'est pas plus qu'un sauvage , pour lequel il est prêt à exposer sa vie aux plus grands dangers. Il me montre ainsi mes devoirs sous le point de vue le plus clair et le plus noble ; la force de sa raison et de son éloquence m'entraîne en me faisant souffrir , et fortifie ma volonté et mon courage : et moi aussi je dois sacrifier bien plus que ma vie au bonheur d'un ami.

J'ai écrit à Sulpicie , en défigurant mon écriture , de manière qu'elle est absolument méconnaissable , pour me mettre à l'abri d'une découverte ; je veux me conserver ce moyen d'avoir de temps en temps des nouvelles d'Agathoclès. Elle m'a répondu comme je m'y attendais, sans que cela ait rien changé à ma résolution. Pauvre Sulpicie ! chaque mot de sa touchante lettre prouve combien elle est malheureuse , et qu'elle ne croit plus être aimée de celui qu'elle adore uniquement , et à qui elle a tout sacrifié. Héliodore a donc raison lors-

qu'il me dit sans cesse que l'amour est un poison dévorant qui corrompt l'amie et détruit à jamais la paix et le bonheur. Hélas ! pendant long-temps je l'ai cru la source des vertus et de la félicité ; combien je me trompais ! Je vais bientôt écrire encore à ma nouvelle amie pour qu'elle obtienne de Calpurnie de me donner le dessin où Agathoclès reçoit d'elle la couronne ; il me donnera , à chaque instant , la conviction de mon malheur et des droits de Calpurnie. — Mais c'est le portrait d'Agathoclès , et je veux conserver son image belle et pure , comme je me la représente à ce moment. Ah ! pourquoi faut-il que je sois obligée de mendier ce bienfait à ma rivale ? Ah ! Junia ! Junia !

Quand ils seront une fois mariés, ce dont Sulpicie et Marcius Alpinus sont persuadés , peut-être qu'ils quitteront l'Asie : alors si son souvenir est entièrement déraciné de mon cœur ; si je suis digne de vivre avec ma Junia , j'irai à toi , je t'appartiendrai jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu

de finir ma triste vie : tu me cacheras à l'ombre dans ta maison ; tu me confieras une partie de tes occupations domestiques ; j'aurai soin de l'éducation de tes enfans et de tes petits-enfans ; je tâcherai qu'ils puissent embellir ta vie jusqu'à l'âge le plus reculé ; mon existence ne sera pas au moins sans utilité, et lorsque Dieu m'appellera à lui dans sa bonté, je quitterai ce monde avec le sentiment si doux d'avoir été quelque chose pour un de mes semblables, d'avoir contribué au bonheur de quelqu'un. Ah ! sans cela, que serait la vie ?



LETTRE LVIII^{me}.

CONSTANTIN A CNEIUS FLORIANUS.

Nicomédie, décembre 302.

LES temps actuels, mon cher Florianus, préparent de grandes choses pour l'avenir ; je me hâte de t'apprendre que la guerre avec la Perse vient de se terminer par une paix honorable. Nous avons

fait notre entrée triomphale à Nicomédie. Dioclétien en agit avec Galérius de manière à lui faire oublier la punition humiliante qu'il lui avait infligée ; Galérius ne serait pas ce qu'il est, s'il ne tirait pas avantage du sentiment de remords que l'Empereur éprouve de ses torts avec lui. Je sais, à n'en pas douter, qu'il en abuse, ainsi que de la vieillesse d'Auguste, pour le forcer ou pour le persuader de faire abdication, ce dont on assure qu'il a le projet. On prétend que ce dernier veut engager l'Empereur Maximien à abdiquer aussi, et qu'il veut se retirer avec lui à Salone, où depuis long-temps il s'est fait arranger une superbe demeure. Galérius et mon père deviendraient alors empereurs. — Mais, qui sera César ? Je vais employer tous mes soins pour qu'aucune créature de Galérius ne se mette sur les rangs. Je tiens de mon père et mes droits et ses sentimens élevés, et tu m'as appris qu'on peut et qu'on doit se servir de toutes les forces dont on est capable, pour remplir

la place à laquelle la nature et notre sort nous ont destinés.

Marcius Alpinus , homme adroit , rusé courtisan , favori de César , flatteur jusqu'à la bassesse , ennemi déclaré des chrétiens , avait paru jusqu'à ce moment si nécessaire à son maître , que celui-ci ne pouvait se passer de lui un seul instant , et tout-à-coup il l'a éloigné et nommé préfet à Nicée ; c'est une disgrâce honorable dont personne ne devine la cause. Peut-être est-ce seulement que César n'a pas voulu qu'aucun homme au monde pût croire qu'il lui est absolument nécessaire. Quoi qu'il en soit , le favori disgracié joue à Nicée le rôle de philosophe ; il est , dit-il , dégoûté de la cour et du monde , et ne veut vivre que pour soi. Je n'ai jamais estimé cet homme , mais je le méprise bien plus encore depuis que , pour plaire lâchement à son maître , il s'est déclaré en toute occasion l'ennemi d'Agathoclès. Dernièrement encore lorsque mon ami fut nommé tribun sur le champ de bataille , Galérius , qui le déteste , n'osa

pas s'opposer au cri de l'armée, mais Marcius Alpinus fit ce qu'il put pour empêcher cette nomination. De mon côté, je lui témoigne d'une manière non équivoque l'indignation que m'inspire une telle conduite et combien je méprise son influence. A présent qu'il est en disgrâce, et malgré ce qui s'est passé entre nous, il m'a offert ses services : être vil et méprisable ! j'ai peine à me décider à lui avoir la moindre obligation, mais personne peut-être ne pourrait m'aider plus efficacement, parce qu'il connaît les ressorts les plus cachés que Galérius fait agir pour parvenir à ses fins... Je verrai ce que je dois faire : ici le but justifie les moyens, et rien de tout ce qui peut m'y conduire et n'est pas criminel en soi, ne doit être rejeté : mon avenir est encore obscur, et mes démarches doivent l'être aussi. Tu dois être persuadé, Florianus, que je ne ferai rien qui soit indigne de ton élève ; mais ce que la nécessité et les circonstances exigent dans ma position, ne doit pas être jugé d'après les règles

ordinaires de la stricte morale, qui ne sont pas toujours d'accord avec celles de la politique et du plus grand bien de l'Etat. La vertu sévère, qui ne se permet rien, échouera toujours contre le vice qui se permet tout. La raison doit employer tous les moyens qu'elle possède pour résister à la tyrannie, sans quoi les armes ne sont plus égales, et la bonne cause succombe sous des considérations pusillanimes; cependant je te jure, Florianus, par celui qui livra sa vie pour le bonheur du genre humain, que la nécessité absolue m'engagera seule à avoir recours à des moyens que ta délicate vertu ne puisse pas approuver. Des hauteurs de la politique nous retombons dans l'état de pure nature, où l'adresse et la force s'attaquent et se défendent tour-à-tour. Galérius me hait par-dessus tout, parce qu'il déteste les chrétiens et qu'il me regarde comme l'appui d'une secte qu'il voudrait anéantir : c'est pour les poursuivre à outrance qu'il désire le pouvoir suprême, c'est pour les défendre

que j'aspire aussi à obtenir quelque pouvoir ; il en résultera un combat terrible , mais j'espère que le ciel sera de notre côté.

J'ai écrit, il y a deux jours, à mon père , et je lui ai expliqué ma situation ; il aura la bonté sans doute de te communiquer ma lettre, elle suppléera à ce que mes occupations ne me laissent pas le temps de te dire. Adieu, mon cher Cneius.



LETTRE LIX^{me}.

AGATHOCLÈS A PHOCION.

Nicomédie, décembre 302.

Il y a bientôt deux mois que tu n'as point reçu de mes nouvelles ; comme je jouis maintenant de quelque repos, il est juste que je l'emploie à t'écrire. Je suis arrivé ici, il y a quelques jours, avec César, Constantin et Tiridate. L'Empereur m'a nommé tribun des Joviens, et je demeure chez mon père jusqu'à ce que mon logement soit arrangé dans le quartier de la garde impériale. Depuis ma

liaison avec Constantin, et mon nouveau titre de tribun, mon père me traite avec beaucoup de bonté ; du reste mon existence n'a point changé, la tristesse ne m'abandonne point, et quoique je cherche à me distraire dans la société de l'aimable Calpurnie, je n'en reste pas moins dans la même situation : son charme est détruit pour moi, je sens tout ce qu'elle vaut, je respecte ses vertus, je reconnais le pouvoir de ses charmes, je conviens que personne au monde ne serait plus propre qu'elle à effacer du cœur une ancienne impression, elle a presque fait cet effet-là sur moi ; tant que je suis auprès d'elle j'oublie ma douleur, je suis gai, animé... mais dès que je la quitte le prestige s'évanouit, et je sens qu'elle ne remplira jamais le vide de mon cœur, et qu'il est mort à tout bonheur dans ce monde, puisque l'esprit, les grâces, la beauté, même une préférence flatteuse pour l'amour-propre, ne peuvent le guérir ; mais je n'en cherche qu'avec plus d'empressement des consolations plus ef-

fiées et d'une plus grande valeur. Écoute donc les motifs qui m'ont empêché de t'écrire. Tu ne peux croire que je n'eusse le plus grand plaisir de te communiquer tous mes sentimens , toutes mes idées , si je n'avais pas eu la crainte de te déplaire : c'est vraiment une situation très-pénible que d'être convaincu que sur les choses les plus importantes de cette vie , on n'est pas à l'unisson avec son ami le plus cher : on tremble alors de lui dire ce qu'on est sûr qu'il désapprouvera , et de tracer des pensées si différentes des siennes.

Cependant je dois parler ; écoute l'aveu que je vais te faire , et laisse-moi me flatter , ou que je te persuaderai unefois , ou que la différence de nos opinions n'altérera pas notre amitié... Je suis chrétien , Phocion ; il y a quatre semaines qu'en présence de plusieurs personnes respectables de ma religion , je fis ma profession de foi solennelle , en reconnaissant la vérité de ces dogmes dont j'avais depuis long-temps la plus entière

conviction. Tu devais t'y attendre , et je pense que cette nouvelle ne te surprendra pas ; mais par égard pour mon père je veux tenir caché ce changement aussi long-temps qu'aucune raison majeure ne m'obligera à en faire publiquement l'aveu ; je crois lui devoir ce ménagement. J'ai donc atteint le but que je me suis toujours représenté comme celui auquel tout homme doit tâcher de parvenir : j'ai trouvé la vérité, je suis d'accord avec moi-même, ma raison et mes opinions ne se font plus la guerre, je suis assuré du but de mon existence dans cette vie, et de mon sort dans la vie à venir ; le doute a disparu de mon cœur, chaque devoir se présente à moi avec clarté ; une lumière vive et pure a dissipé pour jamais toutes les illusions dont ma jeunesse fut entourée.

Pour justifier autant que possible à tes yeux la conviction parfaite qui m'anime , et la démarche qui en a été la suite , je vais répondre aux reproches et aux plaintes que contient ta dernière

lettre , que je reçus à Nisibis. Tu me dépeins avec un feu vraiment poétique le charme de la mythologie grecque et les belles images qu'elle offre aux sens. Comme il t'est impossible de prouver leur mérite relativement à la conviction et à la moralité de l'homme , arrivé au point de civilisation où il se trouve à présent , tu t'efforces de leur donner au moins un sens plus relevé que celui d'une simple fiction ; tu supposes dans ces fables des choses qui n'y furent jamais , et qui n'y peuvent être reçues par un esprit comme le tien , qui n'a pas besoin de pareils faux-fuyans. Pourquoi cela , mon ami ? Les fictions sur lesquelles se fondait la religion de nos ayeux , étaient dans leur origine des inventions très-louables et très-utiles pour l'humanité, telle qu'elle était alors : n'élève-t-on pas l'enfance avec des contes et des allégories ? Celles-ci contenaient des vérités tirées de l'histoire naturelle , et voilées sous des images riantes et agréables , l'histoire de la terre , de ses

révolutions physiques , l'influence des saisons et des astres sur toutes les créatures , etc. , etc. C'est ainsi qu'elles devinrent pour les prêtres initiés dans les mystères , des symboles respectables de la nature qui produit toujours ; pour les laïques elles ne furent bientôt plus que des absurdes représentations d'une foule de divinités supérieures et subordonnées , qui se partageaient , tantôt d'un commun accord , tantôt en se le disputant , l'empire de l'univers , et qui écartaient l'idée sublime d'un seul et unique créateur. La race humaine en mûrissant se trouva bientôt au-dessus de ses conceptions enfantines. Les sages commencèrent à réfléchir , et la multitude à railler. Maintenant nous en sommes venus au point qu'aucun homme , doué de jugement , ne peut plus croire à ces fables , ni y joindre des idées plus relevées ; que le cœur ne peut être entraîné par elles à un vif enthousiasme , quand même les beaux arts s'efforceraient à l'envi d'orner les images des Dieux et

leurs temples de tout ce qui peut exciter les sens et plaire à l'imagination, quel cœur éprouvera de nos jours un saint frémissement dans les temples habités par des divinités qu'on traite avec dérision ? Qui sentirait quelque chose de plus en voyant une belle statue de quelque Déesse du paganisme , que le plaisir que donne une belle production de l'art ? on admire l'artiste en méprisant l'objet qu'il représente ; et ces artistes même , où sont-ils maintenant ? Il est passé l'âge des Périclès , ce printemps de l'humanité , et avec lui la fleur des beaux arts : ce n'est plus cette race pleine de fraîcheur et de vie , qui portait dans son sein les belles images de la divinité , et qui communiquait au marbre et à l'airain le feu qui remplissait et réchauffait son âme. Les cantiques des poètes sacrés seraient-ils écoutés dans les cours corrompues de tyrans sanguinaires , ou de méprisables sybarites ; un Empereur élevé dans les camps de légions dégénérées et sauvages , en-

tendra-t-il avec plaisir les sons harmonieux qui jadis enchantaient les Augustes. Ils sont passés ces temps de prodiges, et avec eux la faculté de croire à ces fables, à ces images, et de les adorer. Croirais-tu pouvoir retenir les passions d'un adolescent en âge de puberté, avec les poèmes d'Esopé et de Phèdre ? Te flaterais-tu de l'espoir de conjurer les fureurs des prétoriens révoltés, par le moyen d'une fable, comme le fit jadis Menenius Agrippa ? Un nouvel âge engendre de nouvelles mœurs, d'autres hommes, d'autres besoins. Un des premiers besoins de la créature composée d'un corps et d'une ame, c'est une religion ; cette disposition se manifesta chez les peuples les plus barbares, dans les premiers âges du monde ; tout homme la porte au-dedans de lui, la nature morte ne peut leur suffire ; ils lui donnent une ame aussi, et ils adorent l'esprit créateur dont ils ont le sentiment, et ce sentiment repose plus profondément dans notre cœur, que tel philosophe

sceptique ou tel railleur insensible ne l'imagine ; il se montre tantôt sous la forme d'une crainte éclairée de Dieu , tantôt sous celle de l'amour du merveilleux ; de-là naît la superstition , la peur des revenans , la croyance aux pressentimens , aux rêves , etc. , etc. L'homme qui a en lui sa compagne immortelle , cette ame qui l'anime et dirige ses actions , cherche partout cette réunion de l'esprit et de la matière qu'il trouve en lui-même ; il préfère voir dans tout événement extraordinaire l'action d'un être supérieur , plutôt que le résultat de certaines lois froides et inanimées. Lorsqu'il croit que tout ce qui l'entoure est guidé par une puissance invisible , il ne se sent jamais seul ; les dryades , les hamadryades , les nymphes des ruisseaux , les satyres , les faunes , etc. , etc. , ont fui devant la voix de la raison et l'arme du ridicule , avec laquelle on épouvante presque toujours la pieuse simplicité ; ils ont fait place au sentiment de la Divinité présente en tous

lieux , qui habite également et dans l'obscurité des bois , et dans les plaines ouvertes et riantes ; qui a créé la mousse avec autant de soin et de sagesse que l'œil qui l'observe , et l'ame capable de combiner ces observations ; l'unique , le tout-puissant créateur , celui qui sait tout , qui fait tout , remplit l'univers : son souffle respire dans les zéphirs qui nous caressent et dans les vents orageux qui purifient l'atmosphère. Sa prévoyance paternelle se manifeste dans l'instinct des animaux , dans la structure du nid des oiseaux , dans les coquilles brillantes qui peuplent le rivage des mers , ainsi que dans les semences des arbres et des plantes. Cette compensation des êtres fabuleux ne te paraît-elle pas suffisante ? pourquoi te tourmentes-tu de vouloir leur prêter une autre signification ? laisse-les s'envoler sur les ailes du temps dans les régions obscures du passé , ils ne sont plus de notre âge : un système nouveau et bien meilleur se présente , les hommes doivent le saisir ,

ou bien il saisira les hommes d'un bras puissant , car il est l'enfant de l'esprit de sagesse , et irrésistible comme lui.

J'ai encore à répondre à une objection. Le christianisme, dis-tu, n'est pas favorable aux beaux-arts ; j'y ai répondu en partie dans ce qui précède. C'est le temps où nous vivons qui ne leur est pas favorable. Il est vrai, le christianisme ne tolère pas des images ni des types de ce qui est élevé au-dessus de toute représentation et de toute conception. Les sauvages Germaines même ne renferment pas leurs divinités dans des temples, qu'ils regardent comme une enceinte bornée, indigne de tels habitans. C'est ainsi que le chrétien doit adorer son Dieu, cet Être suprême, de la manière la plus pure, la plus simple et la plus sublime. Mais la roue du changement tourne sans cesse, et l'esprit humain ne s'arrête jamais : il viendra un temps où l'impulsion de l'activité se développera en invention et en renaissance des arts. Lorsqu'après des siècles les orages dont

nous voyons les commencemens se seront apaisés ; lorsque tous les peuples barbares qui menacent à présent de tomber sur le monde civilisé et de détruire les lumières, les arts, les sciences et l'ordre social, se seront combattus entre eux, chassés ou noyés dans leur propre sang : alors, dans l'épouvante générale, la religion seule restera debout ; ce sera elle qui conservera ce que l'homme a de plus sacré et de plus sublime, qui commandera l'humanité aux barbares, le respect à toutes les nations ; sa douce autorité balancera la sauvage tyrannie ; les sciences et les arts se réfugieront dans les portiques de ses temples ; et lorsqu'enfin le repos se rétablira sur la terre fatiguée, elle fera renaître de beaux jours sur le monde régénéré ; et ce bienfait ne peut s'attendre que du christianisme. Un jour viendra, Phocion, où la Grèce et l'orgueilleuse Rome, et toutes les nations civilisées, courberont la tête pour adorer le même Dieu, le Dieu de tout ami.

 LETTRE LX^{me}.

MARCIUS ALPINUS A LUCIUS SCRIBONIANUS.

Nicée, décembre 302.

Tu désires avoir de mes nouvelles : de par tous les Dieux , que veux-tu que je te dise de la misérable ville où je végète comme une plante sans m'apercevoir que j'existe ? Nicée est remplie de chrétiens , c'est te dire que la tristesse et l'ennui y ont établi leur domicile : j'y suis depuis deux mois , et je puis croire que j'y ai passé deux années. Je ne pense pas y rester long-temps , il se prépare en secret des choses importantes ; bien des gens en sont profondément occupés , et dans le nombre j'ai des amis sûrs qui travailleront pour moi , et je ne désespère pas , Scribonianus , de passer de l'exil au plus haut rang ; mais il ne me suffit pas que ce que mes amis feront pour moi tourne à mon avantage , il faut encore que ce que mes ennemis projettent contre moi serve à les perdre. On m'a

éloigné de la cour, on suppose que je suis hors d'état de rien entreprendre; je les laisse dans cette idée, qui leur plaît et les rassure, et je joue ici le rôle d'un favori disgracié avec noblesse, humilité et philosophie. Galérius ne peut se passer de moi, voilà ce que je sais, et pour me dédommager de cet instant de caprice et m'attacher à lui, il n'est rien que je ne doive espérer de sa part. Dioclétien est une étoile de première grandeur, qui s'affaiblit graduellement et va bientôt disparaître. Constantin me hait et sera forcé de se servir une fois de moi et de mon crédit : les chrétiens travaillent en secret pour lui, et ouvertement contre Galérius. Auguste chancelle, et n'a plus de volonté ferme et décidée; mauvais symptôme chez un homme qui ne connaissait pas l'incertitude. Un parti doit triompher; il ne s'agit que d'avoir les mains libres et d'agir quand le moment arrivera. Scribonianus, je veux être couvert de honte si je ne parviens pas au premier rang après Galérius : tu

m'entends, je pense, et je te promets alors de ne pas t'oublier; prie seulement les Dieux de m'être favorables.

Tu veux que je te dise mon opinion sur les mesures prises par Galérius contre les chrétiens? A mes yeux, elles sont non seulement inutiles, mais diamétralement opposées à leur but. S'il était possible d'extirper la religion chrétienne (ce dont je doute de plus en plus, non par vénération pour elle, tu ne me crois pas capable de cette folie, mais par sa nature), il ne faudrait employer ni la rigueur ni la puissance : les punitions, les persécutions, les dangers exaltent encore mille fois plus les sectaires; ils en deviennent plus opiniâtres, plus invincibles, et du sang de chaque martyr s'élèvent des milliers de chrétiens déterminés à mériter la même récompense, qui les attend, disent-ils, dans les cieux. Il faudrait ou les détruire tous en masse, ce qui serait à présent très-difficile, parce qu'ils ne sont pas tous connus et qu'ils sont très-nombreux, ou bien les attaquer en

fomentant en eux-mêmes des germes de destruction, soit en leur opposant d'autres sectes du même genre, soit en excitant leur ambition, ou bien en essayant de corrompre leurs mœurs : on empoisonnerait ainsi le corps entier et on avancerait sa perte. Mais un homme tel que Galérius n'aura jamais recours à un moyen aussi lent.

Constantin jouera un rôle encore plus important, la nature l'a destiné à cela, il ne peut pas rester en sous-ordre ; et la preuve la plus certaine de son esprit, c'est qu'il s'est rapproché des chrétiens : c'était la véritable marche d'un homme aussi prévoyant que lui ; il s'entoure déjà d'hommes et de moyens pour en tirer parti dans le temps. Les fanatiques peuvent aussi lui être utiles ; il y en a un auprès de lui qui lui sera sûrement dévoué ; cet Agathoclès, qui fut dernièrement nommé tribun par l'enthousiasme ridicule de ses camarades, je le déteste par plus d'une raison, et je me propose de lui jouer incessamment un

tour perfide. C'est une histoire singulière, que je n'aurais pas trouvée digne de m'occuper à Nicomédie, mais qui me sert ici à diminuer l'ennui qui me dévore. Il y avait à peu près huit jours que j'étais à Nicée, lorsqu'un matin je rencontrai tout près d'un temple une femme dont la tournure élégante et le grand deuil attirèrent mes regards; elle approche, je la regarde avec attention, et juge de mon étonnement lorsque, malgré le voile qui la couvrait, je reconnus Larissa, la veuve de Démétrius, que l'on croyait morte aussi en même temps que lui de la main des barbares. Lorsque je me rendis à Nisibis pour prendre le commandement de l'armée, ils en étaient partis, mais je la connoissais déjà, l'ayant rencontrée plusieurs fois dans mes voyages. Le genre de sa figure me plaisait extrêmement; j'ai souvent désiré de la voir de plus près, mais elle vivait si retirée, et le vieux Démétrius gardait si bien son trésor, qu'il fallut y renoncer. Je

J'ai crue morte, comme tout le monde et je n'y ai plus pensé. J'ignore comment elle s'est échappée des mains des Goths, et pourquoi elle se trouve à Nicée sous un nom supposé, ce qui au reste m'est très-indifférent; il me suffit de savoir qu'elle y est. Elle habite la maison de Lysias, l'un des principaux citoyens de la ville, sous le nom de Théophanie, se disant veuve d'un marchand de Byzance. Le mystère dont elle s'entoure me frappa, car je sais qu'elle est la tendre amie de cet Agathoclès, qui, étant le légat. de son époux, eut occasion de la voir; son austère vertu ne l'empêcha point d'être amoureux de la femme de son général et de s'en faire aimer. Il fut et il est toujours au désespoir de sa perte, et sacrifierait tout au monde pour savoir qu'elle existe et qu'elle l'aime encore. Mais pourquoi se dérobe-t-elle à lui? Je voulus connaître à fond la vérité, et j'ai trouvé le moyen de m'introduire dans la maison de Lysias; c'est là que je la vois et que je lui parle tous

les jours. J'ai feint de ne point la connaître, et de la prendre pour ce qu'elle dit être; je lui témoigne un profond respect, je ménage ses préjugés, et à force de peines j'ai appris qu'elle croit Agathoclès infidèle, et qu'elle veut, d'après cela, se cacher à tout le monde, et continuer d'être morte pour lui : elle ne m'a pas, il est vrai, raconté ce que je viens de te dire, mais les questions qu'elle m'a adressées m'ont instruit de tout ce que je voulais savoir. C'est la belle Calpurnie, la fille du proconsul Pison, dont elle croit qu'Agathoclès est amoureux, et je n'ai pas manqué de la confirmer dans cette idée; elle est crédule ainsi que le sont toutes les dévotes, mais elle me plaît excessivement, et j'ai grande envie de profiter de l'erreur où elle est, pour l'enlever au vertueux Agathoclès. Elle n'est point belle, mais par Jupiter, ce n'est pas une femme ordinaire, et, telle qu'elle est, je la préférerais mille fois pour mon compte à la séduisante Calpurnie tant vantée. Elle

à dans toute sa figure quelque chose de si touchant, tant de noblesse et tant de modestie, quelque chose à la fois de si pur et de si voluptueux, qu'il est impossible de ne pas l'aimer ou la désirer avec passion. Une légère cicatrice sur une joue, la change un peu, et m'aurait mis dans le doute si elle était bien Larissa, mais il n'existe pas dans le monde une autre paire d'yeux tels que les siens; ils sont noirs, et de la plus grande douceur, leur forme est parfaite, et le double rang de longs cils noirs qui les ombrage et les voile à demi, leur donne un attrait irrésistible. Ses autres traits n'ont rien de remarquable, à l'exception de ses bras, qui sont, ainsi que la main, d'une beauté extrême. — Avec tout cela elle est chrétienne et dévote; il serait très-curieux et très-intéressant d'observer comment elle se tirerait d'affaire entre le culté sévère de son dieu et celui de la déesse de Cythère, entre ses vertus et une passion pour ton très-peu vertueux ami : ajoute à cela le plaisir de l'ém-

porter sur Agathoclès, et de le mettre au désespoir quand il saura tout à la fois que son amie est ressuscitée et qu'elle est infidèle : ce plaisir vaut bien la peine que je vais prendre pour réussir. Les dévotes sont faciles à persuader, celle-ci aura de plus le besoin de se venger, qu'on dit être irrésistible chez une femme délaissée par celui qu'elle aime : ainsi, ma victoire n'est pas douteuse.



LETTRE XL^{me}.

CALPURNIE A SON FRÈRE LUCIUS PISON.

Nicomédie, décembre 302.

JE dérobe quelques instans pour acquitter ma promesse, mon cher Lucius; tu connais ma paresse, il m'en coûte beaucoup pour commencer à écrire, mais lorsqu'une fois je suis en train, il m'en coûte tout autant pour m'arrêter. Après cela, attends-toi à des lettres longues et rares. Nous vivons à présent dans une dissipation continuelle; quel

dommage que tu ne puisses pas en jouir avec nous ! Les plaisirs de tout genre se succèdent à l'envi ; des fêtes publiques, d'autres à la cour, des réjouissances pour la paix et pour le mariage du roi d'Arménie : voilà ce qui remplit la vie de ta sœur, et tu peux croire qu'elle n'y joue point un rôle indifférent, comme fille du proconsul, comme amie de la nouvelle reine d'Arménie, et pourquoi ne le dirais-je pas ? comme jolie femme, qui entend mieux qu'aucune autre l'art de varier sa parure, et de paraître tous les jours sous un costume ou plus riche, ou plus élégant, ou plus recherché que celui de la veille. Il faudrait vraiment ou que je ne fusse pas une femme, ou que je fusse devenue tout-à-fait stoïcienne, pour que la tête ne me tournât pas un peu de mes succès. Je sais d'avance que je serai citée, enviée, imitée, et cette idée anime encore mon imagination. L'affaire essentielle de la toilette demande donc du temps, du travail, de la réflexion ; puis les heures qu'il

faut donner à la représentation , aux festins , aux danses ; et tu comprendras qu'il reste peu de temps à ta Calpurnie pour les occupations domestiques et pour notre correspondance. Dans les courts momens de repos que je pourrais te consacrer , tantôt un ami , tantôt les nouveaux époux viennent troubler , ou plutôt animer ma solitude : on cause , on plaisante , et comment résister à l'amitié ? La journée s'écoule comme une minute ; et lorsque l'heure du sommeil arrive , Morphée me retrace avec complaisance les scènes de la veille. Je suis heureuse et contente plus que je ne le fus de ma vie ; je sens que le plaisir est vraiment mon élément ; je me porte mieux ; je suis plus aimable , plus jolie , et meilleure quand je m'amuse.

Mais je m'aperçois que je te parle de nos plaisirs et de nos fêtes sans t'en apprendre la cause : je vais tâcher de saisir mon imagination par ses ailes pour la forcer à s'arrêter , et te raconter avec ordre tout ce qui s'est passé.

Il y a trois semaines environ que Dioclétien , Galérius et Tiridate firent leur entrée triomphale ; c'est la plus belle fête que j'aie vue , même à Rome ; les autorités et les personnes du premier rang de Nicomédie allèrent au-devant d'eux en grand costume ; mais tout disparut à l'approche de la cour. Je t'avouerai que , malgré la magnificence sans égale qui entourait l'Empereur et César , ils me firent peu d'effet : je soupçonne que la moitié de la population de Nicomédie , dont je fais partie , fût du même avis que moi , et que les femmes n'ont vu en eux que deux vieillards courbés sous le poids des ornemens et des années.

Le roi d'Arménie et le prince Constantin qui les suivaient immédiatement , n'en parurent que plus à leur avantage ; jamais encore je ne les avais vus aussi beaux , aussi brillans ; ils montaient des chevaux magnifiques , qui paraissaient fiers de les porter ; le soleil étincelait sur leurs armures , les plumes de leurs

casques voltigeaient dans les airs ; ils étaient entourés d'une foule brillante aussi de parure , et dont l'opinion était partagée , ne sachant lequel admirer le plus , ou du blond et sérieux Breton , ou de l'Arménien aux yeux noirs , au teint brun , à la mine affable et gaie. Près d'eux et dans leur suite était Agathoclès , son costume de tribun était magnifique et tel que la circonstance le demandait. — Mais je dois t'avouer avec sincérité qu'autant il me plut lorsqu'il jouait le premier rôle , comme messager de la victoire , quand tous les regards du peuple étaient fixés sur lui seul , autant m'a-t-il paru éclipsé à côté de la gloire qui entourait les deux princes. Quelle que soit l'opinion des philosophes , la beauté et la naissance ne sont point des qualités indifférentes ; si elles ne procurent aucun mérite réel , elles font du moins ressortir celui que l'on possède. Tiridate , avec toutes ses vertus et ses grâces , fils d'un simple citoyen , et qui aurait perdu sa fortune

par un malheur quelconque , exciterait sans doute notre pitié, et nous nous réjouirions si le sort lui rendait son patrimoine ; mais combien nous éprouvons un intérêt plus vif, en voyant un prince, dernier rejeton d'une maison illustre , et qui devait gouverner un jour des millions d'hommes , privé du trône de ses pères par un usurpateur , en danger de perdre la vie , sauvé par le secours d'un vieux serviteur , et réintégré dans son Empire par les armes de ses amis et par sa propre valeur ! On jouit de le voir rentré dans ses droits , dirigeant de nouveau le sort d'une nation , et remontant sur le trône de ses ancêtres. L'intérêt qu'il inspire est d'une toute autre nature , l'imagination se monte ; et lorsque cet homme possède , comme lui , la figure la plus noble et la plus belle , un esprit vif et brillant et un courage à toute épreuve , l'enthousiasme qu'il inspire est à son comble. Les poètes connaissent bien cette magie attachée à un rang élevé et à la beauté : voilà pour-

quoi ils nous représentent des princes , des héros , des dieux même courbés par l'infortune et relevés par leur courage , et toujours ils ont soin de leur donner des figures remarquables , comme celle du roi d'Arménie , qui est , à mon goût , le plus bel homme que j'aie rencontré , même dans les poèmes.

Vers le soir il vint chez nous , accompagné d'Agathoclès. — Dis-moi pourquoi le charme avait disparu , Ce dernier , mis simplement , avec sa figure noble et sérieuse , son entretien si plein de choses , si animé par son éloquence , à laquelle il joignit ce jour-là beaucoup de grâces , Agathoclès , dis-je , reprit bientôt sa place dans mon cœur , à côté au moins de Tiridate : sa profonde tristesse qui le rendait incapable de partager le plus léger plaisir , a maintenant fait place à une douce mélancolie , qui le rend très-intéressant ; il fut , ce soir-là , très-amical avec moi , mais avec beaucoup de calme.

Tiridate avait résolu de se rendre à Synthium le lendemain pour chercher

son épouse, avec la pompe convenable au rang où elle va monter ; il m'accorda un jour de retard , pour me donner le temps de prévenir Sulpicie et de la préparer au bonheur qui l'attendait. Le troisième jour , il partit avec une suite d'esclaves, de chevaux et de chameaux qui portaient ses présens de noce à la future reine d'Arménie , et qui devaient l'escorter jusqu'ici. J'étais allée la veille auprès de Sulpicie pour la prévenir moi-même. La réception de Tiridate fut telle que je m'y étais attendue ; estime , reconnaissance et tendres égards d'un côté , et de l'autre une exaltation de sentiment portée au plus haut point. Dès que Sulpicie fut remise de son émotion , elle monta dans une magnifique litière , portée par huit cappadociens très-richement vêtus , qui se relevaient d'un moment à l'autre ; elle arriva à Nicomédie , où je m'étais rendue avant elle : je la reçus à la porte de la superbe maison que Tiridate avait achetée et meublée pour elle , avec tout le luxe imaginable. Elle

y est restée huit jours seule avec ses esclaves avant celui de ses noces ; ils ont été consacrés aux arrangemens de fêtes , au choix des étoffes , des bijoux , etc. etc. Le jour de la fête de la paix qu'Auguste célèbre solennellement , fut aussi celui du mariage de Sulpicie avec le roi d'Arménie ; elle parut avec un luxe qui effaçait presque celui de l'épouse et de la fille de Dioclétien ; Tiridate le voulut ainsi , il n'oublia rien de ce qui pouvait prouver hautement l'estime et la vénération qu'il a pour la compagne qu'il s'est choisie.

Depuis ce jour les fêtes n'ont pas discontinué , et rien ne trouble la joie que j'éprouve , que l'idée bien triste , il est vrai , de ma prochaine séparation d'avec Sulpicie. Un repos mortel succédera bientôt à toutes ces réjouissances ; dès qu'elles seront finies , Tiridate veut emmener sa femme à Ecbatane ; Sulpicie est assez bien remise pour entreprendre ce voyage , son esprit est tranquille , et la source de ses peines doit être tarie ;

j'espère qu'elle se rétablira tout-à-fait : je jouis de son bonheur , mais je souffrirai beaucoup de son absence. Je regrette aussi Tiridate , il me manquera ; à présent qu'il n'a plus ni doutes ni inquiétudes sur son sort , et que son amour ne l'absorbe plus comme lorsqu'il était à Rome , tu ne peux te faire une idée combien il est aimable : sa gaité anime Sulpicie , et moi , comme tu me connais , je ne reste pas en arrière , en sorte que nos petites réunions sont très-animées et fort agréables. Agathoclès en est souvent , il ne s'égaie pas , mais il laisse les autres s'égayer , et quelquefois il a l'air d'y prendre part. Celui-là me reste , il est vrai ; mais son silence et sa mélancolie ne seront pas un dédommagement de la perte que je vais faire , il est ennemi juré des plaisirs bruyans , du luxe , des réjouissances publiques ; c'est au point qu'il était presque décidé à se retirer à Synthium le jour même où Sulpicie le quitta , pour éviter toutes les fêtes , et se livrer entièrement à sa tristesse. Tu conviendras

que cette retraite dans un tel moment aurait-été un peu singulière; nous nous y opposâmes si fortement qu'il céda enfin à nos instances.—Les Dieux savent quelle sera sa manière avec moi quand nos amis seront partis et que tout sera rentré dans le calme. Je vois arriver ce moment avec horreur; mais je cherche à éloigner ces tristes idées qui me gâteraient mes jouissances actuelles. Adieu, mon cher frère, je vais chez la reine d'Arménie pour oublier entre elle et son Tiridate toute pensée affligeante.



LETTRE LXII^{me}.

THÉOPHANIE A. SULPICIE.

Nicée, décembre 302.

IL est peut-être indiscret et téméraire de te rappeler une personne que tu reçus avec amitié dans ta retraite, au moment où toute une nation vient d'acquiescer des droits à ta bienveillance, et le

tourbillon du monde emportet tes momens de loisir. La place à laquelle le sort t'a élevée ne te permet plus de te livrer à des relations particulières ; tu dois à présent t'occuper du bonheur de ton peuple , plus que des plaisirs de tes amis. La reine d'Arménie et la citoyenne de Rome ne sont plus la même personne , et ne peuvent plus avoir les mêmes relations ; mais je suis bien trompée si elles n'ont pas le même cœur. La citoyenne romaine reçut avec bonté , il y a quelques mois , une pauvre étrangère , et lui témoigna le plus flatteur intérêt ; la reine d'Arménie recevra de même cette lettre et me pardonnera de me rappeler à son souvenir avant son départ de Nicomédie.

Te voilà donc unie pour jamais à l'homme à qui tu as donné ton cœur ; le ciel soit avec toi ! ma chère Sulpicie , (tu vois combien je compte encore sur l'amitié que tu m'as offerte et promise) le ciel soit avec toi ; puisse l'avenir te dédommager au centuple des maux du passé. Tu ne doutes pas , j'espère , du ten-

dre intérêt que je prends à ta félicité , et des prières ferventes que j'adresse au ciel pour qu'elle soit aussi durable qu'elle est grande , et quoique ces prières s'adressent à un autre Dieu que les tiens , tu ne dois pas les croire moins efficaces. Ton amie n'a cessé , depuis qu'elle t'a vue , d'implorer pour toi le Dieu qu'elle adore , et ce n'a pas été sans effet , quoique tu aies souffert en ce monde , et lors même que tu serais encore destinée à de nouvelles épreuves , tu n'en auras pas moins joui du plus grand bonheur de cette terre , celui d'appartenir à l'homme que tu aimes avec tant de passion ; ah ! tu peux en croire celle qui s'en voit à jamais privée : cette félicité doit compenser un siècle de peines.

Rien n'a changé dans ma situation : depuis que j'ai quitté Synthium , je vis tranquille et cachée ; j'ai renoncé depuis long-temps à l'idée d'être heureuse , je ne demande que d'être en paix et oubliée du monde entier , je n'en excepte

que toi et une autre amie qui m'est bien chère, voilà mon univers : mes plaisirs consistent à être témoin du bonheur domestique d'une famille respectable, qui m'envisage comme en faisant partie, et ne me laisse pas sentir mon isolement. Mon premier devoir est donc de faire de mon côté tout ce qui m'est possible pour augmenter leurs simples jouissances : c'est dans ce but que je risque de renouveler la prière que je t'adressais dans ma précédente lettre, et que tu m'accordas avec tant de bonté, même avant de savoir ce qu'elle contenait.

Peu de jours après mon arrivée à Nicée, il fut question de la solennité du jour où le tribun entra à Nicomédie, comme messenger de la victoire ; je racontai que j'en avois vu un dessin merveilleusement bien exécuté, et que j'avais remarqué avec plaisir l'exactitude de tout le tableau, de même que l'expression de toutes les physionomies. Je leur parlai ausside celui qui représente la fête que Calpurnie donna à son ami,

où elle s'est peinte elle-même dans un costume et dans une attitude qui ajoutent encore à sa beauté. Mon respectable hôte, qui est artiste et grand connaisseur des beaux arts et des beaux modèles, témoigna le désir de voir ces desseins ; je me tus, craignant qu'il n'y eût quelque difficulté à lui procurer ce plaisir : cependant je ne pus m'empêcher de t'en parler, et je te prie, moins pour moi que pour l'excellent Lysias, d'engager ton amie à nous confier pour quelque temps ces deux dessins. Dès que nous les aurons vus et admirés comme ils méritent de l'être, j'aurai soin de les lui renvoyer promptement, et de manière à ce qu'ils ne puissent se gâter. Je sens bien que ma demande est indiscrete ; mon admiration pour les talens distingués de Calpurnie, et le désir d'en faire juger un vrai connaisseur, seront mon excuse : elle n'a rien à te refuser et si tu plaides ma cause, je la regarde comme gagnée. Adieu, bonne et chère amie, ton titre de reine n'ex-

clut pas celui d'amie dans des cœurs tels
que les nôtres.



LETTRE LXIII^{me}.

SULPICIE A THÉOPHANIE.

Nicomédie, décembre 302.

TA lettre, ma chère Théophanie, m'a procuré un vrai plaisir, j'eus un vif mouvement de joie en reconnaissant ton écriture ; j'étais dans un de ces momens, où seule avec moi-même, et fatiguée de la pompe qui m'entoure, je me rappelais doucement plusieurs images du passé. Cette belle soirée du jour de ton apparition à Synthium, ta tristesse qui répondait si bien à ma mélancolie, se retraça si fortement à mon esprit, que je courus à mes tablettes pour te dire que, ni le changement de mon sort, ni celui de ma demeure ne pourront en apporter aucun dans l'attachement que tu m'as inspiré. Comme j'allais commen-

cer à t'écrire, on me remit la lettre : ce me fut une nouvelle preuve que nos cœurs s'entendent, et je fus pénétrée de l'idée que tu penses assez bien de moi pour être sûre que je ne puis t'oublier. J'étais encore émue par tous ces sentimens quand Calpurnie entra chez moi quelques heures après ; je lui exposai ton désir, elle y consentit sans peine, et parut même flattée que son ouvrage eût excité ton admiration et que Lysias désirât de le voir. Dans son enchantement, elle résolut d'offrir ses dessins à Lysias, ou plutôt à toi : elle en a une copie, et de plus l'original de la principale figure, étant toujours autour d'elle, sa peinture lui devient bien inutile ; elle te prie donc de les accepter comme une preuve de son estime, et comme un souvenir de la soirée qu'elle a passée avec toi. Cette affaire fut arrangée dans un quart d'heure, mais comment aurait-elle eu le temps de se rappeler sa promesse au milieu des plaisirs où nous vivons ? Les fêtes de la paix, les Satur-

nales et mon mariage, ont fait de Nicomédie le séjour le plus brillant. Ces fêtes bruyantes, cet étourdissement général me fatiguent plus qu'ils ne m'amusement, mais produisent un effet contraire sur ma vive et légère amie, elle est dans son véritable élément ; huit jours se passèrent avant que je pusse obtenir d'elle ses dessins. Enfin elle me les a remis aujourd'hui et je fais partir un esclave tout de suite pour te les porter. Il a reçu les ordres de te procurer tous les moyens les plus commodes de te rendre ici ; si tu pouvais te décider à me donner le plaisir de te revoir encore une fois, combien tu me rendrais heureuse ! je dois partir bientôt avec le roi mon époux pour l'Arménie. Ma santé est un peu meilleure en apparence, que lorsque tu m'as vue à Synthium, mais je suis encore si faible, qu'il me reste peu d'espoir d'être en état de soutenir ce voyage. Les médecins et Tiridate, m'assurent que l'air si pur de l'Arménie me redonnera des forces et me rétablira com-

plètement ; il est possible qu'ils aient raison , mais j'ai le pressentiment que cet espoir ne se réalisera pas : l'arbre attaqué d'une maladie mortelle conserve encore quelques feuilles , son possesseur se flatte avec quelques soins de le voir naître et lui donner de l'ombrage et des fruits ; vain et trompeur espoir : attaqué dans le cœur , il souffre , sèche et périt lentement consumé par l'ardeur d'un soleil brûlant et par les orages : le doux printemps pourrait peut-être lui rendre la vie , mais le printemps et sa douce influence ne reviendront pas pour lui. Tu as imploré ton Dieu , Théophanie , pour le bonheur de ton amie ; je t'en ai remerciée du fond de mon cœur , et je t'envie de pouvoir ainsi te rapprocher de la Divinité ; toi qui te trouves abandonnée du monde entier , tu l'es moins que moi , puisque tu peux prier avec l'espoir d'être exaucée ; je ne puis pas prier , puisque la foi me manque ; nos Dieux ne sont que des images insensibles qui n'entendent pas les vœux des

mortels , ou qui les gouvernent au gré de leurs passions. Oh ! viens , Théophanie , viens ! apporte-moi tes douces consolations , inspire à mon cœur et ta foi et ta confiance : avec quel plaisir je m'abandonnerai à tes instructions ! et puisque ton cœur n'est retenu par aucun lien d'affection , saisis le seul qui te reste , celui de l'amitié , entoure-toi de celle de ta Sulpicie , viens vivre auprès d'elle à Ecbatane : l'attachement le plus tendre , le plus sincère s'occupera à guérir les plaies de ton ame , et à te rendre plus supportables les pertes qui ont causé ton malheur. Tiridate , à qui j'ai parlé du vœu de mon cœur , t'assure par moi qu'il le partage , et joint ses instances aux miennes. Que d'attraits auraient pour moi les derniers jours qui me restent à passer à Nicomédie , et qu'il me serait aisé de supporter les fatigues du voyage si tu étais à mes côtés ! Réfléchis là-dessus , ma bonne et chère amie , et donne-moi une réponse favorable ?

~~~~~

## LETTRE LXIV<sup>me</sup>.

MARCIUS ALPINUS A LUCIUS SCRIBONIANUS.

Nicée, janvier 303.

LA monotonie qui m'entourait a cessé, et l'activité recommence à ranimer mon existence ; la cupidité , la haine , les préjugés sont en fermentation , et les combats vont recommencer sur le grand théâtre du monde ; les forces endormies se réveillent , elles vont déployer leur puissance , et bientôt , Scribonianus , je serai à la place que la nature et les circonstances m'ont destinée. Le feu qui couvait sous la cendre lance des flammes , et la guerre est déclarée au christianisme. Galérius est parvenu à ébranler la bonté du vieux Dioclétien , il l'a engagé à renoncer à ses principes de tolérance , qui paraissaient bien affermis. On a publié dans tous les lieux où il se trouve des chrétiens , un ordre de fermer leurs temples , de cesser les cérémonies ,

d'interrompre tous leurs exercices religieux , et de punir de mort toute tentative de faire des prosélytes. C'est ainsi que pour le moment la balance penche en faveur des Dieux de l'Olympe : pour combien de temps ? la suite le prouvera. En attendant , mes amis n'ont pas été moins actifs ; ils m'ont rappelé à propos au souvenir de Galérius , et j'attends tous les jours l'ordre de revenir auprès de lui ; je tirerai parti et de ma disgrâce et de mon retour , et sans perdre de vue l'avenir je jouirai du présent. Sans doute il conviendrait à mes projets d'écarter Constantin , mais c'est un astre trop brillant pour qu'il soit aisé de l'éclipser ouvertement ; il faut employer la ruse. Je lui ai fait offrir de travailler pour lui ; de cette manière , à l'abri de ses soupçons , je travaillerai plus sûrement pour moi-même. Je crains fort , cependant , que l'idée d'anéantir , ou de comprimer seulement le christianisme , ne soit qu'une chimère ; mais que m'importe , pourvu que je parvienne à mon

but : tant qu'on voit une apparence de bonheur et de succès , il faut le poursuivre , mais avec prudence et finesse , et de manière à pouvoir , suivant l'événement , se jeter dans le parti victorieux. L'homme sensé ne se prononce jamais positivement ; il n'y a que les fous et les fanatiques qui se jettent à tête perdue dans un parti.

Mais silence à présent sur ce qui regarde les affaires publiques , bientôt d'autres personnes que moi-même te parleront de ton ami : une autre affaire m'occupe avec moins d'apparence de succès , mais je n'en suis que plus piqué au jeu. Ma pieuse Théophanie a , comme toutes les dévotes , un esprit très-opiniâtre et un cœur rétréci , il en résulte des difficultés à mes désirs , qui ne font que les enflammer davantage ; il faut qu'elle soit à moi d'une manière ou d'une autre , de gré ou de force ; ce n'est pas que je sois très-épris , ce n'est pas ma coutume de me laisser séduire par l'amour , et jamais aucune femmen'a

pris d'empire sur ma raison ; mais cette Larissa ou Théophanie a quelque chose de tout nouveau , et , ce qui n'est pas commun , a toujours eu de l'attrait pour moi. Je connais à fond les femmes ordinaires , et leur légèreté , et leurs caprices , et leur emportement , et leurs petites ruses ; plus rien de leur part ne peut me surprendre , ni tenir mon imagination en suspens : dès les premiers mots qu'elles prononcent , je vois leur but , et mon plus grand plaisir est de les déjouer. Mais Théophanie m'ouvre une nouvelle existence et des sensations inconnues , et pour la première fois j'éprouve une sorte d'exaltation sentimentale , quelque chose qui me force à un respect involontaire , et je veux triompher de cette impression singulière. J'ai déjà ébauché plusieurs plans ; dans peu de temps tu en apprendras , j'espère , l'heureux résultat ; il faut que je me presse d'arriver au but avant que ma future destinée me sépare d'elle. Adieu , Scribonianus.

~~~~~  
LETTRE LXV^{me}.

AGATHOCLÈS A PHOCION.

Nicomédie, janvier 303.

UNE inquiétude secrète bouleverse mon esprit ; la crainte et l'espérance se succèdent à chaque minute , et me jettent tantôt dans le désespoir , tantôt dans le délire du bonheur. — Il est possible.... Ah ! Dieu , Phocion , saisis bien tout ce que renferment pour moi les mots que je vais tracer. Il est possible que Larissa vive encore ; mais il est possible aussi qu'elle m'ait oublié , qu'un autre..... Non , non , c'est impossible ! ce serait une calomnie de le penser seulement ; si elle vit , elle m'aime encore , quel que soit son sort , et les circonstances qui l'empêchent sans doute de m'en donner la certitude : mais Larissa est dans le royaume des ombres , et n'existe plus que dans mon imagination , qui me la représente sans cesse. Si elle vivait ,

rien , rien au monde ne l'empêcherait de m'en informer , à présent qu'elle est libre et que notre amour ne blesse plus aucun devoir. Mais quelle est donc celle qui m'a donné cette trompeuse espérance ? C'est un mystère que le temps seul découvrira.

Il y a environ huit jours que j'étais chez Sulpicie , Calpurnie était avec elle ; il fut question d'un dessin que cette dernière avait fait. Je demandai à le voir , on s'y refusa quelques instans ; enfin Sulpicie me présenta une feuille qui était à côté d'elle. Imagine-toi ma surprise, mon étonnement , lorsque je vis que ce dessin représentait mon entrée à Nicomédie quand j'apportai la nouvelle de la victoire. Je fus à la fois confus, saisi, ému de la bonté de Calpurnie ; elle rougit aussi beaucoup et parut embarrassée ; mais, avec sa légèreté ordinaire, elle se remit bientôt, et parla elle-même de son ouvrage si naturellement, avec si peu de conséquence, que mon étonnement cessa tout-à-fait : elle prit elle-même

une seconde feuille que Sulpicie avait voulu me cacher, et qui représentait la fête qui m'a laissé une impression douce et pénible, où, sous le costume enchanteur de la Déesse de Rome, elle posa une couronne sur ma tête. Je comprends qu'elle ait voulu se retracer le moment de la victoire, sans qu'il y ait rien de particulier à moi, et qu'elle ait pu montrer ce dessin à moi et à tout le monde, mais le dernier... L'émotion que j'avais éprouvée d'abord s'anéantit, il ne me resta qu'une grande admiration pour ses talens et pour sa froide indifférence.

Après quelques momens employés par Sulpicie à emballer les dessins avec une lettre, elle appelle un esclave et lui ordonne de faire partir à l'instant ce paquet. — Où l'envoyez-vous donc? demandai-je avec une curiosité très-naturelle; et voici ce qu'on me raconta :

L'automne passée, une étrangère, une chrétienne nommée Théophanie, veuve d'un marchand de Byzance, passant près de Synthium avec son père pour

se rendre à Nicomédie , avait été invitée par mes deux amies à passer la nuit à la villa où Calpurnie se trouvait alors. La tristesse de l'étrangère et son deuil profond intéressèrent extrêmement Sulpicie , et lui inspirèrent même pour cette inconnue une amitié sympathique. Dans le cours de la soirée la conversation se porta sur ses dessins ; l'étrangère les observa , sembla très-frappée , et décela ainsi qu'elle me connaissait. Le lendemain elle fut très-abattue , et déclara tout-à-coup à Sulpicie qu'un événement imprévu la forçait à changer le plan de son voyage , et qu'elle voulait se rendre à Nicée : elle partit avec son père pour cette ville , où elle s'est établie dans la maison de Lysias ; elle a écrit depuis lors une couple de fois à Sulpicie , pour la conjurer de lui prêter le dessin en question.

Ce que je venais d'entendre attira mon attention et me fit éprouver une sensation singulière ; Calpurnie me dépeignit la figure de l'étrangère ; à plusieurs

égards c'était celle de Larissa , à l'exception cependant d'un teint plus brun et d'une cicatrice sur une joue, mais ce pouvait être un accident. Mon cœur battait avec violence, je conjurai Sulpicie de me montrer les deux lettres qu'elle avait reçues de Théophanie ; elle y consentit à l'instant : l'écriture n'a pas le moindre rapport avec celle de Larissa ; cependant l'agitation où j'étais en la regardant, me fit croire qu'elle était contrefaite. Je ne fis point part de mes soupçons à mes deux amies, mais je les quittai et je courus chez le préfet de la garde impériale, pour le prier de me donner un congé de huit jours ; je voulais me rendre à Nicée dans la maison de Lysias, et voir par moi-même cette Théophanie. Le préfet se refusa à ma demande, et me défendit même de quitter la ville sans sa permission ; je grinçais les dents de colère, mais je fus obligé d'obéir. Mon esclave le plus fidèle fut envoyé à Nicée à un ami de notre famille, pour qu'il prît des renseignements positifs. Après

huit jours d'une longueur mortelle, il arriva hier; les nouvelles qu'il m'apportait, loin de détruire mes soupçons, les augmentèrent. Théophanie passait aussi dans cette maison pour la veuve du marchand de Byzance, mais le vieillard qui l'accompagnait à Synthium n'était point son père, c'est un prêtre chrétien, frère du sénateur Lysias, le même qui fut dans le pays des Goths l'année passée pour leur prêcher le christianisme. Est-ce de là qu'il était revenu avec l'étrangère? l'a-t-il trouvée chez les Goths? est-elle de Byzance? comment se trouve-t-elle avec Héliodore? de quelle manière est-elle arrivée dans la famille de Lysias? Mais que m'importe, ce n'est pas ma Larissa... Le lâche, le vil Marcius Alpinus la voit tous les jours, il joue publiquement le rôle de son admirateur; il veut, dit-on, l'épouser, et cette Théophanie le traite avec amitié, cause souvent avec lui, paraît se plaire dans son entretien... Dieu! Phocion, si c'était en effet Larissa, si Marcius Alpinus était

devenu son ami, son confident, tandis qu'elle me laisse ignorer son sort : ô Phocion ! cette seule supposition perce mon cœur comme un poignard acéré. Que cette femme soit Larissa ou qu'elle ne le soit pas, je suis également malheureux, et Larissa est perdue à jamais pour celui qui l'aime si passionnément, dont le bonheur égalerait celui des élus du ciel s'il l'avait retrouvée fidèle ; mais l'amie de Marcus, ô ! Dieu ! Dieu ! tout mon être se soulève à cette pensée ; je regarderais comme mon plus mortel ennemi, celui qui oserait me dire que Larissa s'est échappée des mains des barbares pour se donner à Marcus.

Et si ce n'est pas ma Larissa, si cette dernière, comme il n'est que trop vraisemblable, repose sous les ruines de Trachène, l'instant d'espoir auquel j'ai livré mon âme, me rendra sa perte mille fois plus cruelle ! Te représentes-tu, Phocion, l'excès de ma félicité si elle était sortie pour moi du tombeau où je la croyais ensevelie à jamais ; libres d'unir nos des-

tinées comme nos cœurs le furent toujours...Douce et vaine illusion, éloigne-toi de ma pensée ! Puisque Larissa n'est pas dans mes bras et la compagne de ma vie, Larissa n'existe plus. Mais qui donc est cette Théophanie ? D'où vient mon image l'a-t-elle frappée ? Elle est née à Nicomédie, elle prétend m'avoir vu souvent il y a une dizaine d'années. Sans doute je l'ai vue aussi sans la distinguer ; et cependant elle doit ressembler à Larissa, d'après ce que m'a dit Calpurnie, et cette ressemblance ne m'aurait-elle pas frappé, intéressé, en quel lieu que je l'eusse rencontrée ? Héliodore aura fait par hasard sa connaissance à Byzance, et cette jeune veuve se sera mise sous la garde de ce respectable prêtre des chrétiens, pour faire le voyage de Nicée. Elle l'appelait son père ! Les chrétiens donnent souvent ce titre à leur guide spirituel, et les deux amies y auront été trompées. A Nicée, Héliodore l'a placée chez son frère, et croyait qu'elle pouvait y vivre cachée pendant son deuil ; mais le vo-

luptueux Marcius l'a découverte et la rangera bientôt au nombre de ses victimes. Cette histoire est toute simple , toute ordinaire , et je ne sais pourquoi je m'agite au sujet d'une personne qui m'est aussi complètement indifférente ! Son émotion à la vue de mon portrait , sa pâleur , ses yeux pleins de larmes , le changement subit de son plan de voyage , sont autant de circonstances qui n'ont existé que dans l'imagination romanesque de Sulpicie , qui voit tout au travers du prisme de l'amour , et rien sous sa couleur naturelle ; et voilà où se réduisent mes espérances mensongères.

Cent fois par jour encore je me surprends à m'occuper de la foule de suppositions , de doutes , de contradictions que cette lettre insensée contient ; la raison anéantit des illusions qui renaissent malgré moi , et que mon cœur se reproche et de conserver et de perdre... Il faut que j'aille à Nicée , il faut que je voie cette femme ; mais que m'importe de la voir si elle n'est pas Larissa ? et si

c'est elle, et si je trouve auprès d'elle Marcius Alpinus.... Phocion, ma raison s'égare, la terre brûle sous mes pieds. — Il faut que j'obtienne la permission d'aller à Nicée, il faut que je sorte de ma cruelle incertitude.

La politique et la haine ont réussi dans leurs projets ; on poursuit les chrétiens, mais il faut espérer que nos ennemis ne triompheront pas ; des milliers de victimes tomberont ; les autels ruisseleront du sang des fidèles, mais l'église n'en sera que plus ferme et plus auguste. J'éprouve un genre de peine que je ne connaissais pas encore, celui d'avoir à cacher mes opinions, que j'ai toujours montrées trop ouvertement : je vois souffrir ceux que je regarde à présent comme mes frères ; je vois avec indignation les injustices que l'on se permet contre eux ; je voudrais les défendre et partager leurs dangers, mais les ménagemens que je dois à un père proche du tombeau, me défendent de me déclarer publiquement pour eux, de me reconnaître de leur religion, et je

m'en afflige d'autant plus qu'ils ont dans ce moment peu de défenseurs parmi les gens accrédités ; Constantin lui-même est comprimé par les circonstances. Les communautés se rassemblent en secret dans les catacombes qui leur servaient déjà de retraite ; c'est là que les chrétiens font leur service divin , qu'ils se concertent sur leurs dangers : l'entrée m'en est refusée, parce qu'ils me croient encore un payen et un partisan de la cour. Tu dois comprendre combien je souffre de cette dissimulation ; mais j'y renoncerai si mes devoirs envers mes frères opprimés et ma conscience m'appellent à secouer toute autre considération. Peut-être entendras-tu bientôt parler de moi , mon sort doit se décider incessamment. En attendant , adieu , cher ami.

~~~~~  
L E T T R E L X V I.<sup>re</sup>.

THÉOPHANIE À JUNIA MARCELLA.

Nicée, janvier 303.

J'AI remarqué, ma chère Junia, que c'est toujours dans les momens les plus malheureux de ma vie, que j'ai été le plus calme et le plus en paix avec moi; cela vient sans doute du besoin pressant que j'éprouve alors de la grâce divine, et de mes efforts pour obtenir cette paix que notre maître recommande à ses disciples comme le premier des biens.

Je supportais mes épreuves, parce que je les regardais comme venant directement de Dieu, et qu'il n'a jamais permis que je fusse la victime de la méchanceté des hommes; mais à présent que cette nouvelle espèce de maux se répand sur ma vie, et menace les seuls biens qui me restaient, mon obscurité et ma réputation; je te l'avoue, mon

cœur se roidit ; pour la première fois la colère et le dépit se mêlent à mes justes chagrins, et la résignation m'abandonne. Pourrais-tu croire que j'ai été exposée aux poursuites d'un scélérat ? moi qui me félicitais de ne pouvoir plus attirer les regards, ni être remarquée ; pouvais-je craindre d'exciter la volupté dans l'ame d'un homme qui se présentait à moi comme revenu de toutes les vanités et de tous les plaisirs de ce monde, et n'aspirant qu'à vivre pour lui seul dans la retraite, et me témoignant un intérêt, un respect qui m'inspiraient pour lui de l'estime et de la reconnaissance, mais sans lui accorder cependant aucune confiance ; cet homme, c'est Marcius Alpinus, qui s'était introduit dans la maison de Lysias. Celui-ci en avait bonne opinion. Peu à peu il laissa percer ses infâmes desseins, et lorsqu'il trouva l'indignation la plus prononcée et la résistance la plus positive, il eut recours à la ruse et à l'espionnage ; depuis quelques jours je suis observée

de manière que je ne puis faire un pas sans qu'il en soit instruit. Déjà j'avais remarqué qu'il cherchait à me pénétrer, et j'ai lieu de craindre qu'il n'ait découvert qui je suis : ce qui est certain, c'est que dernièrement on a pris des informations très-exactes sur moi, sur mon sort, sur mon arrivée ici, sur mes relations avec la famille de Lysias, même sur mon passage à Synthium. Quel autre que lui peut avoir intérêt à me connaître ? il m'a témoigné lui-même cet odieux intérêt, et sans doute sa méchanceté attribuait mon obscurité et ma vie retirée à quelque raison indigne à supposer : il croit sûrement que je serai en son pouvoir dès qu'il connaîtra mon secret, mais il se trompe ; quelque puissant qu'il soit, quelque grandes que soient son influence et les ressources du vice, celle qui peut mourir est invincible. Je ne consentirai jamais à recourir, pour me protéger, à l'époux de Calpurnie ; mais si je suis poussée à bout, s'il ne me reste aucun moyen d'échapper au monstre qui a juré \*

ma perte, j'espère que le Dieu de bonté ne rejettera pas un être malheureux et persécuté qui se réfugiera dans son sein ; le moyen que j'avais résolu de mettre en usagè chez les Goths, si l'excès du malheur m'y condamnait, me reste encore. Lorsque je ne serai plus, Junia, laisse connaître alors à Agathoclès ma triste destinée ; qu'il sache que Larissa oubliée, abandonnée, vécut assez longtemps pour savoir qu'un lien qu'elle croyait éternel avait été rompu par le pouvoir de la beauté et de la légèreté.... Ils s'aiment avec passion, rien n'est plus positif, Lysias me l'a dit aussi. En voyant son portrait et celui de Calpurnie, il se récria sur les perfections de ce couple, et dit qu'il comprenait très-bien leur amour mutuel ; les lettres de Sulpicie me le confirmeraient, si je pouvais en douter. Elle m'a envoyé les dessins, Calpurnie me les donne. O Dieu tout puissant ! c'est donc de la main de ma rivale que je reçois le présent du portrait d'Agathoclès. Il lui est inutile de le gar-

der, m'écrit la reine d'Arménie, puisqu'elle a constamment l'original autour d'elle. — Et Calpurnie court sans cesse (me dit-elle aussi) de *plaisirs* en *plaisirs*. — Et il la suit au milieu de cette foule enivrée, lui dont l'ame austère et la raison précoce ont toujours répugné à ces divertissemens bruyans ! Il a donc complètement changé, il n'est plus Agathoclès, c'est à présent l'adorateur soumis et complaisant de la belle Calpurnie, qu'il suit par-tout comme son ombre.

Sulpicie m'a répondu avec infiniment d'amitié, mais dans des termes qui décèlent sa profonde mélancolie. — Elle n'est donc point heureuse malgré la possession de son amant et d'une couronne : tant il est vrai que l'accomplissement de tous nos vœux ne suffit pas au bonheur ! Elle m'invite à l'accompagner à Ecbatane, à aller la joindre à Nicomédie pour partir avec elle. — Dieu ! à Nicomédie ! Tu comprends si je pouvais accepter son offre ; je l'en ai remerciée avec la plus tendre reconnaissance ; mais

ce n'est pas le séjour d'une cour brillante qui convient à la pauvre Théôphanie ; si je dois quitter cet asile , où serai-je mieux qu'auprès de ma Junia ?

Deux jours plus tard ; Nicée.

OUI , je dois partir d'ici ; le sort irrité ne me laisse plus de repos. L'orage qui nous menaçait vient d'éclater ; tu en ressentiras aussi les effets. Nos temples sont fermés , une grande partie de nos frères les plus marquans sont en prison : Lysias , un des plus anciens de la commune et chrétien zélé , est menacé du même sort ; il est résolu à rester et à supporter , avec piété et courage , ce que la vengeance et la méchanceté lui réservent ; il a des ennemis , et il sait bien que la haine a pris plus d'une fois le prétexte de la religion pour se satisfaire. Héliodore part pour Nicomédie , où le système de persécution est moindre , à cause de la présence de Dioclétien. Tu sentiras que , dans de telles circonstances , cette maison n'est plus

un asile assuré pour moi ; j'augmente leur danger , et j'en cours moi-même en restant chez eux. — Mais où aller ? Je crains de voyager seule ; hélas ! et moi aussi, j'ai un puissant ennemi ! Il ne me reste donc d'autre moyen que d'accompagner Héliodore. Marcius Alpinus est dans ce moment à Césarée , auprès de Galérius ; peut-être est-ce le seul instant qui me reste pour lui échapper : d'ailleurs, Lysias et Héliodore m'ont persuadée qu'il est plus facile de vivre cachée dans une grande ville , que dans une bourgade aussi petite que Nicée , où chaque voisin sait ce qui se passe à côté de lui. Du reste , je n'habiterai point la ville ; à un quart de lieue de Nicomédie , à l'entrée d'un petit bois , est un village , que je me rappelle encore dès ma jeunesse : c'est dans cet endroit que plusieurs veuves chrétiennes vivent ensemble retirées , éloignées du bruit de la capitale , se vouant aux devoirs de la piété et de la charité chrétienne ; elles travaillent aux habillemens

des prêtres, à l'ornement des autels : on les nomme des *Diaconesses*. Mais leur plus belle occupation est de soulager les pauvres qui sont dans leur voisinage, et de soigner les malades que l'on remet à leurs soins, ou qu'elles vont soigner chez eux. Héliodore m'introduira chez ces femmes respectables, dans cette maison, où je resterai autant que je le voudrai ; je vivrai aussi cachée , aussi retirée qu'il me conviendra, et ces utiles occupations donneront un but à mon existence. Nous partons demain pour être à l'abri des enquêtes que l'on pourrait faire : nous prendrons la route d'Apamée, mais nous la quitterons à quelque distance d'ici pour nous rendre par un chemin détourné à Nicomédie. Dès que je serai rendue dans ma solitude, je te donnerai de mes nouvelles.

---

~~~~~

LETTRE LXVII^{me}.

AGATHOCLÈS A PHOCION.

Nicomédie, février 303.

L'ORAGE gronde de tous côtés; bientôt il ne sera plus possible de l'éviter; il ne nous restera qu'à le supporter avec courage. Le préfet de la garde impériale me fit appeler hier. Des vexations de toutes les espèces ont été exercées contre les chrétiens; et malgré le sens de l'édit impérial, qui tendait seulement à leur ôter le libre exercice de leur culte, sans violence ni voie de fait contre les individus, les chefs en sous-ordre en ont abusé; ils ont lassé la patience de mes frères, persécutés avec tant d'injustice. Il y a eu, dans différens lieux, des scènes très-inquiétantes, et la tyrannie qualifie de rébellion ce qui n'est que le soin de la sûreté personnelle; on leur oppose la force armée, qui n'a pas eu par-tout le même succès. Dans quelques endroits les

persécutés ont été victimes ; dans d'autres, les soldats, en trop petit nombre, ont été repoussés par des malheureux, qui défendaient le premier des biens, leur vie et leur liberté, avec désespoir. On a résolu d'employer des moyens plus efficaces ; et je devais, avec un couple de centuries, qu'il m'était permis de choisir parmi les meilleurs guerriers, me rendre à Césarée, où les cruautés du préfet ont déjà coûté la vie à l'évêque, vieillard vénérable, mais trop ardent, et qui, dans son zèle, avait prêché la révolte.

Tu sens qu'il me fut impossible, dans cette circonstance, de continuer à me taire ; mais mon amour filial m'ordonnait de découvrir d'abord mon secret à mon père. Je demandai un délai ; je lui déclarai que je ne pouvais pas me charger de cette commission, et je lui en dis le motif... Il devint furieux en apprenant que je faisais partie de cette secte prohibée : je l'avais prévu ; il me menaça de sa malédiction et de me déshé-

riter. J'y étais préparé, je n'en fus point effrayé ; je lui répondis qu'il en était bien le maître, mais que je ne l'étais pas d'agir contre ma conscience : il m'exila loin de ses yeux, et me défendit de jamais reparaître dans sa maison. Je sortis, et je mentirais si je disais que ce fut sans peine ; j'en éprouvai une très-vive d'avoir été forcé, par les circonstances, d'exciter la colère d'un vieillard dont la santé est faible, et à qui le chagrin et l'emportement pouvaient être très-nuisibles. Je me rendis de nouveau chez le préfet, et je lui déclarai qu'il m'était impossible de combattre contre les chrétiens, puisque je l'étais moi-même. Il parut à la fois très-étonné et courroucé ; il me menaça de la disgrâce de l'Empereur et de la perte de ma place, en exhalant d'horribles imprécations contre les chrétiens ; il se radoucît ensuite, et fit un essai pour me convertir. J'avais supporté la colère et la malédiction de mon père, les paroles du préfet me firent sourire de pitié : je

l'invitai à faire simplement son devoir, et à laisser le reste à ma conscience ; c'est ainsi que je le quittai. Arrivé dans le quartier de mes camarades, je trouvais les esclaves de mon père qui m'apportaient tous mes effets, en me répétant de sa part qu'il ne voulait plus entendre parler de moi : presque tous avaient les larmes aux yeux, et me témoignèrent leurs regrets d'être chargés de cette cruelle commission. Je fus sensible à l'attachement de ces bonnes gens, et mon cœur s'ouvrit à des sentimens plus doux. Le soir même, je reçus une lettre de mon correspondant de Nicée ; Théophanie avait disparu, et personne ne savait où elle s'était réfugiée : on gardait un profond silence sur elle dans la maison de Lysias : Héliodore l'a encore accompagnée. Marcius Alpinus était parti quelques jours avant pour Césarée : l'aurait-elle suivi ?.... Impossible ; Héliodore est incapable de jeter dans les bras d'Alpinus une femme qui se confie à lui, et qu'il avait placée chez ses pa-

rens. Le sort de cette Théophanie m'inquiète plus que je ne puis le dire. Je ne puis renoncer entièrement à l'idée que c'est peut-être ma Larissa, qu'Héliodore a retrouvée prisonnière chez les Goths.

— Mais si c'était elle, pourquoi ne pas me chercher d'abord ? pourquoi changer de nom et de domicile ? Larissa ne se conduirait pas ainsi, et sans doute ce n'est pas elle. Mais à présent que la voilà de nouveau perdue pour moi, mes suppositions et mes doutes, qui s'étaient évanouis, reviennent encore assaillir mon imagination.

Je n'avais en vérité pas besoin de nouvelles inquiétudes pour rendre ma situation insupportable ; cependant rien n'ébranlera ni ma foi, ni ma conscience : je sais ce que je dois faire, je ne balancerai pas, quelque difficulté qui se présente, à poursuivre la route où je suis entré, dans l'intime conviction qu'elle est la meilleure : ceux qui se font chrétiens dans ces momens-ci, doivent s'attendre à bien plus d'épreuves que ceux

qui le sont depuis long-temps ; ils sont regardés comme des rebelles, des sectateurs opiniâtres, traîtres à l'Empereur et à la religion dominante : tel est le sort qui m'attend ; ce serait aussi celui de Constantin, qui, de son côté, a sûrement avoué à Auguste qu'il était chrétien ; mais il est le fils de César - Constance, confié par son père à Galérius, et comme tel il sera peut être à l'abri. La méfiance et la haine nous entourent, les courriers même sont arrêtés et fouillés ; si tu ne reçois donc de long-temps de mes nouvelles, pense qu'il m'est impossible de t'écrire et de te faire parvenir mes lettres par une voie sûre. Adieu, mon ami.

~~~~~

### LETTRE LXVIII<sup>me</sup>.

THÉOPHANIE A JUNIA MARCELLA.

Près de Nicomédie, février 303.

**J**E suis ici depuis deux mois, éloignée de Nicomédie seulement d'un quart de

lieue. Du toit de la maison que j'habite , je vois la ville , le fronton de nos temples , les tours respectables de nos églises , dont les cloches ne résonnent plus à mes oreilles. A gauche de la porte de la ville qui conduit à la mer , sont les quartiers de la garde impériale , c'est là que demeure Agathoclès ; je vois sortir la fumée des cheminées , j'entends le soir la musique guerrière , je découvre quelquefois des soldats qui entrent ou sortent ; que de fois peut-être il est à leur tête ! l'œil le plus perçant ne pourrait , à cette distance , reconnaître quelqu'un ; mais l'idée de le savoir si près de moi , me remplit d'émotion et d'inquiétude.

Parmi les femmes avec lesquelles je vis , se trouve la veuve d'un affranchi de la maison des Pison : plusieurs coups du sort lui ont fait quitter Rome pour venir ici ; mais sa fille Drusille est restée au service de Calpurnie ; cette jeune fille , chrétienne aussi , vient souvent voir sa mère. O ma Junia , si tu savais

ce qu'elle nous raconte ! Elle ne tarit pas sur la bonté de sa maîtresse, sur sa beauté, sur ses talens, sur le peu de crédit que les hommes ont sur elle, à l'exception cependant d'un *jeune officier de la garde impériale*, dont elle avait déjà fait la connaissance à Rome, et qu'elle ne voyait pas avec indifférence ; lui seul, dit-elle, a trouvé le moyen de captiver sa maîtresse. Elle nous fait ensuite des descriptions des petits festins que Calpurnie arrange, où son ami ne manque jamais. Elle nous a fait aussi tous les détails de la fête qu'elle lui donna lorsqu'il revint couvert de gloire. — Il était impossible, Junia, que cette fête n'eût pas fait sur lui l'effet le plus irrésistible ; tant de charmes, tant de louanges, tous les talens réunis enivrant à la fois ses sens, son cœur et son amour-propre ; l'être le plus insensible aurait été captivé. Et qui mieux que moi sait qu'Agathoclès n'est pas cet être glacé, et sent très-vivement ? Hélas ! ce n'est plus pour celle qui développa chez lui cette ardente

sensibilité ; mais je dois être juste , celle qui l'excite à présent a bien plus de moyens , Calpurnie est à tous égards une charmante personne. Je faisais à ma compagne l'éloge de sa fille , qui paraît avoir reçu une excellente éducation , elle jouait un des principaux rôles dans la fête , et s'en acquitta très-bien , j'en suis sûre , car elle chante et joue à ravir de plusieurs instrumens. C'est l'ouvrage de Calpurnie , me dit la mère ; depuis que ma fille est auprès d'elle , elle la traite comme une sœur et lui apprend tout ce qu'elle sait elle-même ; aussi Drusille est entièrement dévouée à sa maîtresse.

Voilà donc mon dernier espoir évanoui ; je me disais quelquefois , Calpurnie est belle , elle est aimable au suprême degré ; mais il faut plus encore pour Agathoclès ; il se rappellera quelquefois Larissa , moins belle , moins séduisante , mais plus tendre et plus sensible. Dans quelle erreur j'étais ! Calpurnie n'est pas seulement la plus belle et la plus aimable des femmes , elle est aussi bonne et sen-

sible ; Agathocles , déjà séduit par ses charmes , l'aimera toujours plus quand il connaîtra plus particulièrement son caractère ; ses vertus resserreront le lien que ses agrémens formèrent.... O Junia ! que Théophanie est à tous égards au-dessous d'elle ! croirais-tu que je n'ai pu retenir mes larmes en entendant faire son éloge , et que j'en verse encore en te le répétant ? Je puis être fâchée que Calpurnie soit si bonne , et j'aurais trouvé quelque jouissance à lui découvrir au contraire des défauts. Ce qu'un être innocent et bon me raconte d'elle , me fait éprouver un sentiment amer et pénible. — Envie , jalousie , vous dont je ne connus jamais le poison , pénétreriez-vous enfin dans mon cœur ? La douceur , la modestie dont je m'honorais à mes propres yeux , n'était donc qu'hypocrisie , qu'une ombre qui disparaît à la première épreuve ? O Junia ! que le cœur humain est fragile ! Quelle espérance me resterait-il d'obtenir le pardon de tant de faiblesse , si je n'en faisais pas l'aveu

avec un sincère repentir et une extrême confusion.— Non, de telles idées ne sont pas d'une chrétienne, je dois, je veux les écarter; si ma force m'abandonne, le bras du Tout-Puissant me soutiendra. Héliodore revient demain d'un petit voyage; je suis décidée, quoiqu'il m'en coûte infiniment de m'accuser devant un juge aussi sévère, à lui ouvrir mon cœur en entier, et lui exposer ma situation, mes malheurs et mes torts, pour que son austère vertu me montre le chemin que je dois suivre pour que je retrouve ma propre estime et la tienne, ma Junia, que j'ai mérité de perdre.

Quelques jours plus tard.

Mon ame est plus tranquille, il m'a fallu bien de la peine pour regagner le calme que j'avais perdu; mais j'espère qu'il n'en sera que plus affermi. Héliodore m'a froissé, anéanti; mais ainsi qu'une plante se relève après l'orage par la douce influence d'une pluie salubre,

ainsi mon ame s'est relevée par la repentance et par de bonnes résolutions ; je me suis surmontée moi-même , j'ai fait au devoir le sacrifice de mon cœur , et la récompense céleste a immédiatement suivi cette victoire. Je ne puis pas encore , il est vrai , me réjouir du mariage de Calpurnie avec Agathoclès , cela ne m'est pas possible ; mais je puis *trouver quelque soulagement à ma douleur , dans l'idée qu'elle mérite son attachement , et qu'il sera heureux avec elle.*

En punition de mes péchés , Héliodore m'a imposé un devoir qui m'est fort pénible , et que je ne supporte que par obéissance et par le sentiment de son utilité. J'avais été jusqu'ici dispensée du soin des malades ; mon éducation et mon expérience dans tous les ouvrages de femmes , m'avaient fait préférer pour instruire les jeunes écolières , et je m'étais vouée avec zèle à cette occupation. A présent je dois , par ordre d'Héliodore , qui n'est ni aussi bon ni aussi tolérant que notre défunt et cher Théor

phon. Je dois donc d'après ses ordres me vouer entièrement aux soins des blessés ; comme veuve d'un militaire , il suppose que je dois avoir acquis des connaissances et de l'expérience , mais il ne se fie pas à moi depuis les aveux que je lui ai faits ; je suis obligée de remplir mes pénibles devoirs sous ses yeux ou sous ceux d'une vieille matrone. O ma Junia , c'est une cruelle tâche , et parce qu'elle me rappelle et par elle-même ! Panser d'affreuses plaies , être témoin des souffrances les plus vives et des angoisses des mourans , mes forces physiques et morales ne s'accordent pas avec ce triste et pénible emploi. La première fois on m'emporta sans connaissance , mais Héliodore fut inflexible , il me rappela la sainteté de mes devoirs , l'obligation d'expier un sentiment coupable , l'exemple de notre sauveur , celui d'une foule de chrétiens : il parlait avec tant d'éloquence , que je fondis en larmes et que je prêtai entre ses mains un serment solennel de me dévouer à ces fonctions.

et d'en remplir fidèlement les devoirs ,  
dussé-je y perdre la santé et la vie.

Depuis lors, cela va beaucoup mieux et j'ai pris plus de courage ; j'ai beaucoup d'occupation. La cruauté des payens ne laisse pas manquer notre maison de malheureux blessés et mutilés qui ont besoin de nos secours. Ma répugnance à voir le sang se dissipe peu à peu ; mon adresse augmente par l'ardent désir de soulager les maux de mes frères , et je commence à m'apercevoir que, passé les premiers momens, il y a une extrême satisfaction attachée à cet office, sur-tout pour des maladies de ce genre, où l'exaltation du malade lui permet à peine les plaintes. Je veux donc continuer avec patience ; mais du moment où Agathoclès sera marié, et que mon existence sera devenue pour lui, ainsi que pour moi, la chose du monde la plus indifférente, alors, chère Junia, je vole vers toi. Hélas ! je pense que j'arriverai bientôt..... ah ! oui, bientôt. Adieu.

~~~~~  
LÈTTRÈ LXIX^{me}.

CONSTANTIN A CNEIUS FLORIANUS.

Nicomédie, février 303.

C'EST dans une extrême agitation d'esprit que je t'écris, mon cher Florianus ; un esclave affidé , part ce soir même sur un bateau , pour se rendre à Byzance , et remettra cette lettre à notre confident pour te la faire parvenir sûrement. La villa est fermée, et tout est dans une fermentation incroyable. Ce matin, la haine invétérée a porté le coup qu'elle méditait depuis si long-temps. A la pointe du jour , des détachemens de la garde impériale ont parcouru en silence la ville et visité les églises ; les portes qui se trouvaient fermées ont été enfoncées , les symboles sacrés ont été brisés , les livres et les écrits livrés aux flammes , et même plusieurs temples ont été démolis par la fureur populaire. La consternation et l'effroi ont été les

premiers effets qu'ont produits ces horreurs chez les chrétiens, déjà abattus par tout ce qui avait précédé ces mesures rigoureuses ; mais après quelques heures, plusieurs de ceux qui avaient voulu résister et mourir en défendant leurs églises, se relevèrent et exhortèrent les autres à la défense. Leur exemple donna du courage, et la ville fut bientôt dans un état d'anarchie complète, et aux portes des temples on voyait le polythéisme et le christianisme se combattant avec fureur ; les rues sont encore inondées de sang, et couvertes de morts et de mourans. Les hommes raisonnables se sont tenus renfermés dans leurs maisons. Des payens très - considérés n'ont pas voulu prendre part aux excès que leur parti commettait ; le peuple seul était contre les chrétiens, excité en secret par des chefs qui ne se montraient pas, et les cruautés n'en furent que plus terribles. La populace, abandonnée à elle-même, dans ces momens de frénésie, ne connaît plus de bornes. Les plus consi-

dérables d'entre nous attendent à chaque instant l'ordre de paraître devant les juges : je suis préparé à tout événement. Il est plus que probable que Galérius ne vise pas seulement à l'extinction d'une secte qu'il déteste , mais qu'il veut profiter de cette occasion pour écraser ceux qu'il craint et qu'il n'ose attaquer ouvertement ; il espère qu'ils tomberont aussi victimes des cruautés atroces qu'il permet et qu'il encourage.

Agathoclès partageait mes craintes et mes soupçons. Des motifs imprévus le forcèrent , il y a quelques jours , à faire publiquement sa confession de foi. Sa résistance à marcher contre les chrétiens servit à merveille la haine de Galérius. Il fut ordonné à mon ami , au nom d'Auguste , de remettre sa charge de tribun ; il obéit promptement et sans difficulté : mais dès que cette nouvelle arriva dans le quartier de ses soldats , il s'éleva une émeute entre ses braves compagnons , qui ne voulaient pas entendre parler de

perdre leur chef. Avec la véhémence qui caractérisait jadis les prétoriens , ils forcèrent l'entrée du palais , et sommèrent Auguste de leur rendre leur cher commandant. Sa faiblesse consentit trop facilement à retirer l'ordre accordé trop légèrement à la haine. Les soldats de la garde revinrent ivres de joie , et malgré les instances d'Agathoclès , il fut porté en triomphe sur leurs boucliers réunis , jusque dans sa maison , avec des cris de joie. Il resta tranquille pendant quelques jours ; on n'osait plus le charger d'une commission épineuse , on eut peur qu'il n'abusât de sa situation et de l'amour de ses soldats , mais on l'entoura de tous côtés par des espions. Nous supportâmes l'un et l'autre notre sort avec patience ; nous nous tîmes tranquilles , sur-tout le premier jour , où la prudence était absolument nécessaire. Vers le soir , Agathoclès me quitta pour être encore de jour dans son quartier , assez éloigné du mien : un seul esclave l'accompagnait ; un manteau et un capuchon ca-

chaient son habillement et son rang, une courte épée était ses seules armes. En chemin il entend du bruit et des cris lamentables, il court à l'endroit d'où ils partaient, et il trouve une quantité de peuple et de soldats réunis autour de l'autel d'un temple payen, et près de sacrifier une femme et son enfant, qu'un prêtre exécration leur persuadait d'offrir à sa divinité mensongère : la malheureuse femme résistait avec courage ; un de ces barbares lui arracha de force son enfant, et voulait le jeter dans les flammes. Le désespoir de la mère, les cris plaintifs de l'innocente créature percèrent le cœur sensible d'Agathoclès, et en dépit de la prudence il suivit l'impulsion de ce cœur ; il perce la foule, arrive au milieu, et n'ayant d'autre moyen de sauver les victimes, il proclame la paix au nom de l'Empereur, leur représente que l'édit ne portait qu'une suspension du culte chrétien, et non point des ordres aussi cruels. Mais quand est-ce que le peuple en fureur écoute la

voix de la raison ? Leurs cris lui imposent silence, et ils entraînent la chrétienne à l'autel. Le feu monte à la tête d'Agathoclès , il ne songe plus à rien qu'à sauver cette victime ; il arrache à son tour l'enfant des mains de ces bourreaux , le rend à sa mère , et se met en devoir de la défendre contre la multitude qui s'avancait pour la saisir. Le nombre des fanatiques augmentait toujours davantage ; bientôt ils ne pensent plus au premier objet de leur rage , elle se tourne en entier contre Agathoclès ; ils fondent sur lui armés de tout ce qu'ils avaient pu saisir. Décidé à ne pas céder , il remet la mère et l'enfant entre les mains de son esclave , quoiqu'il sente bien que sa vie sera le prix de ce dévouement ; celui-ci refuse d'en charger , il ne veut pas quitter son maître : un ordre positif le force d'obéir ; on le laisse sortir du temple avec les deux infortunés qu'il conduit et protège. Mais Agathoclès est l'objet actuel de la fureur ; déjà blessé en plusieurs endroits, il tombe ;

son manteau qui se détache laisse voir son rang et sa charge : les barbares sont saisis de frayeur en reconnaissant qu'ils ont tué un officier supérieur de la garde impériale ; ils fuient , et la multitude étonnée les suit : Agathoclès resta seul baigné dans son sang.

L'esclave qui avait couru précipitamment au quartier de la garde , apprend aux guerriers le danger auquel leur chef est exposé. Ils se rendent sur la place , ils n'y voient personne , tout avait disparu ; enfin ils aperçoivent avec une grande douleur le corps inanimé d'Agathoclès. Ils s'en approchent, il vit encore, et tous s'empressent à arrêter la perte de son sang. Quelques-uns d'entr'eux , chrétiens aussi , se décident à le transporter dans le lieu où les secours les plus prompts et les plus effioaces pouvaient lui être administrés , dans l'infirmierie des veuves chrétiennes , située à peu de distance de la ville , et où depuis plusieurs jours un nombre de victimes avaient trouvé des soins soutenus et fraternels.

La garde de la porte de la mer , instruite de leur projet , refuse de les laisser passer , et l'esclave accourt chez moi pour m'apporter cette triste nouvelle. A mon nom , les portes de la ville s'ouvrent ; je vole vers mon ami , je le trouve sans connaissance entre les mains des charitables veuves. L'une d'elle , jeune encore (la jeunesse est toujours plus sensible) fondait en larmes , et n'avait presque pas la force de panser ses blessures, quoiqu'elle y mît un extrême soin et une adresse aussi remarquable que sa sensibilité pour les maux d'un inconnu. Je m'approchai d'Agathoclès , je pris sa main , je l'appelai par son nom ; il ouvrit les yeux avec peine , regarda autour de lui , et les referma aussitôt. L'émotion de l'étrangère augmenta, elle prit un tremblement général ; je lui conseillai de se retirer , si la vue d'un mourant l'affectait trop fortement ; elle me regarda avec des yeux égarés : le quitter ! s'écria-t-elle avec véhémence , pas pour tous les biens de ce monde !.... mourir

avec lui ou le sauver. Non je ne le quitterais pas, même si je devais perdre, en restant, mon salut éternel. Le médecin de l'hospice arriva, c'est un prêtre d'un âge très-avancé; il examina les blessures avec douleur, et je compris d'abord à son geste le jugement qu'il en portait; la sœur, plus pâle que le blessé, attendait avec une anxiété mortelle ce que le médecin prononcerait. Il déclara enfin que les blessures étaient très-dangereuses, mais qu'avec des soins soutenus il ne désespérait pas tout-à-fait qu'on pût le rendre à la vie. A ces paroles la sensible veuve poussa un cri de joie et tomba évanouie sur le pied du lit où le malade était placé; on fut obligé de la transporter chez elle. Je restai quelque temps encore, et je m'informai de cette femme, dont la conduite dans cette occasion me surprenait beaucoup; tout ce qu'on m'en dit ne put me l'expliquer ni me faire supposer la moindre des choses. Elle est, me dit-on, d'un pays éloigné, belle-sœur du prêtre qui l'a amenée ici

depuis peu ; elle n'a vu personne depuis qu'elle habite cette maison , où elle est en exemple ; et ce blessé qui lui inspire un si vif intérêt est un étranger pour elle. Mais on me dit que déjà d'autres fois elle n'avait pu supporter la première vue des blessures fâcheuses , quoiqu'elle mît ensuite un zèle extrême à les soigner.

Agathoclès ne sortant pas de son assoupissement , je me retirai pour ne pas exposer ma sûreté personnelle , et en rentrant chez moi j'ai voulu te raconter cette triste aventure , qui m'agite bien vivement. Tu connais mon cœur , tu sais ce que sont pour moi mes frères persécutés ; mais Agathoclès sur qui je fondais mes plus grandes espérances , mon ami si cher , si dévoué , suis-je condamné à le perdre ? Prie Dieu que ce malheur me soit épargné. La nuit est là , le messager attend. Adieu.

LETTRE LXX^{me}.

THÉOPHANIE A JUNIA MARCELLA.

Près de Nicomédie, 24 février 303.

TREMBLANTE, inquiète, agitée, pouvant à peine tenir ma plume, je veux cependant te mander l'évènement le plus inattendu et le plus important de tous ceux qui pouvaient encore traverser ma vie. Une simple cloison me sépare d'Agathoclès, j'entends sa respiration, et chaque plainte que lui arrachent ses cruelles blessures. Je me lève à tous les instans, croyant qu'il m'appelle et qu'il a besoin de quelque chose; je vais auprès de son lit avec un mélange indéfinissable de joie, de douleur, de crainte sur-tout qu'il me reconnaisse (malgré mon déguisement et le voile noir qui cache mon visage, suivant le costume que les veuves diaconnesses ont adopté), et que cette émotion ne soit mortelle.

Tu ne comprends rien , je suis sûre , à ce que je viens de te dire : je vais , s'il m'est possible , rassembler mes idées et te raconter ce qui s'est passé hier ; s'il manque quelque chose à mon récit , ton intelligente amitié voudra bien y suppléer.

Tu auras aussi , ma Junia , partagé avec moi et nos frères , et dans le même jour , le coup horrible qui nous a tous frappés , et qui devait détruire dans tout l'Empire la religion chrétienne , je ne te dirai donc rien sur le malheur général et sur nos sentimens , c'est par là sur-tout que nous avons souffert ; car nous autres pauvres femmes isolées , et qui ne tenons à rien , notre obscurité nous a garanties , et nous sommes restées tranquilles dans nos cellules , occupées à prier Dieu pour les malheureuses victimes de notre sainte religion , et à soigner les blessés qu'on nous amenait à chaque instant , persuadées que l'orage allait aussi fondre sur nous et nous obliger à quitter notre retraite.

Fatiguée par les devoirs vraiment

pénibles que j'avais remplis pendant toute cette journée de deuil et de larmes, j'étais assise dans ma cellule, dont la fenêtre donne sur l'entrée de notre enceinte. Des coups redoublés contre la porte m'effrayèrent; elle s'ouvrit, et à la lueur de quelques flambeaux je distinguai plusieurs guerriers armés qui entraient : je crus que c'était fait de nous; mais le silence et le calme de cette troupe excita ma surprise. J'ouvris ma fenêtre, et en regardant avec plus d'attention, je vis qu'ils déposaient à terre une espèce de brancard formé de lances, sur lequel était un blessé. Ma première crainte disparut, mais une anxiété intérieure que je n'aurais pu définir lui succéda. Dans le même moment Tabitha, ma compagne ordinaire auprès des blessés, vint me chercher; je tâchai de reprendre le calme nécessaire; je la suivis d'un pas précipité, mais avec un battement de cœur qui semblait m'annoncer un affreux malheur. Il ne me trompait pas. Lorsque j'arrivai à la grande porte

de la cour , et que les soldats en pleurs qui entouraient le blessé se furent mis à l'écart pour nous laisser approcher , et qu'à la lumière des flambeaux j'eus reconnu.... ô Dieu ! ma Junia , Agathoclès , pâle , inanimé , les yeux fermés , était devant moi ; je tombai sur lui en poussant un cri , je cherchai ensuite à le rappeler à la vie : — inutilement , il paraissait mort ; et je ne puis encore comprendre que je n'aie pas perdu le sentiment dans ce moment , le plus affreux de mon existence ! Je me relevai avec égarement , je questionnais ceux qui l'avaient apporté ; ô Junia ! quel rayon de félicité céleste vint se faire jour au milieu des tourmens que j'éprouvais ! Agathoclès est chrétien , son zèle pour notre religion , son amour héroïque pour ses frères persécutés l'ont réduit à cet état. Je tremblais à la fois de joie et d'effroi , mais Dieu , dans sa bonté , me laissa assez de présence d'esprit pour m'occuper des secours que cet état exigeait. Je suivis les soldats dans

une chambre destinée à cet usage et qui touche à la mienne : oh ! quel bien pour mon cœur ulcéré , de voir comme ces guerriers le respectaient et l'aimaient : « C'est notre chef bien-aimé , disaient-ils tous en pleurant. »

Dès qu'il fut placé sur un lit , je lavai ses blessures d'une main tremblante , et je les pansai aussi bien qu'il me fut possible et que le temps me le permit ; un rayon d'espoir vint éclairer mon âme ; d'après mes faibles connaissances , je me flattai que ses blessures n'étaient pas mortelles , et que la perte du sang causait seule son insensibilité. Elle était complète ; il était couché sans donner un signe de vie , ses yeux fermés comme dormant du sommeil éternel , et cependant , ô ma Junia ! je le trouvais , malgré sa pâleur , le plus beau des hommes ; quelle noblesse répandue sur ce visage décoloré , qui me paraissait entouré d'une auréole de gloire !

Nous attendions avec impatience le retour d'Héliodore , qui avait été ap-

pelé chez un malade , car ce saint homme remplit à la fois dans notre communauté les offices d'instituteur , de prêtre et de médecin. Tout-à-coup la porte s'ouvre , et il entre un beau jeune homme , dont la tenue annonçait un rang distingué ; il court à l'instant auprès d'Agathoclès ; la vivacité avec laquelle il s'informa de tout , l'amitié si tendre qu'il témoignait , la tristesse répandue sur tous ses traits , l'expression avec laquelle il souleva la main inanimée du blessé , en la serrant contre son cœur , lui gagnèrent le mien à l'instant. Héliodore arriva aussi , il examina les plaies avec soin ; mon ame était à la torture ; je tremblais comme la feuille agitée par un vent orageux , au point que je fus forcée de m'appuyer contre une chaise. — Enfin Héliodore prononce que les blessures , très-profondes , ne sont pas mortelles. J'avais supporté la violence du chagrin , je succombai à celle de la joie , et je tombai à terre sans connaissance : on me porta dans la chambre voisine. Revenue à moi-même ,

et ayant acquis la preuve , par mes questions , que ce que je venais de voir n'était point un songe , j'adressai à genoux des prières ferventes à l'Être-Suprême. Agathoclès avait ouvert les yeux , et prononcé quelques paroles ; mais il était ensuite retombé dans une espèce de léthargie qu'Héliodore assure n'être causée que par la grande perte de son sang , et qui cessera du moment que ses forces reviendront ; cette assurance me rendit bientôt les miennes , j'en ai voulu profiter pour t'écrire.—O mon amie ! mon ame s'ouvre de nouveau à l'espoir. Non , ce n'est pas l'effet du hasard qui sauva ma vie à Trachène , qui m'a délivrée de la captivité et conduite dans cet asile au moment où je puis donner mes soins au bien-aimé de mon cœur , où j'apprends qu'il est chrétien. Un chrétien pourrait-il donner sa main et sa foi à Calpurnie ? Lui qui possède des principes si relevés sur le rapport des cœurs et des opinions , pourrait-il aimer et choisir pour sa compagne une personne qui penserait aussi

différemment que lui sur l'article le plus important ? Ah ! Junia , quel avenir de félicité est renfermé dans cette question ! Mais je dois retenir mon imagination , et ne pas lui permettre de prendre de l'empire sur mon faible cœur , et sur toute chose. Agathoclès ne doit pas savoir encore mon existence ; quels que soient ses sentimens pour moi et ses relations avec Calpurnie , une telle découverte , dans l'état de faiblesse où il est , pourrait mettre sa vie en danger. Je veux donc rester cachée à ses yeux ; mais j'espère que le temps et mes soins soutenus anéantiront chez moi jusqu'au plus léger doute , et que je pourrai lui laisser deviner peu à peu qui était celle qui veillait et pleurait à côté de lui..... Ou si ce nouvel espoir est aussi trompeur que celui qui s'évanouit à Synthium , alors , Junia , recevras-tu ta pauvre Larissa , mille fois plus malheureuse encore ? La cacheras-tu dans une solitude profonde , où sa sombre tristesse ne sera adoucie que par ton amitié ?

Le 24, au soir.

IL ne me reste plus de doute et plus d'espérance.—Insensée que j'étais, comment ai-je pu m'y abandonner un seul moment ? Quel pouvoir que celui de l'amour ! Quelle doit être brûlante la passion qui peut entraîner une femme au-delà des bornes de la bienséance et de la retenue qui lui sont prescrites ! Je ne puis le comprendre ; mais je sens que celle qui aime à cet excès doit être bien persuadée qu'elle est aimée de même. Que reste-t-il donc alors à celle qui n'ose pas même se montrer, qui est oubliée, qui serait sans doute repoussée.... Ah ! Dieu ! Dieu ! Junia, combien je souffre ! A quel supplice ai-je été réservée ?

Ce matin, après avoir goûté l'effet salutaire d'un sommeil tranquille et embellie par les images les plus douces et les plus trompeuses, j'ai entendu qu'Agathoclès appelait quelqu'un à voix basse ; j'ai pris mon grand voile qui cache non

seulement mon visage , mais toute ma figure , et je me suis approchée , toute tremblante , de sa couche : il ouvrit à peine les yeux et demanda à boire , je lui présentai une coupe. Où suis - je ? demanda-t-il quelques instans après ; où m'a-t-on transporté ? Je portai la main sur ma bouche en silence , je ne me sentais pas en état de changer ma voix ; j'ignore s'il me crut muette ou ne sachant pas sa langue ; mais il ferma les yeux et retomba sur ses coussins. Héliodore ne tarda pas à venir panser ses blessures. Agathoclès répéta alors ses questions , Héliodore lui répondit ; il parut très-satisfait d'être confié à nos soins , et avec un regard amical et un geste obligeant , il me remercia des attentions que j'avais pour lui : ses blessures étaient en aussi bon état qu'elles pouvaient l'être ; le respectable médecin ne lui recommanda que de la tranquillité et des remèdes fortifiants. Je versais , sous mon voile , des larmes de joie ; mais je craignais de rester trop long-temps auprès

de lui, de peur de me trahir; la faiblesse que j'avais éprouvée la veille, me servit de prétexte auprès de la supérieure pour m'excuser de ce que je chargeais Tabitha de rester toute la journée auprès du blessé pour le soigner. Ce sacrifice à la prudence me coûta beaucoup; mais je ne pus me refuser au moins le plaisir d'être dans la chambre contiguë, d'où je pouvais entendre sa voix.

Vers le soir, lorsque la nuit commençait à tomber, je crus pouvoir risquer de rentrer chez lui; il me regarda avec attendrissement et me salua de la main; je le remerciai de même, et par un signe de tête sans proférer une parole, et je m'assis auprès d'une table pour arranger des bandages. Dans ce moment entra une des servantes de la maison, qui dit à Agathoclès qu'un de ses esclaves demandait à lui parler; il le fit entrer....Juste Dieu! qui était cet esclave prétendu? Celui de l'amour le plus passionné, un jeune homme d'une beauté frappante, en habit d'esclave,

ses cheveux bruns et bouclés voltigeaient sur un front blanc comme la neige, et sur des joues de rose : cette charmante figure s'approcha du lit, et bientôt je l'eus reconnue, c'était Calpurnie. Agathoclès paraissait lui-même très-surpris de cette apparition ; il la reconnut aussi tout de suite, et il s'effraya visiblement. Dieu ! Cal..... prononça-t-il ; mais avec une présence d'esprit étonnante, elle prit la parole et dit : Oui, Callias, tu ne te trompes pas, c'est ton fidèle Callias, qui n'a pu ajouter foi au récit qu'on lui a fait de ton danger, et qui vient lui-même s'assurer de ton état. Tu me parais, grâce aux Dieux, moins abattu que je ne craignais de te trouver. En effet, une légère teinte de rougeur animait dans ce moment les joues si pâles d'Agathoclès. En finissant, elle s'assit ou plutôt s'appuya sur le lit, son rôle d'esclave ne lui permettant pas de prendre une chaise à côté de lui ; elle s'empara de sa main ; je le vis alternativement rougir et pâlir, je vis les regards ardens qu'elle jetait

sur lui , et l'enchantement avec lequel il la suivait des yeux en admirant ses formes charmantes que cet habit serré faisait paraître avec avantage. J'entendis ensuite qu'il la remerciait affectueusement de son tendre intérêt : alors l'étonnement qui m'avait tenue comme enchaînée à la même place , se changea subitement dans un chagrin profond , un suffoquement violent me saisit , et fut au point que cette heureuse personne se tourna de mon côté , vint à moi , et que je vis le moment où elle soulèverait mon voile pour me donner de l'air ; je me sauvai en toute hâte.— Hélas ! c'est ainsi que s'envolent toutes mes espérances.

Deux heures plus tard.

J'ÉTAIS résolue de ne plus le revoir , de ne plus retourner dans sa chambre , j'aurais certainement persisté dans cette résolution ; mais Tabitha étant occupée auprès d'un malade , je fus obligée d'aider Héliodore dans les soins qu'il rend au tribun ; avec crainte et répugnance

j'entrai dans la chambre de celui que je n'approchai jamais qu'avec ravissement : hier encore , au milieu de ma douleur , le sentiment de la plus vive joie remplissait mon cœur , pourquoi donc aujourd'hui suis - je dans une disposition si différente ? suis-je donc légère , inconstante ? l'amant de Calpurnie n'est-il pas encore l'ami de mon enfance , cet Agathoclès , pour qui dans tous les temps j'aurais donné ma vie ? et à présent lui refuserais-je des soins qui peuvent sauver la sienne ? éviterais-je sa présence quand la mienne lui peut être utile ? dans quelle contradiction se trouve quelquefois nos sensations ! Héliodore me dit qu'il était moins bien que le matin , son pouls annonçait de la fièvre et de l'agitation. — Ah ! j'en savais bien la cause ! je tremblais de chagrin et de courroux en pensant à la démarche inconsidérée de cette légère Calpurnie , qui pouvait coûter la vie à son ami. Nous n'avions pas encore fini le pansement , et mes craintes qu'un hasard , un mouvement

ne me fissent découvrir , n'étaient pas encore passées, lorsque le beau jeune homme de la veille , celui qui vint au premier moment , entra ; les yeux du malade brillèrent de joie : Constantin ! s'écria-t-il , et le jeune homme tomba dans ses bras. — C'était donc Constantin, le fils du César d'Occident , à qui Agathoclès devait la vie ; l'intérêt qu'il avait témoigné la veille me fut expliqué. Que ses sentimens me le rendaient cher ! avec quel plaisir je serais tombée à ses genoux pour le remercier de la vie de son ami ! Voilà , Junia , comme j'aime encore celui qui n'aime plus que la belle Calpurnie. Cette flamme ne s'éteindra donc jamais, rien ne peut me guérir.... oh ! je suis faible jusqu'à me mépriser moi-même ; je me blâme plus que tu ne pourrais le faire , mais je ne puis être autrement ; cet amour est tellement associé à mon être , qu'il ne finira qu'avec lui. Ne me gronde pas , ma Junia , laisse m'en le soin. — Bientôt je volerai vers toi , bientôt j'espère.... Adieu.

~~~~~

LETTRE LXXI<sup>me</sup>.

CALPURNIE A SULPICIE.

Nicomédie, 25 février 303.

Il y a bientôt deux mois que tu as quitté Nicomédie, tu dois être établie depuis long-temps à Ecbatane, et cependant je n'ai reçu de toi que deux mots écrits en voyage, et qui n'étaient pas suffisans pour me tranquilliser. Je suis très-inquiète de ce silence, et je te supplie, au nom de ce qui t'est le plus cher, si mes soupçons sont fondés, et que tu sois trop malade pour écrire, de me faire écrire par Tiridate, par une esclave, en un mot par qui tu voudras, pourvu que je reçoive quelques lignes qui me donnent de tes nouvelles. Je vais, en attendant, te donner des miennes qui te surprendront. J'aimerais beaucoup à voir ton étonnement en lisant cette lettre, et savoir ce que tu penseras de mes aventures.

Scènes tragiques, scènes amoureuses, déguisement, reconnaissance, crainte, espoir, surprise, découverte inattendue, enfin tout ce qui serait charmant à lire dans un conte milésien, fera le sujet de cette lettre, et j'espère que tu éprouveras au moins la moitié des peines et des plaisirs que j'ai ressentis en réalité. Il y a long-temps que je désirais une aventure de ce genre, ma vie s'écoulait avec trop de monotonie, les Dieux m'en ont envoyé une enfin, et je vais t'en faire le récit.

Le jour d'hier fut très-orageux pour Nicomédie, il n'était question que des chrétiens et de leurs temples que l'on devait détruire par ordre de l'Empereur, pour faire cesser d'un seul coup leurs intrigues et cette triste secte; mais la ville entière se ressentit des effets de cette mesure; il y eut dans tous les quartiers des scènes sanglantes et terribles. Il ne se passa pas une heure depuis les premières hostilités, que l'on ne vint avertir mon père d'un nouveau malheur, ou plutôt, disait-on, d'un nouveau

crime ; il sortit et me laissa très-inquiète : si j'étais un peu visionnaire , j'aurais pris pour un pressentiment ce qui n'était que la suite des évènements. Jeme couchai fort tard, et je dormis très-peu : outre mon agitation intérieure, on entendait beaucoup de bruit dans les rues. Vers le point du jour je m'étais légèrement assoupie, lorsque je fus réveillée par quelqu'un qui entraît chez moi , c'était Drusille ; elle s'approcha de mon lit avec un visage qui m'annonçait déjà quelque chose de fâcheux. Qu'as-tu ? lui criai-je, qu'est-il arrivé ? Ne t'effraie pas, ma maîtresse, me dit-elle d'un ton qui me bouleversa entièrement, il est arrivé un grand malheur. Dieu ! mon père, m'écriai-je en me précipitant hors de ma couche, et voulant sortir à demi-vêtue. Non, non, me dit Drusille en me retenant, ton père se porte bien, reste, et laisse-moi te raconter ; je m'arrêtai plus tranquille. Agathoclès, continua-t-elle en me regardant. Je sentis alors un grand changement dans la na-

ture de mes sensations ; je pus dans ce court instant établir la différence entre les sentimens de la nature , et ceux fondés sur une préférence factice ou momentanée ; j'étais encore inquiète , mais l'agitation, la crainte qui m'ôtaient presque la respiration , avaient cessé. Agathoclès, répétai-je, que lui est-il arrivé ? — Il est blessé... dangereusement... mortellement,... dit-on.

Drusille prononça ces trois mots à quelque distance l'un de l'autre , et par degré. Je repris toute ma terreur et mon tremblement , je fus obligée de m'asseoir sans avoir la force de parler et de questionner Drusille. Elle m'en évita la peine en me racontant avec une longueur insoutenable , qu'Agathoclès passant hier au soir assez tard dans la rue du Temple de Cérès , vit une femme chrétienne qui tenait son enfant dans ses bras , et que des prêtres voulaient forcer à en faire une offrande à la déesse. Agathoclès la défendit, la sauva de leur fureur, ainsi que l'innocente créature ;

mais il en fut lui-même la victime ; une foule de peuple exaspéré contre les chrétiens tomba sur lui, on le laissa sur la place , percé de plusieurs coups mortels. Ses soldats l'avaient cherché et l'ont transporté dans l'hospice des Veuves chrétiennes. Il y est encore , mais elle ne put me dire s'il y était mort ou vivant ; l'esclave qui lui avait apporté cette nouvelle n'en savait pas davantage. Une multitude de sentimens divers se pressèrent dans mon ame , chagrin, pitié, colère de son exaltation, admiration pour son courage héroïque, désir ardent de savoir s'il existait encore, et, dans ce cas, de lui montrer l'intérêt qu'il m'inspire, tout cela se succédait avec rapidité pendant le récit de Drusille. Enfin la pitié l'emporta, je l'envoyai à l'instant s'informer de ses nouvelles, et le recommander particulièrement aux soins de sa mère qui habite cette maison, et je passai chez mon père ; il savait déjà ce triste événement, et il y avait aussi envoyé. Nous attendîmes le

retour des messagers dans une grande anxiété. La réponse fut tranquillisante ; il vivait , ses blessures n'étaient pas mortelles : alors le désir de le voir devint plus fort de moment en moment , et j'arrangeai dans mon esprit un plan que je ne pus résister à exécuter , tant il me parut séduisant : c'était de me déguiser en homme et de lui faire une visite mystérieuse sans être reconnue ; plus je me livrais à cette idée , et plus elle me parut facile. Je fis chercher en grand secret un joli habillement d'esclave ; j'étais sûre que mon père s'opposerait à une démarche que je condamnais moi-même , sans vouloir cependant y renoncer ; et comme il m'en aurait coûté de lui désobéir , je pris le parti de lui en faire un mystère. Drusille m'apporta les habits , ils allaient à merveille à ma taille ; elle arrangea mes cheveux comme la coiffure d'un jeune homme ; tu sais qu'ils bouclent naturellement , elle les fit retomber avec grâce autour de mon front , et je fus obligée de convenir en me re-

gardant dans le miroir, que la figure qu'il réfléchissait méritait bien autant de louange que celle de Bathile ou d'Endymion. La nuit étant venue, je jetai sur mes épaules un grand manteau de mon frère, un capuchon sur ma tête, et je me mis en route avec mon fidèle Phædo; le cœur me battait bien fort, j'ignore encore si c'était de crainte d'être découverte, ou de l'émotion de voir dans un si triste état celui que j'allais chercher. Nous traversâmes heureusement la ville, et nous parvînmes à la maison des veuves, distante au plus d'un quart de lieue. Je me fis annoncer comme un des esclaves d'Agathoclès, qui désirait de parler à son maître. On me conduisit dans une chambre très-simple; j'entrai avec un grand serrement de cœur. Agathoclès, pâle à l'excès, faible comme s'il n'avait qu'un souffle de vie, mais plus intéressant que je ne puis l'exprimer, était couché sur un lit très-propre; son bras droit enveloppé de bandages; on ne voyait du reste aucune autre

blessure ; et , grâces en soient rendes  
 aux Dieux , son noble visage a été épar-  
 gné. J'étais dans l'état le plus singulier ;  
 ce ne fut qu'au moment où j'entrai dans  
 cette chambre , lorsque je ne pouvais  
 plus retourner en arrière , que je sentis  
 toute l'inconvenance d'une telle démar-  
 che à mon âge , de mon déguisement  
 et de ma visite ; mais c'était trop tard :  
 Agathoclès m'avait reconnu , il fut  
 même sur le point de me nommer ; dans  
 l'excès de sa surprise , il prononça même  
 distinctement la première syllabe de  
 mon nom , j'en fus très-effrayée : nous  
 n'étions pas seuls , une des veuves dans  
 leur triste costume , tout en noir , et  
 voilée de la tête aux pieds , était occupée  
 près d'une table à arranger des banda-  
 ges. La présence d'esprit me revint à  
 l'instant , j'interrompis Agathoclès et je  
 me nommai moi-même : Callias , ton  
 fidèle esclave , lui dis-je. Je remarquai  
 sa surprise et son attendrissement , je  
 m'approchai de lui , il prit mes mains ,  
 les pressa tendrement ; une légère rou-

geur parut sur ses joues décolorées , et son regard languissant se ranima tellement , que je tressaillis d'émotion et faillis me trouver mal. Dans le même moment , la femme voilée eut une espèce d'étouffement , qui l'obligea de sortir avec précipitation , et tu juges que je n'en fus pas fâchée. Qu'est-ce cela ? demanda-t-il , on dirait qu'elle pleure. On le dirait , lui répondis-je , mais de quoi s'affligerait-elle ? — C'est une femme très-singulière , me dit-il après quelques instans : elle me soigne avec tout le zèle imaginable ; mais je n'ai point encore vu ses traits , ni entendu le son de sa voix ; j'ignore si elle ne peut ou ne veut pas me parler. Cela m'était assez indifférent , je lui dis que le silence lui était peut-être imposé comme une pénitence de quelque péché , et je commençai un autre entretien : je lui demandais les détails du cruel événement qui l'avait conduit dans cette maison ; mais il me répondait avec distraction , regardant à chaque instant la porte par où sa garde-malade était sortie :

était-ce crainte de son retour, ou bien intérêt pour elle ? Je l'ignore, mais je sais que j'eus beaucoup de peine à fixer son attention ; j'y parvins cependant, il me demanda alors par quel singulier hasard je me trouvais auprès de lui déguisée en esclave. — Ce n'est point un hasard, mon ami, lui répondis-je, c'est ma volonté, c'est le désir de te voir, et de savoir si mon père ou moi-même, nous ne pouvons rien pour toi dans cette triste circonstance. Il parut très-ému, ses yeux se mouillèrent de larmes ; il reprit ma main, la posa sur son cœur et me dit d'une voix comprimée, chère amie, belle et bonne Calpurnie, je ne mérite pas tant de bontés..... Je ne sais ce qu'il ajouta, j'étais distraite à mon tour, je pensais à cette femme qui le soigne si bien en silence, et qui venait de s'éloigner en sanglottant. Cette Théophanie qui se trouble en voyant son portrait, qui désire si vivement de le revoir encore, me revint dans l'esprit ; elle est chrétienne, elle est

veuve , ne serait-ce point elle ? Au travers des épais vêtemens de cette femme j'ai cru remarquer une tournure élégante. — Quoi qu'il en soit, je ne parlai point à Agathoclès de cette idée, et comme j'avais entrepris de n'exprimer qu'une héroïque amitié, je dis seulement tout ce que je devais dire, pour ne pas me compromettre, ne pas témoigner trop de tendresse à un ingrat, et ne pas blesser un ami qui ne parlait peut-être ainsi que par modestie. Je me tirai à merveille d'une position aussi délicate, et je suis persuadée qu'Agathoclès n'a pu même soupçonner rien au delà de la simple amitié, et de l'intérêt qu'il inspire à toute ma famille. La conversation prit insensiblement une tournure plus calme ; il me raconta à plusieurs reprises ( ses forces ne lui permettant pas de parler long-temps ) la tragique histoire de la veille. Je ne pus refuser mon admiration à sa conduite vraiment sublime ; mais l'effet dangereux de ce récit et de la situation intéressante d'Agathoclès fut bien diminué

par le tableau du moment où il reprit connaissance un instant, dans la cour de cette maison où on l'avait déposé : il lui parut que tous ceux qui l'entouraient étaient des êtres d'un autre monde ; les flambeaux qui répandaient une lumière sépulcrale, les femmes vêtues de noir qui s'empressaient autour de lui ; ma tête était si affaiblie, me dit-il, qu'il me sembla reconnaître au milieu d'elles mon amie d'enfance, ma chère Larissa, je crus la voir, l'entendre parler, et mon émotion fut telle, que je perdis de nouveau connaissance. Ce n'est qu'un rêve de mon imagination sans cesse occupée de cette image, ajouta-t-il, avec un soupir, Larissa habite les demeures célestes, et je n'ai pas encore mérité de la rejoindre ; mais ce rêve m'a procuré aux portes du tombeau un moment de bonheur.

Et moi aussi, Sulpicie, je poussai un profond et triste soupir. La conversation l'avait épuisé : je lui dis que j'allais me retirer ; il me remercia tendrement de

mon *inexprimable bonté* ; c'est ainsi qu'il s'exprima : je lui promis de venir encore le voir le lendemain si cela m'était possible. Il me serra la main en silence : j'étais sur le point de sortir, lorsque son médecin entra : c'est un vieux prêtre chrétien. Les traits de cet homme ne m'étaient point inconnus, je le regardai avec plus d'attention. Imagine-toi ma surprise : c'est le même vieillard que tu reçus à Synthium, le père de la veuve de Byzance, de cette mystérieuse Théophanie. Cette découverte me fit éprouver, je ne sais pourquoi, une sensation désagréable. Puisqu'il est ici, sa fille ne doit pas être éloignée. J'en reviens à mon soupçon ; elle est dans cette maison, et c'est elle sans doute qui soignait Agathoclès quand j'entraî chez lui, qui s'éloigna ensuite avec un gémissement étouffé. — Mais, qui est-elle ? d'où le connaît-elle ? C'est un mystère où je ne puis rien comprendre. Te rappelles-tu que lorsqu'il fut question d'elle chez toi, à propos des dessins que tu lui envoyais, A ga-

thoclès fut très-agité et inépuisable en demandes sur elle et sur sa figure ? Il y avait dans sa physionomie , dans son regard , bien plus que de la simple curiosité , et je t'avoue que la mienne est vivement excitée. Je fus assez raisonnable pour ne point faire paraître mon étonnement ; le vieillard me regarda à peine , et contente qu'il ne m'eût point reconnue , je me hâtai de m'échapper. Je ne me suis point pressée de communiquer au malade mes observations , et une rencontre qu'il ne saura peut-être que trop tôt. Qui sait si je retournerai dans cette maison ? Je l'ai promis , mais j'ignorais alors qu'elle fût habitée par des gens qui m'ont vue et peuvent me reconnaître. Mon esprit est étrangement occupé de cet incident ; mais *mon esprit* seulement , et non point mon cœur. Qu'a-t-il à démêler avec cette Théophanie , qui ne m'a pas plu autant qu'à toi ? Sa figure est agréable, ses yeux sont très-expressifs , mais elle est trop triste pour moi , et s'enveloppe de trop de mystère ;

certainement elle connaît Agathoclès plus qu'elle n'a voulu nous le dire , et elle ne lui est pas étrangère. Tout cela m'intéresse comme une chose étrange , embrouillée , et rien de plus , je t'assure. Je vois arriver la nuit avec assez d'impatience et de curiosité ; j'irai donc encore malgré les risques que je cours. — Oui , j'irai , mais ce n'est plus avec le même sentiment que la première fois ; je veux jouir du plaisir de causer avec un homme aimable , d'exciter sa reconnaissance , de le voir bien plus tendre avec moi que lorsqu'il n'était pas malade , et qu'il m'évitait peut-être par un effort de raison : j'en suis capable aussi de cet effort , et je te promets de cesser de le voir sans chagrin et sans regret lorsque la raison l'ordonnera : jusqu'alors laisse-moi satisfaire mon innocente fantaisie. Adieu.

---

~~~~~

LETTRE LXXII^{me}.

THÉOPHANIE A JUNIA MARCELLA.

Nicomédie, 26 février 303.

DIEU ! Junia , qu'est-ce qui m'attend , et que vais-je devenir ? à quelle étonnante démarche veut me forcer Héliodore ! Il exige que je me fasse connaître à Agathoclès dans ce moment , sans aucun délai. Qu'est-ce que l'amour et ses ménagemens pour une vertu aussi austère ? Il me menace , si je m'y oppose , de lui parler lui-même. — Que me reste-t-il donc à faire ?

• Le revoir , me découvrir à lui ! ô sentimens délicieux ! vous inondiez jadis mon ame de la joie la plus pure , et maintenant vous la remplissez d'effroi ! Ah ! lorsqu'après une séparation de huit mortelles années nous nous retrouvâmes dans les jardins d'Edesse , des devoirs sacrés nous séparaient , mais il m'aimait !

Son regard , ses bras ouverts pour me presser sur son cœur , sa joie si vive , qui ne trouvait point de paroles pour l'exprimer , me le dirent assez , que me fallait-il de plus ? Huit années passées sans entendre même parler l'un de l'autre , n'avaient point affaibli nos sentimens ; ma main et ma foi étaient à Démétrius , et tout mon cœur à Agathoclès ; oh ! que j'étais heureuse alors ! c'étaient les jours les plus heureux de ma vie. — Actuellement je sens arriver avec tremblement et douleur le moment terrible où je verrai la surprise et le chagrin se peindre dans son regard en retrouvant sa Larissa ; en vain la pitié viendra l'adoucir peut-être , elle ne fera qu'ajouter à ma peine ; et lorsqu'il me dira : Tu reviens trop tard , Larissa , je n'ai plus de cœur à t'offrir , il est tout à la belle Calpurnie ; vainement il ajoutera , *je serai toujours ton ami*. — Junia , je le sens , ce mot me sera affreux dans sa bouche , et je ne puis être l'amie , seulement l'amie d'Agathoclès , de l'époux

de Calpurnie. Et s'il se tait , s'il craint de prononcer mon arrêt , si je le vois consterné et confus à mon approche.... oh ! plutôt mille fois ne jamais le revoir ! une séparation totale me serait moins douloureuse. Et c'est ainsi, c'est dans cet état de douleur , avec ce visage pâle et flétri , cette cicatrice , ces yeux éteints par les larmes , ce costume effrayant , que je dois me montrer à celui qui serre tous les soirs dans ses bras la plus belle personne qu'il y ait au monde : non , non , plutôt mourir. Quel parti me reste-t-il à prendre ? Je veux fuir ; je veux me réfugier dans ton sein , y cacher mon humiliation et ma profonde douleur. Qu'il sache que je vis encore , mais qu'il ne me revoie jamais ; je veux , je dois lui épargner la peine de me recevoir avec politesse , de n'avoir pas l'air de faire attention aux ravages que le temps et le malheur ont faits sur ma figure , de me dire des choses obligeantes sur le plaisir qu'il a de me revoir , et combien il fut affligé de la nouvelle de ma mort.

Et moi , Junia , ah ! c'est vraiment alors que je cesserai d'exister , que je succomberai enfin à tant de peines.

Que de reproches j'ai droit d'adresser à Héliodore ! dans quel abîme il m'a jetée ! C'est lui qui m'a persuadée d'entrer dans cette maison , de m'y consacrer au service des blessés ; et il croit encore qu'il lui est permis de me blâmer , de me juger coupable , d'exiger que les souffrances de l'amour-propre détruisent mon amour pour Agathoclès : ah ! qu'il me connaît peu s'il me croit l'ombre de vanité , s'il pense que rien au monde puisse altérer seulement un amour qui fait partie de mon être : voilà ce que devient un cœur qui s'est fermé à toute sensibilité ; il ne la comprend pas , comment pourrait-il l'excuser et la ménager ? Ce matin , il est entré chez moi dans une grande agitation , il n'avait appris que hier au soir très-tard le nom du malade ; l'aveu que je lui avais fait précédemment lui revint à l'esprit ; il accourait pour me demander raison du mystère que

j'observais si opiniâtrément avec lui, en ne l'ayant pas averti que l'ami de mon enfance était sous le même toit que moi et confié à mes soins. Pourquoi, me dit-il, ne pas vous faire connaître, puisque vous avez renoncé volontairement en entrant ici au lien qui vous attachait à lui? Vous le deviez en punition d'avoir nourri un sentiment coupable pendant la vie de votre époux; mais à présent que le sacrifice est fait, et que vous êtes décidée à passer le reste de vos jours dans cette respectable solitude, à remplir les devoirs qui vous sont imposés, à quoi bon ce mystère? Je baissais les yeux, car je sentais qu'il m'était impossible de vivre ici aussi près d'eux lorsqu'ils seront unis, mais je n'osais pas le lui dire. Il prit mon silence pour une adhésion à ce qu'il me disait; il fut attendri et commença à me louer, ses yeux reposaient avec bonté sur moi. Comprends-tu combien ses louanges me furent pénibles? Le soupçon le plus injuste ne m'aurait pas autant peinée. — Je me tus

encore quelques instans ; enfin je ne pus y tenir plus long-temps , je lui avouai , les larmes aux yeux , ce que je pouvais lui dire , sans lui parler des visites de Calpurnie et de son déguisement ; il en aurait facilement pris de l'ombrage , et il aurait empêché que le bel esclave ne revînt auprès de son maître. Et moi , moi , Junia , je ne désire plus que leur bonheur. Je lui dis seulement qu'Agathoclès m'ayant crue morte , avait formé d'autres engagements , qu'il me paraissait inutile de lui dire la vérité , et que je préférerais le laisser dans son idée , et m'éloigner des lieux qu'il habite.

Il condamna le projet de ne pas revoir Agathoclès , ne trouvant rien d'extraordinaire à ce qu'il m'eût oubliée , me croyant morte ; il blâma mes plaintes et ma résolution. Pourquoi me disait-il avec la froideur de son âge et de son caractère , l'amitié ne succéderait-elle pas à l'amour que vous aviez l'un pour l'autre ? Il est passé : eh bien ! tu ne dois plus voir en lui qu'un ami à qui il est

nécessaire de faire connaître ton existence et de donner le plaisir de te revoir , qu'il sentira certainement , quoiqu'il aime à présent une autre femme. Il me fut impossible de le dissuader ; il ne voulut pas voir que l'inconstance , tout excusable que puisse être la sienne , détruit les rapports de l'ame , que l'harmonie cesse dès l'instant que l'amour est fini d'un côté , et qu'il est impossible de voir comme un ami l'homme qui fut votre amant , et qui aime une autre femme comme il vous a aimée. Enfin , après avoir bien disputé là-dessus , il finit par consentir à ce qu'il appelait un caprice ; mais il persista à trouver que si je ne voulais plus être l'amie d'Agathoclès , je devais au moins lui apprendre par quel miracle j'avais été sauvée , qu'il en serait instruit indubitablement tôt ou tard , et justement blessé de l'avoir appris par des voies étrangères. Je fus forcée d'en convenir ; mais je lui avouai , après qu'il m'eût long-temps tourmentée là-dessus , que j'avais fort à cœur qu'il ne l'apprit

que lorsque je serais éloignée , et que d'abord après mon arrivée à Apamée , où je voulais vivre auprès de toi , je lui promettais d'écrire une fois à Agathoclès pour lui apprendre moi-même mon existence.

Il voulut savoir la cause de cette singularité, il me fit tant de questions, tant de suppositions, et me tourmenta tellement, que je finis par lui avouer que je ne pouvais prendre sur moi de me présenter à côté de la belle Calpurnie.

Voilà donc vos motifs, s'écria-t-il avec une voix de tonnerre, dont je fus effrayée! c'est donc la vanité qui vous a de tout temps entraînée au mal, et à la fausseté, qui vous fit trouver du plaisir à être encore aimée lorsque vous apparteniez à un autre homme; c'est la vanité qui nous a valu tous les maux dont le genre humain est accablé. Eve pécha par vanité, toutes les femmes en font de même. Il continua à parler dans ce sens avec une telle volubilité, qu'il me fut

impossible de lui répondre ; il me reprocha avec une grande colère tous mes torts depuis le moment où il m'avait délivrée des Goths ; hypocrisie , mensonge , passion désordonnée , corruption , méchanceté , orgueil , envie , etc. de quels péchés ne fus-je pas accusée ! Je commençai à pleurer amèrement ; lorsque je pus prononcer un mot , je lui dis que je me reconnaissais coupable sur plusieurs points , mais que je ne me sentais pas telle que son courroux me dépeignait. Tous mes projets étaient innocens , tous n'ont tendu qu'à laisser Agathoclès tranquille et heureux dans son nouveau choix : est-ce un crime de ne pas vouloir être dédaignée à côté de sa rivale ? Je ne lui veux point de mal , ô Dieu tu le sais ! je prie aussi pour Calpurnie , mes vœux ne la séparent pas de celui qu'elle aime et dont elle est aimée ; suis-je donc aussi coupable que le dit Héliodore ? Cependant il m'impose une dure punition , celle de me faire connaître à Agathoclès avant de m'en

séparer à jamais : à ce prix seul je puis obtenir mon pardon. — Que puis-je faire ?

Il me quitta fort courroucé : tout ce qu'il voulut m'accorder, fut la promesse qu'il ne dirait rien encore aujourd'hui à Agathoclès, mais j'ai dû lui jurer que demain je parlerai moi-même. O ma Junia, quel jour affreux m'attend !

Quelques heures plus tard.

Mon ange protecteur vient de m'inspirer l'idée de m'adresser à Constantin ; il est l'ami d'Agathoclès, il ne peut donc pas manquer de la délicatesse nécessaire pour un tel aveu ; je lui écrirai, c'est à lui que je confierai tout ce qui m'est arrivé, et ma fuite de Trachène, et ma captivité chez les Goths, et ma délivrance par Héliodore, et mon passage à Synthium, et mon séjour à Nicée, et mes motifs pour me conduire comme je l'ai fait. Constantin ne mériterait pas les éloges que tout le monde lui donne, s'il ne se mettait pas à ma place, et s'il n'a-

vait pas la volonté d'arranger tout convenablement pour son ami et pour moi : il connaît le cœur d'Agathoclès, il jugera de l'effet que doit produire sur lui cette découverte : oh ! s'il pouvait faire en sorte que son ami consentît à ne pas me revoir ! peut-être le craindra-t-il autant que moi, et je prierai instamment Constantin de tâcher que les choses aillent ainsi, et que je m'éloigne sans le revoir... jamais... jamais dans cette vie... c'est une idée terrible ; j'en sens la nécessité, mais je ne puis m'accoutumer à ce mot *jamais*.

Plus tard.

MA lettre est écrite, j'attends Constantin ; avec quelles sensations ! c'est ce que tu comprendras mieux que je ne puis te le dire. Ah ! dans le moment où notre arrêt va se prononcer et décider de notre vie, où nous empiétons par la pensée sur le malheur qui nous attend, le cœur se révolte, les résolutions les plus fermes s'ébranlent ; autant l'incertitude nous pèse, autant nous voudrions alors en

prolonger la durée. La nuit est là ; Calpurnie, qui vient à présent de bonne heure, est repartie, Constantin qui vient tous les soirs, peut arriver d'un moment à l'autre, et tout sera irrévocablement décidé, le sort aura prononcé.

Dans la certitude que je ne reverrai plus Agathoclès, j'ai joui hier et aujourd'hui de ce bonheur avec avarice; depuis quelques jours je n'avais pas osé entrer dans sa chambre, les visites de Calpurnie étaient pour moi un supplice insupportable, je faillis à me trahir à la première, et n'ai plus voulu courir le même risque; Tabitha s'est chargée, depuis, de me remplacer auprès de lui, et moi je me suis chargée des malades qu'elle soigne. Dans mes momens de liberté, je restais dans la chambre contiguë, je l'entendais respirer et soupirer.—Dieu ! pour qui ? ah ! c'était un plaisir bien douloureux, mais le seul qui me restait, et bientôt il faut aussi en faire le sacrifice ; sa voix ne portera plus à mon cœur mille délicieux souvenirs, je n'aurai

(171)

plus à m'occuper de lui et pour lui : alors tout... tout sera perdu pour moi. Ah ! Junia , il est possible que je suive de près cette lettre , mon sort sera décidé d'ici à demain. — Et je volerai vers toi ; car dans l'immensité de l'univers je n'ai plus que toi seule. Adieu.



LETTRE LXXIII^{me}.

CALPURNIE A SULPICIE.

Février 303.

N'AS-TU pas remarqué , Sulpicie , que plus on éprouve de peine et de difficulté à prouver à un ami l'intérêt qu'on prend à lui , plus cet intérêt augmente , et plus celui qui en est l'objet acquiert de prix à nos yeux ? Ainsi le jardinier préfère la plante qui lui a coûté le plus de soins , et la mère l'enfant faible et maladif qui lui donne mille inquiétudes : grâces soient rendues à la nature qui grava ce sentiment dans le cœur

de l'homme, pour la consolation des malheureux et des souffrants. Je fais à présent l'expérience de cette vérité dans les visites que je rends à Agathoclès sous mon habit d'esclave ; malgré les dangers de toute espèce que je cours en allant le voir, et peut-être même à cause de ces dangers, j'y trouve un plaisir infini. Vraiment cependant, un homme qui n'est pas très-beau, même en pleine santé, ne devrait pas être bien séduisant dans un costume de malade, pâle comme la mort, couché et pouvant à peine articuler d'une voix faible quelques paroles ! Eh bien ! jamais il ne m'a paru aussi aimable, et aussi dangereux pour ma liberté que depuis qu'il est dans cet état, et que je brave tout pour venir le soigner, oui, Sulpicie le *soigner*. Il a, comme je te l'ai dit, une blessure à la main droite qui l'empêche de s'en servir, elle est enveloppée dans des bandages et soutenue par une écharpe ; cet incident me fournit l'occasion de lui rendre mille petits services,

et de suppléer à cette main dont il ne peut s'aider : c'est sur-tout dans ce moment-là qu'il me paraît intéressant ; la pâleur de son visage , cette difficulté à se mouvoir , ce guerrier intrépide forcé d'avoir besoin des secours d'une femme , l'expression de douleur qui se répand quelquefois sur ses traits lorsqu'il fait un mouvement sans qu'il lui échappe une plainte , tout cela réuni m'émeut cent fois plus que si , par l'art d'une magicienne de la Thessalie , je le voyais à mes pieds sous la figure d'Adonis ou d'Apolon. Je comprendrais facilement cet effet qui me paraît singulier , si mes rapports avec lui étaient tels que tu te l'imagines , si l'homme que je vais voir si mystérieusement était plus que mon ami , si ce regard languissant s'animait d'amour à mon arrivée , si de la main qu'il a libre il serrait la mienne contre son cœur brûlant , si cette voix affaiblie prononçait une expression passionnée ; mais il n'existe rien de tel entre nous , son regard n'exprime qu'une froide reconnaissance , et

nos entretiens sont si sérieux, que la tendresse ne peut y trouver place, quelquefois même il est très-sévère. J'eus hier une vive dispute avec lui : par hasard il m'échappa quelques réflexions un peu légères sur la Divinité, la Providence, le Destin, qui permettent qu'Agathoclès, en faisant une bonne action, soit presque blessé à mort. Il prit la chose tout-à-fait au sérieux, et me reprocha la coupable légèreté avec laquelle je parlais de ce qu'il y a de plus important pour l'homme. Je lui demandai en riant s'il en savait quelque chose, si même, depuis Deucalion jusqu'à nos jours, il avait été possible à quelqu'un d'apprendre et de découvrir quelque chose de positif là-dessus : il fut obligé de me répondre négativement; mais il me renvoya à la foi comme à ce que l'homme a de plus précieux, à la seule chose qui l'élève au-dessus de la poussière, et qui lui donne la force de sacrifier tout ce qui paraît être cher à un être sensuel, son bonheur terrestre et même sa vie pour conquérir ce

qu'il y a de plus grand et de plus sublime, et qui doit être le but de toutes ses actions.

Et qu'est-ce donc que vous appelez ce qu'il y a de plus grand et de plus sublime ? Lui dis-je avec un ton peut-être un peu léger, mais je voulais donner une tournure moins sérieuse à notre conversation : pour moi, ajoutai-je avec un de mes plus doux regards, je ne connais qu'une chose qui mérite ce nom. Il me regarda avec un oeil scrutateur, puis il posa sa main sur mon cœur qui battait plus fort qu'à l'ordinaire. Ce bon cœur, me dit-il, serait-il assez refroidi par le monde et les plaisirs, pour que la seule réponse à cette demande ne retentît pas jusque dans ses plus profonds replis ? Il faut que je t'avoue que je fus un peu confuse et embarrassée, quoiqu'il y eût quelque chose de très-aimable pour moi dans son reproche : je gardai un instant le silence ; un regard sur le bras blessé d'Agathoclès, un souvenir de ce qui en était la cause, me fit trouver que j'étais bien

petite avec ma philosophie mondaine devant cet homme, qui peu de jours auparavant avait hasardé sa vie avec le plus grand sang-froid pour obtenir un but si sublime, qu'il ne peut s'exprimer. Comment le nommes-tu ce bien? lui dis-je encore : est-ce l'amour? est-ce la fortune? serait-ce la vertu? Tu l'as dit, me répondit-il, c'est *la vertu*; son premier résultat est la paix de l'ame ici-bas quelque sort qu'on éprouve, et le bonheur suprême dans une autre vie : n'est-ce donc pas le premier des biens? Alors il commença, pour me convaincre tout-à-fait, à me peindre avec tout le feu de son éloquence la sublimité de la religion chrétienne, dont la première loi est la pureté de l'intention et de la volonté, et des efforts continuels pour se conduire de manière à servir de règle et d'exemple à tout l'univers. — Je fus forcée de convenir que tout ce qu'il disait et la manière dont il s'exprimait avaient quelque chose de persuasif et d'entraînant : je fus touchée, enthousiasmée même, sur-tout

quand je pensai que celui qui parlait avec tant de force et de dignité venait de sceller de son sang cette doctrine, et de prouver combien il était lui-même convaincu de tout ce qu'il disait ; mais Agathoclès est peut-être le seul qui pense et agisse ainsi, et peut-être n'est-ce que par momens : quel est le chrétien qui en serait capable ? Cette réflexion me vint à l'esprit lorsque je l'eus quitté, et que dans ma route solitaire n'étant plus entraînée par le prestige d'un génie supérieur et d'une éloquence irrésistible, je revins à mes pensées habituelles. Nos prédécesseurs, me disais-je, n'étaient pas tous cependant des fous, ou des imposteurs. Si le polythéisme avait été si méprisable et si faible, le monde serait anéanti depuis long-temps ; la société, sans frein et sans ordre, se serait dissoute d'elle-même ; le siècle de fer dont Ovide parle dans ses chants comme ayant existé, serait revenu ; la guerre de tous contre tous aurait recommencé, et le genre humain, exterminé pour la seconde fois, au-

rait eu besoin, pour renaître, d'un second Deucalion : ainsi je retombais des hauteurs célestes où Agathoclès m'avait transportée, sur la terre, où j'ai l'habitude de marcher ; et je ne conservai de cet entretien qu'une admiration profonde pour l'homme qui pense et agit avec tant d'héroïsme, et à qui je m'attache tous les jours plus et par ses vertus et par ses malheurs, et par les folies que je fais pour lui ; car je ne puis me dissimuler le danger que court ma réputation si je continue ces visites et que je sois rencontrée et reconnue, et depuis hier j'ai remarqué que quelqu'un m'observe et me suit ; Phædo l'a remarqué aussi : cela ne vient pas de mon père, il en agirait plus ouvertement avec moi. Qui peut-ce être, et quel intérêt peut-on avoir à me nuire ? on n'y réussira pas facilement. Je sais bien que si l'on connaissait cet épisode de ma vie, il prêterait aux propos du public et aux calomnies des gens désœuvrés, surtout des femmes, qui en feraient tout autant, si elles ne manquaient pas d'esprit et

de courage. Je méprise de tout mon cœur et leur opinion et leur jugement lorsque je me conduis d'après ma conviction intérieure, qui me dit que je ne dois pas abandonner un ami malheureux; et de plus je désire de savoir à quoi m'en tenir sur cet espionnage mystérieux, et à retourner ce soir pour voir si je serai encore suivie. Qu'ai-je à craindre pour ma sûreté personnelle? Nous ne vivons plus dans le temps des Hélène et des Proserpine, et je ne serai pas enlevée : cette aventure m'amuse sans m'inquiéter; il me semble que je joue une comédie, où Agathoclès, l'espion inconnu et moi, nous remplissons les premiers rôles.

Il m'est bien venu un soupçon sur cet inconnu, mais il est trop invraisemblable. Marcius Alpinus est ici depuis quelque temps, tu sais que le rang, la fortune et l'influence de mon père me rendirent très-séduisante à ses yeux; il me fatiguait alors par ses soins et son assiduité, je le traitais avec le mépris qu'il mérite. Il hait Agathoclès, je le

sais, et cet être vil et rampant a maintenant assez de crédit auprès de Galérius pour être à craindre. Si c'était lui je craindrais non pour moi, mais pour celui que je vais visiter ; mais encore une fois, rien n'est moins vraisemblable, et mes démarches lui sont à présent aussi indifférentes qu'il me l'a toujours été. Adieu , la nuit s'approche , je vais m'habiller et partir, je te dirai encore un mot à mon retour , ou demain. Adieu.

Le lendemain.

A peine étais-je à deux cents pas de l'habitation d'Agathoclès, que j'ai vu la même figure enveloppée dans un grand manteau, qui m'observait avec soin. Je n'eus pas l'air d'y faire attention, et je continuai ma route ; je n'en dis rien à mon ami, de peur de lui donner l'inquiétude que je n'avais pas moi-même ; mais je le quittai plus tôt qu'à l'ordinaire, avant que la nuit fût tout-à-fait noire. Je retrouvai bientôt la figure masquée, qui me suivait pas à pas, vite, lente-

ment, à droite, à gauche, ainsi que j'allais moi-même exprès pour le fatiguer. Je ne trouvai pas prudent de me rendre d'abord à notre maison. Lorsque nous fûmes dans l'intérieur de la ville, Phædo me dit à voix basse, qu'il voulait me mener chez son frère, qui demeurerait dans ce quartier; je le suivis pouvant compter sur la discrétion de toute cette famille. Je restai chez eux assez long-temps pour espérer que l'inconnu, fatigué de m'attendre, aurait disparu : en effet, c'est ce qui arriva, et je suis rentrée paisiblement à la maison sans autre aventure, mais non sans un sentiment inquiet. Je suis très-curieuse de savoir ce qui m'arrivera ce soir, mes mesures sont bien prises, je ne risque rien, et je serai bien dédommée d'un peu de frayeur par le plaisir de voir Agathoclès et de sortir un peu de la monotonie de la vie. Adieu, je n'ai pas le temps d'écrire davantage.

~~~~~

LETTRE LXXIV<sup>me</sup>.

THÉOPHANIE A JUNIA MARCELLA.

Nicomédie, 28 février 303.

**J**UNIA, ma Junia, je suis heureuse, heureuse au-delà de l'expression ! pour-quoi ne puis-je pas donner des ailes à ma lettre pour te faire partager mon bonheur, au moment où je commence à le sentir ? Je suis heureuse au point d'en être effrayée ; il est impossible qu'un tel excès de félicité puisse durer sur cette terre, et se maintenir long-temps dans sa force et sa pureté. Ah ! du moins que j'en jouisse encore en te le racontant, ce bonheur inoui, inespéré et qui devait être mon partage. Réjouis-toi avec ta Larissa, dont les malheurs t'ont fait répandre tant de larmes.

Avant-hier je t'écrivis, j'avais écrit aussi à Constantin, et je l'attendis sous les portiques de notre maison, pour lui remettre ma lettre lorsqu'il quitterait

Agathoclès ; Calpurnie était venue avant lui , mais elle ne resta pas aussi longtemps que les dernières fois , et leur conversation ne fut ni aussi soutenue ni aussi animée. Enfin , la porte s'ouvre et Constantin veut sortir ; je l'aborde en tremblant , et je lui remets ma lettre en le priant de la lire ; il me regarda avec étonnement et me demanda qui j'étais. Je ne fus pas mal embarrassée. Il me semble que je t'ai déjà vue , me dit-il , en me regardant avec attention ; oui , sûrement , je t'ai vue la nuit où Agathoclès fut transporté dans cette maison. — Oui , répondis-je , j'étais présente. — Et tu prenais un intérêt bien vif au blessé qu'on vous amenait. Sans doute , il est pour toi plus qu'une simple connaissance ! Il ne détournait pas les yeux de moi , ils semblaient aller chercher ma pensée. Je ne pus soutenir plus longtemps son regard , il me semblait qu'il lisait au fond de mon cœur : permets , lui dis-je en tâchant de me remettre , que je me taise encore aujourd'hui ; lis

si tu le veux, ma lettre; mais ne fais ce soir aucun usage de ce qu'elle contient, je t'en prie, au nom de ton ami, et d'une inconnue à qui tu dois des ménagemens, puisqu'elle se confie à toi. Il ouvrit la lettre, et le premier regard qu'il y jeta lui fit voir un nom, qui l'éclaira à l'instant, et ne parut point lui être étranger. — Dieu! serait-il possible? s'écria-t-il; quoi! tu serais celle?... ô Dieu! quel événement inoui! il voulut prendre ma main. Laissez-moi, lui dis-je en la retirant, je ne puis en dire davantage aujourd'hui; Théophanie, autrefois Larissa ne t'est pas inconnue : aie pitié d'elle, et laisse-la s'affermir encore ce soir pour ce qui l'attend demain; et m'échappant légèrement, je rentrai dans la maison. Il resta encore quelques momens sans doute pour lire la lettre; un quart d'heure après l'avoir quitté, j'entendis ses pas se diriger vers la porte d'entrée de la cour; elle fut ouverte, il sortit, on referma à clef suivant l'usage, et, pour ce soir-là, je n'eus plus rien à

craindre ; j'avais tremblé que , dans l'excès de sa surprise , il ne fût rentré auprès d'Agathoclès pour la lui faire partager , et ne l'eût ainsi privé , pour cette nuit , du calme et du repos qui lui sont si nécessaires.

Je dormis peu , j'étais trop agitée ; Tabitha vint le matin dans ma chambre chercher une liqueur fortifiante pour ranimer Agathoclès : je m'effrayai , je la questionnai ; — le prince est auprès de lui , me dit-elle , il est venu de très-bonne heure , je les ai entendus parler , et lire très-vivement. Tout-à-coup le prince est sorti pour demander du secours , Agathoclès était sans connaissance. Je courus chercher Héliodore , nous l'avons rappelé à la vie , mais avec difficulté ; je viens vous demander cette liqueur qui a réussi à le ranimer le jour de son arrivée ; elle s'en empara et ressortit sans s'apercevoir que j'avais presque autant besoin de son secours que celui à qui elle allait le porter. Je me sentais près de m'évanouir , et je ne sortis

de cet état qu'à la voix d'Héliodore qui m'appelait. Théophanie, disait-il en me prenant la main, viens, suis-moi, Agathoclès veut te voir. Je me traînais, à peine avais-je la force de lui obéir. O Dieu ! comment des émotions si vives, si multipliées n'ont-elles pas arrêté le cours de ma vie ?

Je restai sur le seuil de la porte entr'ouverte : Héliodore entra, et, me tenant toujours la main très-fortement, il m'attira après lui ; je ne sentais mon existence que par un battement de cœur qui m'ôtait la respiration. — Tout-à-coup j'entends une voix chérie qui m'appelle, qui prononce ce nom, consacré par tant de souvenirs, Larissa ! ma chère Larissa ! Alors mes yeux se soulevèrent, je le vis assis sur son lit, soutenu par Constantin, et me tendant les bras : Larissa, prononça-t-il encore une fois avec un accent qui pénétra jusqu'au fond de mon ame. Tout fut oublié ; je me précipitai dans ses bras : je n'avais plus d'autre idée, d'autre sentiment que ce-

lui de l'adorer , plus d'autre crainte que celle de ne pas survivre à tant de bonheur. Bientôt elles se portèrent toutes sur lui ; ses bras , qui d'abord m'avaient serrée avec passion , se lâchèrent ; il était encore dans les miens , mais sans aucun signe de vie ; sa tête se pencha en arrière , et sa pâleur mortelle me saisit d'effroi : je criai au secours , on les lui prodigua. Au bout de quelques minutes , ses yeux se rouvrirent et se fixèrent sur moi. — Ah ! Junia , le ciel était dans ce regard ! — Tu vis ! me dit-il après quelques momens ; ce n'est point un songe ? tu vis , Larissa ! tu es libre et tu es à moi , à moi pour jamais ! Il posa sa main sur mon front , sur mon épaule : il prit mes deux mains dans les siennes. Tu ne me quitteras plus , disait-il. Non , ce n'est point un rêve , n'est-ce pas , Constantin ? ce n'est pas un rêve ? Son visage rayonnait de joie. Non , mon cher Agathoclès , lui dit son ami ; tu l'as retrouvée , et je partage ton bonheur de toute mon ame. Il prit aussi une de

mes mains : Je suis l'ami d'Agathoclès ; me dit-il , ne serai-je pas aussi le vôtre , quoique vous n'ayez pas voulu me parler hier ? Je t'écrivis , lui répondis-je en souriant ; cela ne valait-il pas mieux encore ? On parle à tout le monde , mais on n'écrit qu'à un ami. Agathoclès prit alors nos deux mains réunies , et les serrant fortement : O mon Constantin ! ô ma Larissa ! ma Théophanie ! car je veux te nommer ainsi , puisque c'est sous ce nom que tu m'es rendue ; ce n'était donc pas le délire de mon imagination lorsque je crus te voir et t'entendre la première nuit que je fus ici ! Mais comment as-tu pu être assez cruelle pour me priver pendant huit jours de cette félicité , et ne pas te faire connaître à celui à qui ta présence allait rendre la vie et le bonheur ? Je rougis : si Constantin t'a fait la lecture de ma lettre , tu dois en savoir la raison. Constantin ne l'avait point lue : dès les premières lignes , Agathoclès avait été hors d'état de rien entendre ; à présent , il fut impatient de

voir ce qu'elle contenait , et pria son ami de la lui lire. Constantin commença : je sentais mes joues brûler , mes larmes coulaient , et cependant comme j'étais heureuse ! Dès que Constantin eut fini de lire , il sortit. Nous restâmes seuls avec notre joie , nos sentimens , notre amour mutuel : Agathoclès ne prononçait pas un seul mot , il me serrait la main ; ses regards se portaient sur moi , et ensuite au ciel , comme pour le remercier de m'avoir retrouvée. Je vis ses yeux pleins de larmes. O ma Junia ! le plus ferme , le plus courageux des hommes pleurait de joie. Ne condamne pas trop ton amie ; je me sentis irrésistiblement entraînée vers lui ; je me penchais contre sa poitrine , je l'entourais de mes bras ; nos lèvres se rencontrèrent , et nos ames se confondirent ensemble dans cet instant : image , sans doute , de la félicité suprême ! — Ah ! c'était le premier baiser que je recevais de lui depuis le jour où il me quitta pour la première fois. Confuse ensuite

de ce transport involontaire, je me dégageai de ses bras, et je tombai à genoux à côté de son lit pour adresser mes actions de grâces à l'Être-Suprême ; il daigne protéger un amour innocent et vertueux. Nous fûmes ensuite, comme dans les jours de notre enfance, à causer ensemble avec calme et douceur. J'avais ôté mon grand voile ; il jouait avec mes cheveux , ôtait la grande épingle d'or qui les retenait sur ma tête , les faisait tomber sur mon cou , puis les relevait , les rattachait : je le laissais faire ; il me semblait encore être à l'âge de dix ans , dans les jardins de mon père , ou à Synthium , et j'étais aussi heureuse. Pendant ce temps-là , je lui racontai ma captivité chez le généreux Tritiger , et mon passage à Synthium , et mes craintes , et ma jalousie. Nous fûmes long-temps ainsi , comme deux enfans heureux et sages , jusqu'à l'arrivée d'Héliodore. Agathoclès me dit que son entrée dans la religion chrétienne lui avait coûté la bénédiction de

son père et ses richesses, qu'il ne lui restait au monde que la paie de tribun et la campagne que sa mère lui a laissée ; il nous raconta cela avec douleur. Je frissonnai involontairement à l'idée de la malédiction de son père, mais la perte de sa fortune me toucha peu. Qu'importe, lui dis-je, nous partagerons tout ensemble ; ta Larissa est bien plus pauvre que toi, et n'en gémit pas. Tout nous sera commun, bonheur, malheur ; peu ou beaucoup, selon la volonté de Dieu. — Seras-tu contente, Théophanie ? me dit-il avec un doux sourire. Eh bien ! donne-moi ta main, et promets-moi de me suivre à l'autel, dès que je pourrai te donner ma main droite. Je pressai sur mon cœur celle qu'il me tendait, et mes yeux lui répondirent. Héliodore nous bénira, dit Agathoclès ; n'est-ce pas, Héliodore, tu veux bénir notre sainte union ? Malgré sa sévérité, il s'attendrit au doux spectacle de deux êtres qui s'aiment depuis qu'ils existent. Vous méritez votre bonheur, nous dit-il ; vous

êtes bons et pieux, puisque vous croyez le trouver dans le mariage : soit. Dieu a consacré cet usage, et notre Sauveur aussi; devenez donc mari et femme, et recevez ma bénédiction, en attendant que je la ratifie au pied des autels. Agathoclès lui serra la main; je la lui baisai avec respect et reconnaissance. N'était-il pas l'instrument dont Dieu s'est servi pour me rendre au bonheur? Il sourit lorsque je le lui dis; mais il reprit bientôt son sérieux ordinaire. Il tenait toujours la main d'Agathoclès : Elle est brûlante, dit-il; tu as de la fièvre, tu as besoin de repos : viens, Théophanie; sortons. Je voulus obéir, l'effroi se peignit sur tous les traits de mon ami; il s'écria fortement : *Non, jamais!* elle est à moi, elle est mon épouse; elle doit rester avec moi. Il reprit ma main et m'attira vers lui. Accoutumée à obéir aux ordres d'Héliodore, je m'étais mise en devoir de le suivre. Le prêtre nous fixait avec un regard sombre; il me repoussa. « *Enfant de perdition,* dit-il,

continuez votre conduite insensée. » Et il quitta la chambre. J'étais embarrassée, en peine de la colère d'Héliodore. Inquiète sur la santé de mon ami, et, désirant cependant de ne pas le quitter, je restais irrésolue. Agathoclès me regardait : Tu hésites ! me dit-il ; tu veux me quitter ? Ce vieillard inexorable a donc plus de pouvoir sur toi que ton époux ? C'était le premier reproche qu'Agathoclès m'eût adressé ; j'en fus saisie : des larmes parurent dans mes yeux, je me penchai sur lui : « Je suis à toi, lui dis-je à voix basse, à toi seul je veux obéir. » Il me serra fortement, et me tranquillisa par les plus douces paroles. Oh ! quel délicieux moment ! Il me fit ensuite asseoir sur son lit, et, avec une éloquence toute particulière et qui me rappela Appellès, il m'instruisit du sens véritable de notre divine religion ; elle me parut bien plus sublime encore dans sa bouche que dans celle d'Héliodore et des autres chrétiens que j'avais entendus à Nicée. Agathoclès m'apprit à faire une diffé-

rence entre les idées rétrécies des hommes et la véritable essence du christianisme , et me fit sentir quelle influence la pureté de cette doctrine devait avoir sur le genre humain , pour cette vie et pour l'autre. J'étais comme enchaînée par le pouvoir de ses paroles. Ah ! si l'amour peut entraîner à de fausses démarches , quel pouvoir irrésistible a la vérité dans la bouche de l'homme qu'on aime et qu'on révère par-dessus tout ! La chaleur de ses expressions embrasa mon ame ; je me jetai à genoux : O mon Agathoclès ! m'écriai-je , sois à jamais mon maître et mon guide ; ne me quitte plus , je veux t'obéir comme un enfant soumis , et que ma récompense soit ton amour et ton approbation. Il me releva avec amitié ; mais je vis que l'émotion , la joie et la vivacité de notre entretien l'avaient extrêmement fatigué : il tomba sur ses coussins. Je le priai de ne plus parler et de se reposer ; il y consentit , et , ma main dans la sienne , nous restâmes en silence. Nos yeux se

parlaient; mais nos ames, mais nos cœurs s'entendaient bien sans le secours de la parole, et jouissaient du bonheur de notre réunion. La nuit arrivait; je pensais avec crainte à l'arrivée de Calpurnie, non plus pour moi, j'étais bien rassurée, mais pour elle et pour Agathoclès; je remarquai qu'il devint inquiet et pensif, quoiqu'il se donnât beaucoup de peine pour me cacher cette impression; mais rien de ce qui se passe en lui ne peut m'échapper, et je le remerciais en silence de la délicatesse avec laquelle il ménageait ma faiblesse. Insensiblement nos craintes se dissipèrent, en voyant que le bel esclave n'arrivait pas. A l'entrée de la nuit, Constantin parut : je le laissai avec son ami occupé d'un intéressant entretien, et je me retirai dans ma chambre pour rappeler mes esprits, et m'humilier devant Dieu. Je veillai toute la nuit, et je me fis un devoir bien doux de soigner mon ami, ne permettant pas que personne me remplaçât dans cet office; et résistant

aux instances d'Héliodore , qui voulait exiger comme un sacrifice méritoire que je quittasse Agathoclès. Je restai dans la chambre à côté ; son sommeil fut tranquille comme celui de l'innocence heureuse. Il s'est réveillé content, fortifié , et la première parole qu'il a prononcée , a été le nom de l'heureuse Théophanie. Depuis lors , je ne l'ai plus quitté : nous avons tant de choses à nous dire ! Calpurnie n'est encore point venue aujourd'hui ; serait-elle instruite de ce qui est arrivé ? Agathoclès ne la nomme pas , et je n'ai pas le courage d'en parler à Constantin. J'ai profité du moment où ils sont ensemble pour te dire mon bonheur , à toi , ma chère amie , que j'ai si souvent fatiguée de mes peines , et qui le partageras si vivement. Adieu , je t'embrasse tendrement , et je retourne auprès de lui.

---

LETTRE LXXV<sup>me</sup>.

SULPICIE A CALPURNIE.

Ecbatane, février 303.

REÇOIS cette lettre, ma chère Calpurnie, comme si elle était écrite des bords du Cocyte. J'ai vu de si près la mort, que je puis me croire encore dans son empire, et qu'il m'est permis de jeter un dernier regard sur la terre, dans les lieux habités par mon amie, pour lui dire encore un éternel adieu. Je jouis de cette grâce qui m'est accordée; le flambeau pâle et languissant de ma vie se ranime un instant.

J'arrivai dans ce palais, d'où je ne sortirai plus vivante, avec l'idée d'y mourir le même jour, tant ma faiblesse était extrême; je ne tenais plus à la vie que par un souffle léger, et chaque respiration me paraissait mon dernier soupir. Cependant les tendres soins de Tiridate, le repos, mon ardent désir

de ne pas quitter mon époux adoré , semblèrent me ranimer. Au bout de quelques jours , jè fus assez bien remise pour assister , selon son désir , à la cérémonie de son couronnement. Cette cérémonie fut à peine achevée , que je retombai dans un état d'abattement et en même temps de souffrance qui m'a tenue au lit plus d'un mois , attendant d'un jour à l'autre la fin de mon être. La maladie a cédé au secours de l'art ; je ne souffre plus , je puis me promener , soutenue par Tiridate , sous le portique du palais. J'ai pu même me traîner à l'entrée des superbes jardins qui l'entourent , qui commencent à se parer des richesses du printemps ; mais je n'éprouve pas sa douce influence , et le court délai qui m'a été accordé , cessera bientôt ; je sens le ciseau meurtrier de la Parque couper le fil de ma débile existence ; il ne restera dans peu de ton amie qu'une urne funéraire remplie de ses cendres. Pourquoi , Calpurnie , le sort implacable a-t-il prononcé au mo-

ment de ma naissance un arrêt contre l'être innocent qui n'avait pas demandé la vie, et qui fut voué au malheur ? Il m'a poursuivie sans relâche depuis mon enfance, et à présent qu'il a semblé s'adoucir, et que les difficultés dont ma vie fut hérissée ont disparu, à présent, il faut mourir ! Quelle destinée injuste et cruelle ! L'être à qui le ciel accorda la raison et la prévoyance, est le plus malheureux de tous. Le vermisseau que nous foulons aux pieds l'emporte mille fois sur nous ; il meurt sans avoir senti combien il serait doux de vivre, sans crainte sur ce qui l'attend, sans terreur de ce dernier moment, sans regret de ce qu'il laisse pour jamais..... pour jamais ! ah ! Calpurnie, je t'en supplie, par pitié, si ce n'est pas par conviction, dis-moi qu'au-delà de ce monde d'un instant il y a encore quelque chose, et que notre destruction n'est pas totale. Je me suis procuré le Phédon (1) du

---

(1) Ouvrage de Platon sur l'immortalité de l'ame.

grand Platon : Tiridate m'en fait la lecture. Ah ! tant que les paroles du sage pénétrèrent dans mon ame par l'organe de celui que j'aime avec passion , le doute se tut ; je l'écoutais avec délices , mon cœur était réchauffé , mais mon esprit restait encore dans une obscurité désespérante. Lorsque je fus seule , je pris le livre , je cherchai à m'éclairer , et je trouvais à peine des espérances , des probabilités , des consolations individuelles qui répondaient aux sentimens et à la situation de Socrate , mais qui ne me persuadèrent point. Socrate âgé , fatigué de la vie , tourmenté par Xantippe , méconnu de ses concitoyens , pouvait facilement mépriser la mort. Quel attrait pouvait avoir pour lui l'existence sur cette terre ? Il lui était facile de se consoler de la quitter , et d'être satisfait d'un changement quelconque qui pouvait améliorer son sort. Socrate ne quittait ni la jeunesse , ni un trône , ni un époux adoré. Et toi aussi , Calpurnie , tu n'es pas heureuse , tes lettres me le disent.

Tu as beau t'étourdir sur ta situation , et affecter une gaîté qui n'est pas dans ton cœur, il est dans une tourmente continuelle ; tu aimes ton ami bien plus que tu ne le crois toi-même , et cependant tes anciennes idées d'indépendance et d'indifférence , et ta conduite inégale , t'empêchent de te livrer au sentiment qui t'entraîne. Quel espoir reste-t-il pour faire cesser ces combats et réunir vos cœurs, qui s'entendent en dépit de tout ce qui paraît les séparer ? Il y a toujours quelque chose qui se glisse entre vous deux , et qui empêche votre rapprochement. Ni l'un ni l'autre n'a le courage de briser cette barrière , et vous vous tourmentez mutuellement ; mais c'est le sort du genre humain , et vous en portez la peine. L'homme ne doit pas être heureux ; il doit passer sa vie à souffrir des maux , des privations de toute espèce , et lorsqu'enfin le sort est lassé de le poursuivre , il l'abandonne , la mort s'en empare , et tout est fini : un bûcher dévore ses sentimens , ses

craintes , ses espérances. Ce sera ton sort aussi , Calpurnie : si quelque heureux hasard t'unit irrévocablement à ton ami , n'espère rien de mieux , tu es un enfant de la terre. Cette figure noire qui sortit de la chambre d'Agathoclès en poussant un cri sinistre , m'a singulièrement frappée ; il semble que c'était ton mauvais génie. Lorsque j'en fus à cet endroit de ta lettre , je frissonnai involontairement ; c'est le cri de mort , me dis-je à moi-même ! les espérances , le bonheur de ma Calpurnie vont finir ainsi que ma vie : puissent mes tristes pressentimens ne pas se réaliser !

Puisque tu veux que je te dise la vérité , je trouve ta conduite un peu hasardee , et je n'en suis pas plus contente que des manières d'Agathoclès. Tu risques tout pour un ingrat qui ne mérite pas de tels sacrifices. Ce n'est point ainsi qu'un homme , un ami , un amant si tu veux , doit être avec une femme belle , jeune , recherchée , vertueuse et remplie de mérite , imprudente , il est

vrai , mais imprudente pour lui seul : il doit sentir le bonheur d'en être aimé , il doit en être touché , pénétré , et ne pas lui parler d'autre chose ; ce n'est sur-tout pas à lui d'avoir l'air de la blâmer : mais ces hommes vains , orgueilleux , se refroidissent dès qu'ils voient trop clairement qu'une femme s'enflamme pour eux , et tes démarches ne pouvaient pas lui laisser le moindre doute. O Calpurnie , rappelle - toi ce que je t'écrivis à Rome : les femmes sont nées pour aimer et souffrir. L'amour , ce moyen de bonheur si immense , qu'il semble réservé aux Dieux , n'est pour elles qu'un moyen de malheur et de mort.

Ma tête est fatiguée et mes forces anéanties , quoique j'aie mis plus d'un jour à cette lettre. Adieu donc ; aussitôt que je le pourrai je t'écirai encore ; et comme je ne trouve pas tes lettres de nature à être montrées à un autre , je te répondrai moi-même tant que j'existerai ; j'ai d'ailleurs bien des choses en-

core à te dire avant de garder un silence éternel.



## LETTRE LXXVI<sup>me</sup>.

MARCIUS ALPINUS A SCRIBONIUS.

Nicomédie, mars 303.

**O**UI, Scribonius, je suis à Nicomédie ; Galérius a reconnu enfin qu'il ne pouvait se passer de mon génie actif dans une époque de son règne aussi intéressante , et qu'un guerrier aussi ignorant que lui a toujours besoin des secours d'un homme qui connaît le monde aussi bien que ton ami : je suis donc de rechef en haute faveur auprès de lui ; tout va bien , et pour le moment les hautes idées de Constantin pourront se modérer. Dioclétien qui croyait devoir le protéger contre Galérius, n'aura bientôt plus de pouvoir : ce dernier est venu à bout de lui persuader qu'une abdication volontaire était le seul moyen de sortir du labyrinthe

dans lequel l'ont jeté son système insensé de tolérance , et les sages et sévères mesures de César. L'Empereur d'Occident suivra son exemple ; l'univers s'effraiera ou rira de cette comédie , suivant ses divers intérêts. Après l'abdication de Maximien , Constantin , par droit de naissance , devrait monter sur le trône , et Constance devenir Empereur d'Occident : c'est un adversaire dangereux pour Galérius. Au reste , la santé de Maximien , qui décline chaque jour , retardera peut-être tous ces changemens importans ; mais s'il vit trop long-temps , Galérius a des moyens d'aplanir les difficultés : l'or et la puissance parviennent toujours à leur but. Constantin restera seul , et quels que soient son désir de régner , et sa témérité , il doit succomber lorsque son ennemi occupera la première place ; le combat deviendra alors trop inégal. Mais nous n'en sommes pas encore là , et je tremble de ce qui peut arriver ; une année , et peut-être plus , peut s'écouler avant que Dioclétien se dé-

cide d'abdiquer ; il n'a point encore été à Rome, et il veut s'y rendre pour y célébrer son triomphe. Mon avis est de ne rien précipiter , de peur de tout perdre et de voir nos plans s'écrouler.

Tu vois donc que la fortune me sourit encore ; j'ai été cependant contrarié dans un de mes projets , à présent j'en forme un autre que je ne laisserai pas échapper. Tu sais que la dévote Larissa avait disparu de Nicée précipitamment lorsque le titre de chrétienne et de protégée de Lysias allaient la mettre en mon pouvoir ; j'aurais feint un ordre particulier de l'arrêter, et certes je ne lui aurais pas rendu sa liberté sans qu'elle l'eût achetée , sans que j'eusse obtenu ce que je voulais. Quelle facilité n'avais-je pas , au moins , de la faire paraître coupable aux yeux du monde entier et à elle-même ! Elle eût été perdue à jamais pour son Agathoclès ; mais elle m'échappa sans qu'il me fût possible de découvrir le chemin qu'elle avait pris.

Enfin , à force de peine , j'appris que

le vieux prêtre chrétien qui l'avait accompagnée à Nicée , était parti pour Nicomédie , et qu'une femme était avec lui : il me parut plus que vraisemblable que cette femme était Théophanie , et qu'elle était ou avait été à Nicomédie ; mais toutes mes recherches pour découvrir sa demeure et sa situation furent infructueuses. — Pendant ce temps-là le jour fixé pour la destruction des chrétiens arriva ; Agathoclès qui s'était déjà refusé précédemment d'agir contre ses frères ,<sup>s</sup> car ce transfuge est de cette secte , Agathoclès , fanatique comme le sont toujours les néophytes, se montra leur défenseur ; il fut victime de sa folie , et ses soldats le transportèrent à demi - mort dans une maison hors de la ville , où plusieurs veuves chrétiennes vivent dans l'oisiveté. Dès que j'appris cette circonstance, j'eus l'idée que c'était un moyen de retrouver ma fugitive ; j'espérais que s'il était impossible de découvrir son domicile , le danger de son ami l'engagerait à quelque démar-

che imprudente dont je pourrais tirer parti. Je résolus de veiller autour de cette maison, et de faire attention à tout ce qui en sortirait ou y rentrerait. Dès le second soir, pendant que j'étais à mon poste d'observation, il était déjà nuit, je vois sortir un jeune homme d'une taille déliée, un manteau jeté sur son épaule, un capuchon sur sa tête; il marchait d'un pas précipité, suivi d'un vicillard. La tournure de ce jeune homme, le son de voix doux et mélodieux que j'entendis lorsqu'il dit quelques mots à son compagnon, me firent soupçonner que c'était Théophanie qui s'était travestie de cette manière pour venir visiter son ami blessé: la nuit était trop obscure pour discerner ses traits; je la suivis pas à pas, mais je la perdis de vue sous la porte de la ville, où une quantité de monde était rassemblée; elle s'échappa dans la foule et je ne pus voir ce qu'elle était devenue: je ne m'en consolai que par l'espoir d'être plus heureux le lendemain. A peine pus-je modérer mon im-

---

patience. Dès que le crépuscule du soir parut, je retournai près de la maison des Veuves, et jé n'y fus pas long-temps sans voir arriver le beau jeune homme et le vieil esclave. Ils passèrent très-près de moi en parlant bas; je reconnus distinctement une voix de femme, mais sans comprendre ce qu'elle disait. Elle entra dans la maison et y resta plus d'une heure; j'eus la patience d'attendre qu'elle en sortît, et de la suivre comme le soir précédent, mais sans la perdre de vue un instant. Arrivés dans la ville, après avoir parcouru plusieurs rues, je les vis entrer dans une petite maison obscure. Après avoir encore attendu quelque temps, je jugeai que c'était sa demeure. Je m'informai des habitans de cette maison; elle appartient à un marchand chrétien, chez lequel les membres de cette secte se rassemblent pour leur culte depuis la destruction de leurs temples: cela me confirma que je ne m'étais pas trompé dans mes conjectures, et que c'était bien la pieuse Théophanie qui

partageait sa vie entre le service de son Dieu et celui de son amant. Je vis entrer successivement dans cette maison des personnes de différens âges qui s'y introduisaient mystérieusement ; je m'occupai avec délice de l'exécution d'un nouveau plan pour anéantir ces rassemblemens coupables , et pour me saisir de Théophanie. La nuit s'avancait , personne ne venait plus , j'entendis fermer la porte intérieurement , et jugeant qu'elle ne ressortirait pas , je retournai chez moi méditer ma vengeance et mon rapt.

Je ne fermai pas l'œil de toute la nuit, tant l'impatience m'agitait ; je résolus d'aborder sans façon Théophanie dans quelque rue détournée , et de profiter du premier instant de surprise pour l'emmener s'il m'était possible ; je ne redoutais pas son vieux compagnon , qu'il était facile d'écarter. Rempli de cet espoir, je vais l'attendre avant l'heure accoutumée de sa visite pour ne pas la manquer ; elle aussi était venue plus tôt

qu'à l'ordinaire, je la rencontrai pas loin de la maison, accompagnée cette fois de deux esclaves, ce qui me fit présumer qu'elle s'était apperçue qu'on l'observait; elle marchait très-vîte; je l'examinai attentivement, la nuit n'étant pas encore obscure, et je fus convaincu que c'était une femme: elle me paraissait plus petite que Théophanie, mais l'habit d'homme produit cet effet, et dès que nous fûmes dans une rue solitaire, je passai rapidement entre elle et les esclaves qui la suivaient à quelques pas, je lui pris la main, et je lui adressai la parole en la nommant par son nom de *La-issa*, et point par celui de *Théophanie*; je voulais l'effrayer en lui découvrant tout-à-coup que je connaissais toutes ses ruses et tous ses déguisemens. Je ne sais ce que je lui dis, mais, au nom de *Larissa*, le joli jeune homme jeta un cri d'étonnement, fit un mouvement de vive surprise, en répétant *Larissa!* le capuchon retombe, et, juge de ma surprise à moi-même,

quand , au lieu de ma jolie dévote , je vois la belle des belles , la séduisante et légère Calpurnie Pisona , la fille du proconsul.

Elle me parut consternée de se voir découverte , mais se remettant bientôt et me reconnaissant aussi , elle voulut reprendre avec moi son ancien ton d'orgueil et de dédain ; mais cette fois elle ne réussit pas à intimider un homme qui la rencontrait à une heure aussi indue et sous un tel habit : elle sentit combien elle avait besoin de mon silence et devint plus traitable. Elle avait envie aussi de savoir comment j'avais pu la prendre pour une femme qui depuis long-temps n'existait plus ; je la détrompai à cet égard , et la nouvelle de l'existence de Larissa sous le nom de Théophanie fut pour elle un coup de foudre : je le remarquai et j'en tirai parti. Je lui racontai bien des choses de l'amour constant d'Agathoclès pour Larissa , de celui de Larissa pour lui , et de la persuasion où j'étais qu'elle vi-

vait à Nicomédie, en secret, et peut-être dans la maison même des veuves : elle ne disait rien et soupirait en silence. Je la quittai devant la porte de sa maison, en lui disant que je lui promettais le secret sur cette rencontre, si à son tour elle voulait consentir de renouveler notre connaissance et de me recevoir chez elle : elle sentait trop bien qu'elle était actuellement en mon pouvoir, pour oser me refuser. Elle doit redouter plus que la mort mon indiscretion sur son imprudente démarche, et je veux profiter de cette crainte pour renouer avec elle ; la faveur et les richesses de son père, jointes à sa beauté, en font un parti très-convenable pour moi : ce mariage ne m'empêchera pas de suivre mon plan pour Larissa ou Théophanie. J'ai appris depuis deux jours que mes suppositions ne sont point fausses, qu'elle est dans la même maison où Agathoclès fut transporté, qu'ils se sont reconnus, et que leur ancienne liaison est renouée. Ainsi, sans le savoir, je disais la vérité

à Calpurnie ; je ne voulais que l'irriter contre Agathoclès par cette supposition , mais à présent que je sais que c'est une réalité , j'en suis encore plus irrité qu'elle. Je sens que Théophanie me tient mille fois plus au cœur que la belle Calpurnie ; il faut absolument que je vienne à bout de les enlever toutes les deux à cet odieux chrétien , et s'il survit à ses blessures , j'ai formé un plan qui lui fera regretter de n'y avoir pas succombé : en attendant je ne veux pas négliger le certain pour l'incertain , et puisqu'un heureux hasard a jeté Calpurnie sur ma route , je ne laisserai pas échapper le bonheur que m'offre la fortune. Adieu , dans peu temps tu apprendras que ton ami est le gendre du proconsul et l'amant heureux de Théophanie.

---

LETTRE LXXVII<sup>me</sup>.

CALPURNIE A SULPICIE.

Nicomédie , mars 303.

QUELLE lettre désespérante ai-je enfin reçue de toi, Sulpicie ! elle m'a cruellement affligée ; mes pressentimens n'étaient donc que trop vrais ? Tu as été au bord du tombeau, et j'étais éloignée de toi ! mais enfin tu m'es rendue. Tes sombres idées tiennent à la faiblesse, suite naturelle d'une longue maladie ; chaque jour va confirmer ta convalescence, tu vas renaître au bonheur ; ton époux, ton amie, tes sujets conserveront long-temps encore leur Sulpicie. — Oh ! si tu savais combien j'ai besoin de cette espérance, et dans quel moment j'ai reçu cette triste lettre, qui m'a fais verser de nouvelles larmes ! Mais on dirait que tu le sais déjà ; une divinité t'a-t-elle instruite de mon sort ? Tu peins ce qui m'est arrivé comme si

tu en avais été le témoin. Cette figure noire que tu appelles avec raison mon mauvais génie, a détruit en effet toutes mes illusions de bonheur, elle est.... tout ce qu'il y a de plus affreux pour moi ! Mon sort est décidé, il est irrévocablement fixé, Agathoclès est perdu sans retour pour moi ; et à présent que tout est fini, je sens que je l'aimais bien plus que je ne le croyais. Sulpicie, Larisa existe encore, elle est ici, elle est près de lui et avec lui, et ce qui te surprendra plus encore, c'est que Théophanie, oui, ta Théophanie et Larissa ne sont qu'une seule et même personne. Tout est expliqué maintenant, le trouble de l'étrangère lorsqu'elle vit le portrait entre mes mains, l'agitation de celui-ci lorsqu'il apprit cette circonstance, ses questions sur cette femme mystérieuse, son cœur lui disait qu'elle était celle qu'il a toujours aimée... Toujours, ah ! combien il m'a trompée, ou plutôt comme je me suis abusée moi-même jusqu'au dernier moment ! Pendant que

je risquais tout pour le voir quelques instans, elle, sans aucun danger, vivait avec lui, soignait ses blessures; dès qu'elles seront guéries, il s'unira avec elle, il trouvera dans ses bras le suprême bonheur, et le monde entier ne sera plus rien pour lui. Par Jupiter, c'est un singulier concours d'événemens! Pourquoi faut-il que moi, qui devais toujours être étrangère à ces êtres exaltés, à ces chrétiens, je sois la victime de leur attachement et de leur étonnante constance? Il existe au monde un seul homme capable d'une fidélité que la mort même ne peut ébranler, et c'est précisément cet homme que le Destin m'adresse. Pourquoi devais-je le connaître, j'étais si heureuse avant de l'avoir rencontré surma route! Qu'avait-il à faire à Rome? et qu'avais-je fait aux Dieux pour être aussi cruellement punie? Je vais te dire comment j'ai fait cette découverte.

Tu te rappelleras que je me croyais espionnée, et par prudence je pris, la dernière fois que je fus voir Agathoclès,

Phædo et son fils. Je trouvai Agathoclès beaucoup mieux, sa voix était plus forte, son regard plus serein; mais il me parut qu'avec ses forces physiques il avait retrouvé toute la sévérité de ses principes. Il reprit notre entretien de la veille, il me pressa fortement de prêter attention à ce qu'il voulait me dire; il me parla avec une grande véhémence de ce qu'il appelle le but de l'homme sur cette terre, le perfectionnement de notre ame; il me conjura d'élever mes pensées à ce qui seul est vraiment beau, vraiment grand, et à notre destinée future. — L'austérité de ses paroles, le blâme qu'il donnait à ma légèreté, auraient pu m'offenser; mais l'onction, la chaleur, l'éloquence persuasive qui animaient son discours, et le vif intérêt qu'il prenait à mon sort, me faisaient l'effet d'une flamme pure, qui pénétrait doucement au fond de mon cœur; son regard tantôt sévère, tantôt amical, m'effrayait et m'attendrissait tour-à-tour. Il s'élevait en moi un grand

combat, je ne savais si je devais me fâcher contre lui, ou plaisanter de son zèle, ou adhérer à tout ce qu'il voulait, et lui témoigner ma reconnaissance. Je sentais ce que tu me dis dans ta lettre, que ce n'était pas ainsi que je serais reçue d'un homme à qui j'aurais inspiré de l'amour ; mon orgueil de femme était blessé, c'est avec peine que je m'empêchais de le témoigner. Tout ce conflit de passions opposées se peignait sur ma physionomie ; il le remarqua, mais il se trompa sur la cause de mon trouble ; il crut que mon esprit balançait entre ses instructions et mes anciennes idées, entre son Dieu et les miens, et, pour décider ma conversion, il devint plus pressant et plus tendre ; il m'attira vers lui et prenant ma main dans la sienne, il me conjura par tous les sentimens que je lui avais inspirés depuis notre connaissance, et pour mon bonheur qui lui tenait autant à cœur que le sien propre, de rectifier mes idées, de réfléchir sérieusement sur ce qu'il venait de me

dire, et sur des choses d'une aussi grande importance : tu serais si digne de connaître et d'adorer le vrai Dieu ! me disait-il : oh ! que ne pouvons-nous le prier, l'aimer ensemble ! alors tout nous réunirait dans une même foi, dans une même espérance ; il était très-ému, et moi je l'étais plus encore, je serrais sa main. En vérité, Sulpicie, je ne sais où il aurait pu m'entraîner dans ce moment ; pour la première fois de ma vie je me sentais si faible, si subordonnée, j'étais là vraiment comme un esclave à côté de son maître, mais un maître adoré, pour qui l'on sent qu'on donnerait mille vies, et malgré mon trouble et ma confusion il me semblait que je n'avais jamais été aussi heureuse. Qu'était-ce que cet empire étonnant, Sulpicie ? je ne me reconnaissais plus moi-même. Je m'assis à côté de lui, ma main reposait dans la sienne, deux fois il la pressa de ses lèvres ; la pâleur de son visage avait disparu, un feu, dirai-je divin, ou terrestre, brillait dans ses

yeux, il ne parlait plus, et son silence était plus dangereux que son éloquence; mais heureusement on vint annoncer le prince Constantin. Agathoclès eut l'air d'un homme qui échappe à un grand péril, moi je repris bien vite mon manteau et mon capuchon, et j'allais sortir. Tu reviendras demain, me dit-il du ton le plus amical. — Oui, bien sûrement, mon ami, lui répondis-je; je serrais encore une fois sa main et je partis. Je rencontrai Constantin sous le portique, qui ne fit nulle attention au jeune esclave.

J'étais à peine éloignée de deux cents pas de la maison et perdue dans mes réflexions, lorsque le même inconnu qui m'avait déjà suivie deux fois, s'avança hardiment de mon côté, saisit ma main, et d'une voix qui m'était bien connue, me dit : C'est donc ainsi que l'on trouve la modeste, la dévote Larissa sous un déguisement d'homme et courant la nuit? vraiment..... Je ne le laissai pas achever, le nom de Larissa eut un effet

si cruel pour moi, que j'oubliai que je ne devais pas me faire connaître. Larissa ! répétais-je en faisant un mouvement très-vif ; mon capuchon retombe sur mes épaules ; l'inconnu , tout aussi surpris que moi , pousse un cri et nomme Calpurnie ; il jette son manteau qui enveloppait sa tête et toute sa personne , et Marcius Alpinus , avec sa figure hautesaine , son regard perçant , et son sourire infernal était devant moi : c'était de tous ceux que j'aurais pu rencontrer , celui qui m'était le plus désagréable. — Mais dans cet instant , je ne pensais encore qu'à Larissa : ainsi elle vit , elle est ressuscitée , elle est à Nicomédie , je me sentais défaillir : la surprise d'Alpinus me donna le temps de me remettre. J'ignore s'il devina le motif de mon déguisement , j'ai lieu de le soupçonner ; mais cet homme adroit et rusé comme un vrai courtisan , ne voulut pas me déplaire en augmentant ma confusion : c'était bien assez d'être en son pouvoir. Il m'offrit de m'accompagner chez moi ,

*si j'y retournais du moins*, ajouta-t-il avec un malin sourire qui m'ôta la possibilité d'un refus; il m'importait d'ailleurs d'apprendre par lui quelque chose de Larissa. — Il l'avait vue souvent... très-souvent à Nicée, sous le nom de Théophanie, se disant veuve d'un marchand de Byzance, et non point du général Démétrius; mais il la connaissait précédemment, et ne fut pas la dupe de ce mensonge. Je me tromperais fort si elle n'a pas fait beaucoup d'impression sur lui. Ne trouves-tu pas, Sulpicie, malgré ta prévention pour elle, qu'une personne qui sans beaucoup de beauté captive Marcius Alpinus, doit avoir au moins bien de l'art et du manège? Il ne put ou ne voulut pas me dire comment elle avait échappé au massacre de Trachène et à l'esclavage des Goths; quoi qu'il en soit, elle vit, et elle a si bien joué son rôle, qu'elle est enfin parvenue, sans se compromettre, à se rapprocher d'Agathoclès: c'est dans ce but et seulement, pour être avec lui, qu'elle est

entrée chez les saintes veuves ; ainsi , chez les chrétiens , la religion sert de masque à l'amour. Marcius me dit , il est vrai que lorsqu'Agathoclès se fit informer d'elle à Nicée , elle se cacha et se sauva pour l'irriter encore davantage , et se faire enfin trouver dans un moment où ses soins la rendraient nécessaire. Que de ruses , que de détours ! mais elle a réussi , et moi... ah ! Sulpicie ! Il me quitta à la porte de notre maison ; je reviendrai demain , me dit-il , savoir si les courses nocturnes n'ont point incommodé le bel esclave ; et s'il refuse ma visite , il voudra bien permettre que je m'en informe au proconsul : il me quitta là-dessus , et me laissa dans un état de colère et de douleur qui m'empêcha de fermer l'œil le reste de la nuit. Le matin , je me décidai à parler moi-même à mon père , à lui ouvrir mon cœur : dès qu'il fut levé je passai chez lui et je lui fis ma confession entière ; il la reçut comme je m'y attendais , il fut sévère sans dureté , il blâma mes imprudentes démarches ,



mais sans désapprouver mon inclination pour Agathoclès; je sentis avec un affreux redoublement de douleur, qu'il l'aurait préféré pour son gendre à tous les autres hommes. Ce qui lui fit le plus de peine, fut que j'eusse été rencontrée par Marcus Alpinus; il m'ordonna de le ménager assez pour obtenir sa discrétion, et me défendit de renouveler mes visites. Je n'en avais nulle envie; cependant le souvenir de la dernière n'était pas effacé, et je croyais encore entendre Agathoclès, me dire, *tu reviendras demain, n'est-ce pas?* et cependant Larissa était avec lui; ah! puisque Agathoclès trompe aussi, à quel homme peut-on se fier?

Sur le soir, je réfléchissais tristement, lorsque le prince Constantin se fit annoncer; sa visite dans notre maison est une chose si rare que je fus saisie de terreur, je pensai qu'il venait de la part d'Agathoclès, et je ne me trompais pas. Après les premiers complimens, il vint au but de sa visite. L'amitié, me dit-il, qui existe depuis long-temps

entre votre famille et le tribun Agathoclès ( fais attention , Sulpicie , qu'il fut assez délicat pour ne pas me nommer seule ) , me fait espérer que vous prendrez tous un vif intérêt à son bonheur inespéré ( juge comme mon cœur battait ! ) Il a retrouvé son amie d'enfance , sa Larissa. Il vous a sans doute parlé plus d'une fois de cet ancien attachement , sanctionné par sa mère et des malheurs qui l'ont suivi. ( Je m'inclinai ; pour le monde je n'aurais pu prononcer un mot , mais j'admirais en silence le tact de ce jeune homme. ) Je ne vous parlerai donc , dit-il , que de ce que vous ignorez , puisque Agathoclès lui-même était hier encore bien loin de le soupçonner. ( Je respirais plus librement ; il l'ignorait hier , je puis donc encore l'estimer. ) Il me raconta ensuite comment elle avait été sauvée miraculeusement de la mort et de l'esclavage chez les Goths ; puis , comment , poursuivie par un homme abominable , qu'il ne nomma pas , mais qu'il me fut aisé de deviner ,

elle s'était crue obligée de quitter Nicée et de se retirer dans la maison des veuves, où elle est depuis long-temps. Agathoclès n'avait aucun soupçon de son existence lorsqu'il y fut transporté; elle a passé près de huit jours à le soigner sans lui dire un mot, et s'est fait connaître à lui seulement aujourd'hui.

Ainsi Marcus Alpinus était mal informé, et tout en me disant la vérité pour le fond, il m'a menti pour les détails : c'est lui, je n'en doute pas, qui est le scélérat qui la poursuivait. — Il mérite bien ce soupçon; mais que m'importe? elle vit, Agathoclès l'a retrouvée; et la fin de cette histoire est facile à prévoir : le plus aimable, le plus intéressant des hommes va devenir le mari très-ordinaire d'une femme qui, certes, ne mérite pas ce bonheur.... Oui, je te l'avoue, je hais cette Larissa ou cette Théophanie, qui a autant de ruses que de noms, je la crois une hypocrite. Qu'est-ce que veut dire toute cette comédie ? pourquoi se cacher ainsi ? Si elle

aimait véritablement Agathoclès, pourquoi ne pas voler dans ses bras en revenant de chez les Goths ? comment a-t-elle pu y résister. — Mais elle veut troubler, agiter, attirer, et comme elle sent qu'elle n'y parviendrait pas avec sa figure plus que médiocre, elle a recours à l'artifice. — On s'enveloppe d'un grand voile et de mille mystères ; on joue la femme malheureuse et résignée ; on se sauve lorsque la redoutable rivale entre, mais, par un suffoquement adroit, on attire l'attention du malade, et par les plus tendres soins on excite assez sa reconnaissance pour se faire pardonner tous ces mystères, et l'on fait attendre ce qu'on brûle de donner, pour y mettre plus de prix. — Oh ! je connais toutes ces ruses : cette prudence, cette douceur patiente, cachent ordinairement un esprit méchant, qui ne cherche qu'à parvenir à son but par des voies détournées ; je connais la coquetterie raffinée de ces femmes qui se sont fait une étude de plaire, en empruntant de l'art les moyens

que la nature leur a refusés ; je les ai toujours détestées , et Théophanie cent fois plus encore : je ne sais par quel sentiment , sans doute , elle me fut désagréable dès la première fois que je la vis à Synthium. Moi je suis confiante , ouverte , contente , gaie comme la nature m'a créée , j'aime ou je hais selon que mon cœur le veut , et je ne saurais cacher un sentiment dont je n'ai point à rougir ; j'ai couru vers Agathoclès lorsque je le croyais en danger ; je lui ai donné les preuves les plus évidentes de mon attachement ; j'étais là devant lui avec mes qualités et mes défauts , sans lui rien déguiser ; j'attendais de son cœur seul d'être appréciée , sans avoir recours à une feinte que je méprise et dédaigne. Mais les hommes n'aiment pas cette franchise ; ils veulent être animés , surpris , ils veulent qu'on se donne bien de la peine pour leur plaire ; et lorsqu'une femme , négligée par la nature , a pris une fois quelque ascendant sur le cœur d'un homme , son pouvoir n'en est que

plus affermi : ni le temps , ni l'âge , ni les maladies ne peuvent détruire cette espèce de magie , qui n'est pas établie sur l'influence des sens , mais sur celle de l'imagination et d'un esprit exalté ; toutes les peines , tous les soins qu'une femme peu jolie se donne pour être aimée manquent rarement leur effet.

Voilà donc la fin de tous nos projets !  
espérance , attente , tout est anéanti.  
— Ah ! Sulpicie , qui m'aurait dit cela lors de la petite fête que je lui donnais , et hier au soir encore ? Un homme peut donc , sans aimer et sans être trompeur , avoir tous les symptômes de l'amour le plus ardent ? Ah ! c'est aussi trop cruel !  
— Dis-moi du moins que tu es mieux , pense combien j'ai besoin de cette consolation.

---

LETTRE LXXVIII<sup>me</sup>.

AGATHOCLÈS A PHOCION.

Nicomédie , mars 303.

LA lettre que Constantin t'a écrite de ma part t'aura instruit, cher Phocion, de tout ce qui m'est arrivé. J'ai vu de bien près la mort, et c'était avec plaisir; j'étais loin de prévoir le bonheur que la divine Providence me réservait. Je consacre le premier moment de ma convalescence à te faire part de l'évènement surnaturel qui va me faire bénir à chaque instant mon existence. — Larissa vit, Larissa est à moi, elle est libre, et dans peu de jours les sentimens qui nous ont animés depuis notre enfance seront bénis et légitimés par l'auguste cérémonie du mariage. Je t'envoie une relation écrite de sa main, de la manière dont elle est échappée à la mort et à l'esclavage, et les motifs qui l'engagèrent à se cacher pendant six mois. O Phocion !

quelle ame , quelle douceur angélique !  
 quelle noblesse dans sa conduite ! quel  
 courage dans l'adversité ! que d'amour  
 et de fidélité dans son cœur ! Elle est à  
 moi à présent, elle m'appartient, et mon  
 devoir le plus sacré est de chérir, de  
 conserver cet être intéressant, qui, de-  
 puis son existence, s'est voué à m'aimer,  
 quoique ce sentiment ne fût pour elle  
 qu'une source de chagrins ; mais actuel-  
 lement il la rendra la plus heureuse  
 des femmes ; je pourrai la protéger , la  
 garantir de toutes peines , embellir sa  
 vie ; juge combien la mienne m'est de-  
 venue chère et précieuse depuis qu'elle  
 appartient à Larissa. Elle finit la rela-  
 tion qu'elle a faite pour toi par le tou-  
 chant détail du moment de notre réunion ;  
 je ne répéterai donc pas tout ce que  
 j'éprouvais , d'ailleurs cela me serait  
 impossible ; mais ce qu'elle n'a pu te  
 dire , c'est la délicatesse avec laquelle  
 Constantin me prépara par degrés  
 à ce bonheur , d'abord en me disant  
 qu'elle vivait, qu'elle était libre, qu'elle

m'aimait encore , et enfin qu'elle était près de moi. J'étais trop faible pour soutenir une émotion aussi vive , je perdis connaissance ; revenu à moi , je crus avoir fait un rêve , car je ne voyais pas encore Larissa , on craignait pour moi cette entrevue. Oh ! quelle fausse crainte ! était-il possible que la meilleure partie de moi-même , dont j'étais séparé depuis si longtemps avec un si grand désespoir , pût me faire du mal ? Ah ! bien au contraire , en la voyant un baume délicieux sembla circuler dans mes veines , je lui tendis les bras , mais elle ne vint pas s'y jeter ; embarrassée , tremblante , elle n'osait avancer. — Phocion , Larissa doutait de ma fidélité , elle aussi craignait de se montrer et pensait que je la retrouverais avec peine. Pensée cruelle , affreuse , qui empoisonnait le plus doux moment de notre vie ! — Je l'appelais , et le son de ma voix , le seul nom de *Larissa* , prononcé par son ami , eut un effet magique ; tout ce que l'erreur et la méchanceté avaient mis entre nous disparut , mille

sermens ne l'eussent pas mieux rassurée ; elle tomba sur mon cœur , nos yeux parlèrent , nos cœurs s'entendirent , et le doute s'anéantit pour jamais. Comme les êtres qui jouissent de la béatitude céleste , nous n'avions nul besoin de paroles pour nous comprendre , elles eussent exprimé trop faiblement nos sensations , chacun de nous trouvait en lui-même ce qui se passait dans l'autre cœur. — Elle est à moi , à moi dans toute la force et le sens de cette expression , et je suis le plus heureux des hommes. Le bonheur m'a rendu la santé , peu de jours après je pus quitter ma chambre. Elle aussi me donna une fête , telle que le plus tendre amour put l'inventer : la chambre où elle me conduisit est de plain-pied avec le jardin , elle était ornée de toutes les fleurs du printemps , dont le doux parfum me redonnait une nouvelle vie , et quelle vie de félicité ! L'air suave du jardin et les rayons adoucis du soleil pénétraient dans la chambre au travers de rideaux d'une étoffe légère et transparente : un lit de repos était

préparé pour le convalescent faible encore, dans une place où l'air pur du printemps venait ranimer ses forces, où il pouvait entendre le gazouillement des oiseaux se jouant dans les bosquets, et le murmure d'une fontaine. C'est, appuyé sur le bras de Larissa, que je fus conduit dans cette chambre, où je trouvai Constantin qui m'attendait; c'est entre ce parfait ami et une amante chérie que je passai des heures délicieuses, image du bonheur qui m'attend dans une union formée sur tout ce qui doit en prolonger le charme jusqu'au tombeau; rapport de goûts et d'opinions, confiance illimitée, certitude de ma part d'être aimé comme jamais homme ne l'a été; jamais aucun homme que son Agathoclès n'a fait battre son cœur; il est à moi ce cœur, tellement que je suis convaincu qu'il ne m'en coûterait qu'un mot, un signe, une allusion, pour l'engager aux plus grands sacrifices : mais la certitude de mon pouvoir absolu sur elle me fait un devoir de n'en pas abuser et d'éviter

tout ce qui pourrait le moins du monde altérer sa tranquillité. Cette douce obligation de mon côté, et du sien l'abandon entier de toutes les facultés de son ame, de la volonté de tout son être, doit produire un bonheur que l'esprit le plus transcendant, la beauté la plus accomplie, la passion la plus brûlante ne me donneraient pas ; mais Larissa est belle aussi, belle sans le savoir, sans y prétendre, et ce n'est pas seulement à mes yeux prévenus. Constantin assuré n'avoir jamais rencontré de femme dont l'impression pût être aussi durable, parce que ce n'est que peu à peu que son charme se développe et qu'on sent un attrait indéfinissable. Je lui avais témoigné le désir de la voir vêtue autrement que dans le triste costume des veuves de cette maison. Le jour de ma première sortie, après m'avoir placé près de mon ami, elle nous quitta un instant, et revint bientôt mise avec autant de goût que de noblesse ; une longue tunique de laine blanche très-fine se dessinait autour

d'elle en plis ondoyans, elle était rattachée par une écharpe en or, qui faisait ressortir la grâce et la beauté remarquable de sa taille; des bracelets d'or ornaient ses bras, blancs comme le lys; sur sa tête elle n'avait qu'un voile blanc fixé par une épingle en or au-dessus de son front, et retombant de côté jusqu'à terre, en suivant tous ses mouvemens: je ne puis te dire combien elle avait de grâce sous ce costume. En s'avançant au milieu des arbustes en fleurs, le plaisir et l'amour se répandaient sur ses joues un coloris modeste; ses yeux (les plus beaux, j'en suis sûr, qui aient jamais existé) brillaient d'un éclat nouveau, en même temps qu'ils exprimaient le calme, le bonheur, la paix d'une ame contente; je ne pouvais me lasser de la regarder, non pas avec cette fièvre tumultueuse qui ressemble au délire, mais avec le sentiment le plus tendre et le plus doux.

Mon père n'est point adouci, il n'a point retiré sa malédiction, et la sensible Larissa craint de former notre union sous

ces tristes auspices ; je ferai tout pour la tranquilliser : dès que je pourrai sortir de la maison , je me rendrai auprès de mon père , et s'il a conservé dans son cœur une seule étincelle d'amour paternel , je veux la chercher et la rallumer ; ce que je n'aurais pas fait pour moi , je le ferai pour ma Théophanie. Sans doute la seule idée de sa malédiction me fait frémir ; je tremblais lorsqu'il prononça ce mot , terrible dans la bouche d'un père , mais sans en redouter l'effet : ma conscience me donnait la certitude que je ne le méritais pas quand des devoirs plus sacrés faisaient taire ceux de fils ; à présent un autre devoir m'ordonne de tout tenter pour ramener mon père , tout , excepté le sacrifice d'une religion , pour laquelle , s'il le fallait , je renoncerais à la vie , et , ce qui est bien plus encore , à Larissa ; mais elle nous réunit au contraire , et nous prescrit le doux et sacré devoir d'une éternelle fidélité.

Après avoir renoué , s'il est possible , mes relations paternelles et filiales , il

m'en reste une à détruire, c'est celle qui s'est établie entre Calpurnie et moi; j'ai fait ce qui a dépendu de moi pour éviter le danger d'une liaison trop intime avec une personne aussi séduisante, et, j'en bénis le ciel à présent, jamais je n'ai encouragé par un seul mot la préférence flattense qu'elle semblait m'accorder; mais je n'ai pas toujours été le maître de lui cacher l'impression que sa beauté peu commune produisait sur mes sens : dernièrement encore un trouble, une émotion involontaire et très-vive ont pu lui persuader qu'elle était aimée; mais pour l'être il faudrait qu'elle même pût aimer, et je crois qu'elle en est incapable, excepté cependant d'amitié; elle en ressent une bien sincère pour Sulpice; je crois aussi à la sienne pour moi, et je la paye de toute la mienne : mais l'amour, tel que je le sens et que je le trouve dans le cœur de Larissa, ne peut trouver de place dans un caractère aussi léger que celui de Calpurnie; il est ouvert à chaque impression nouvelle, à chaque caprice;

tout ce qui est extraordinaire et rompt  
 l'uniformité de la vie , a le droit de  
 l'émouvoir et de l'entraîner à des incon-  
 séquences que la passion la plus violente  
 pourrait seule excuser. Dès le premier  
 jour que je fus transporté ici, elle vint  
 me voir sous le nom et l'habit d'un es-  
 clave : son apparition me remplit d'abord  
 d'effroi, puis ensuite l'idée qu'elle s'expo-  
 sait pour moi à un tel danger me péné-  
 tra d'une tendre reconnaissance , mais  
 sa gaité , son étourderie , l'espèce de  
 coquetterie qu'elle mettait sous son dé-  
 guisement, me prouvèrent bientôt qu'elle  
 n'était entraînée que par le désir de  
 faire effet , ou de paraître plus belle en-  
 core sous un habit qui lui séyait à ravir ;  
 ses cheveux noirs et bouclés retombaient  
 sur son charmant visage ; dans un dé-  
 sordre rempli d'art , son vêtement étroit  
 marquait des formes enchanteresses ; il  
 était facile de voir qu'elle s'en était occu-  
 pée , et que la vanité, plus que la modes-  
 tie , en était satisfaite : une femme con-  
 duite seulement par l'amour n'y aurait

pas songé, elle n'aurait vu que l'objet aimé, que son danger, et la vanité, la coquetterie et la gaîté auraient été étouffées par ses craintes. Mais Calpurnie n'aime qu'elle, et les autres seulement en raison du plaisir qu'elle peut en recevoir, ou de l'effet singulier qui peut en résulter : une idée sérieuse, un sentiment exalté ne peuvent entrer dans son ame. Cent fois je l'ai vue ainsi, je l'ai l'ai retrouvée telle dans cette occasion, et le pouvoir de ses charmes n'a été que momentané.

J'ai prié Constantin d'aller chez elle et de lui raconter que j'ai retrouvé ma Larissa : je ne l'ai pas revue depuis, et je suis dans l'attente pénible de savoir ce qui l'a retenue, et comment elle recevra cette nouvelle.

Ma main est fatiguée, à peine puis-je encore tenir le crayon, je te quitte, mais dès que je pourrai écrire plus facilement je reviendrai à toi. Adieu, mon ami.

~~~~~  
LETTRE LXXIX^{me}.

AGATHOCLÈS A PHOCION.

Nicomédie, avril 303.

DEPUIS huit jours, cher Phocion, je suis le plus heureux des hommes : l'unique désir de mon cœur, depuis que je l'ai senti, est accompli, je suis marié avec ma Larissa; je jouis non seulement de mon bonheur, mais aussi du sien, nous le trouvons en nous-mêmes, dans l'harmonie de nos goûts et de nos sentimens; il est donc aussi complet qu'il puisse l'être sur cette terre, et nous ne pouvons plus former aucun souhait que celui de terminer ensemble, quand Dieu l'ordonnera, une vie qui serait l'image de l'âge d'or, si nous n'avions pas des inquiétudes cruelles sur nos frères, les chrétiens persécutés. Mais le pèlerin qui voyage ici-bas ne doit pas y jouir d'une félicité parfaite; et pour qu'il ne s'abuse pas sur le but de son existence,

sur sa vraie destination, la Providence traverse son bonheur par mille vicissitudes pour en affaiblir l'éclat qui pourrait nous éblouir et nous égarer ; notre devoir est de travailler à les surmonter par la paix de l'ame et la résignation, et de poursuivre notre route avec courage. Heureux celui qui vit en paix avec lui-même, et qui soumet à la raison et ses désirs et ses projets ! J'ose me flatter d'être parvenu en partie à cette hauteur : à présent je me sens parfaitement tranquille, mais la possession de Larissa était une des conditions principales de cette tranquillité à laquelle j'aspirais depuis long-temps sans pouvoir y parvenir ; sans Larissa mon existence n'était pas achevée, elle seule me comprend entièrement, son esprit juste, simple, *neuf* (si je puis m'exprimer ainsi), qui n'a jamais erré dans le doute et dans le labyrinthe tortueux de la métaphysique, saisit à merveille ce que les hommes les plus éclairés ont souvent peine à comprendre ; Constantin même, qui me con-

naît à présent aussi bien que toi, et qui pense comme moi sur les objets les plus importans , n'entre pas dans les replis de mon cœur comme ma Larissa , qui , par un mot , un regard , m'explique ce que je ne puis définir. Constantin , tout occupé des grands évènements qui se préparent , et d'une ambition dont le but est louable , n'est plus pour moi ce qu'il était ; il n'est plus tout à l'amitié , et Larissa n'a qu'une pensée dont je suis l'objet , son Agathoclès est tout pour elle.

Tu sais que j'étais résolu de tout employer pour fléchir mon père , et lui faire retirer sa malédiction : indépendamment du désir de Larissa et du mien , ma religion me le prescrit comme un devoir essentiel ; ce commandement est même le seul qui porte une promesse positive : *Honore ton père et ta mère , afin que tu vives long-temps sur la terre que Dieu te donne* ; voilà comme parle la loi que Dieu proclama sur le mont Sinaï. La nature a gravé dans

notre ame cet amour pour ceux qui nous ont donné la vie , et c'est un des sentimens qui distinguent le plus l'homme des autres créatures. La branche d'un arbre , séparée du tronc , prend racine à son tour , devient un arbre elle-même , et n'a plus de communication avec celui dont elle est sortie. L'animal , jeune encore , se sépare de sa mère , du moment qu'il sent la faculté de pourvoir lui-même à ses besoins , et ne distingue jamais son père. Mais l'homme est d'une nature plus noble , son créateur et le monde demandent plus de lui , que des êtres conduits seulement par un aveugle instinct ; il doit , lorsqu'il est parvenu à l'âge où il n'a plus besoin des soins de ses parens , leur rendre à son tour ce qu'il en a reçu dans son enfance : ce n'est point l'instinct qui le porte à ce sentiment , la reconnaissance , l'habitude , la loi positive de Dieu , la raison doivent le produire et l'entretenir : voilà pourquoi les législateurs étendirent la puissance des pères et des

mères sur leurs enfans jusqu'au droit de leur ôter la vie qu'ils leur ont donnée. Mais la crainte ne produit pas l'attachement ; ce n'est pas parce que nos parens ont des droits sur nous et sont nos supérieurs que nous les aimons ; ce n'est pas même parce qu'ils nous ont donné l'existence , qui souvent est un funeste présent, c'est parce que tant que nous avons eu besoin d'eux , ils ont tout fait pour nous la conserver et pour la rendre heureuse ; c'est parce que le cœur de l'homme , formé pour aimer , s'attache fortement aux premiers objets dont il est entouré , et Dieu , dans sa bonté , nous a fait un devoir méritoire et dont il promet la récompense , du plus doux de nos sentimens , du premier qui remplit notre ame , d'un amour qu'il nous demande aussi pour lui.

C'est d'après ces idées , d'après mes vœux et ceux de Théophanie , que je me décidai à faire une tentative pour ramener mon père ; mais je voulus avant le préparer à recevoir comme son

fils celui à qui il n'avait pas donné la moindre marque de souvenir lorsque la mort menaçait de le frapper. A ma prière , Constantin se rendit chez lui ; il le trouva dans une situation d'esprit singulière ; il n'était point irrité , mais plutôt attendri par momens. Incertain , irrésolu , il demanda du temps pour réfléchir , et promit de lui envoyer sa réponse le lendemain. Elle vint en effet , et voici ce qu'elle contenait : « Que si je consentais à renoncer publiquement et pour jamais à sa fortune , puisqu'il ne pouvait consentir à enrichir un chrétien , alors il me reconnaîtrait comme son fils , retirerait sa malédiction , et donnerait son consentement à mon mariage. » Je ne balançai pas un instant sur le parti que j'avais à prendre ; je signai tout de suite une renonciation totale à tous les biens de mon père ; elle lui fut envoyée , et dès le même soir je me rendis chez mon père pour obtenir son pardon , avec plus de plaisir que je n'en aurais eu , avant que d'avoir renoncé à

sa fortune. Ne pouvant marcher encore, je me fis porter en litière; j'entrai dans le vestibule, et je me fis annoncer par un esclave. La vue de mes ancêtres, dont les portraits ornaient la galerie, le souvenir de ma jeunesse, de ma bonne mère, des différentes scènes de ma vie qui s'étaient passées dans ce lieu, la singularité de ma position actuelle, peut-être aussi ma faiblesse et l'irritation de mes nerfs, me disposèrent à un attendrissement extraordinaire, et lorsqu'au lieu de l'esclave qui devait m'introduire chez mon père, je le vis venir lui-même accourant aussi vite que son âge le lui permet, cachant avec peine son émotion qui se peignait dans tous ses traits, mon sentiment filial prit le dessus, je saisis sa main, je la pressai sur mes lèvres, elle fut inondée de mes larmes, et j'étais incapable de prononcer un seul mot; mais il n'en était pas besoin pour me faire entendre. Lorsqu'il eut repris lui-même un peu de calme, il s'informa avec bonté de ma santé, de

mon état ; il s'affligea de me trouver encore si faible et si pâle ; il prit mon bras pour me soutenir, en m'introduisant dans les appartemens ; il y mit des soins et des ménagemens qui me prouvèrent qu'il était mieux instruit de mes blessures qu'il ne voulait le paraître. J'étais dans une émotion extrême ; je baisai de rechef sa main, je la pressai sur mon cœur ; il me parut qu'il s'efforçait de comprimer ce qu'il éprouvait ; cependant il me nomma *son enfant*, expression dont il ne s'était pas servi depuis bien des années. Il me fit asseoir à ses côtés ; il me fit apporter les rafraîchissemens qu'il put se procurer dans cet instant ; enfin il me congédia avec l'invitation de venir le voir le lendemain, et de lui présenter ma future. Il ne fut point question du traité que j'avais signé, il me semblait qu'il craignait d'en parler : si je ne me trompe, il y a des amis officieux qui l'ont engagé à une chose qu'il aurait peine à justifier.

Je rentrai chez moi, et jamais je n'ai

3.

X

vu Théophanie aussi contente que lorsque je lui rendis compte de ma démarche ; un poids énorme paraissait être tombé de dessus son cœur ; elle s'égayait , ses yeux charmans pétillaient de joie , et l'expression de cette joie était si pure , si naïve , qu'elle en était embellie , d'autant plus que chez elle cette expression est très-rare. Je passai la soirée seul avec elle , et ce fut sans contredit la plus heureuse de ma vie : son souvenir brillera comme une étoile dans l'obscurité du passé , et me fera supporter bien des malheurs à l'avenir ; si le malheur doit encore m'atteindre , il me semble que dans les bras de Larissa , je puis le défier. Le lendemain fut encore un beau jour pour elle : mon père lui envoya des présents magnifiques , plusieurs esclaves les apportèrent. L'amour paternel trouva ce moyen d'éluder la loi sévère qu'il s'est imposée , de ne rien donner à son fils chrétien : il n'avait pas dit à sa *belle-fille chrétienne*. C'étaient des étoffes superbes , des bijoux précieux en or , des

diamans de plusieurs espèces, des voiles du tissu le plus fin. A ma prière, Théophanie s'en para tout de suite, et nous nous mîmes en chemin pour nous rendre chez mon père avec le cortège qui pouvait flatter son amour-propre paternel. Il parut très-agréablement surpris de la figure de Larissa, et content de ses manières; on la lui avait sûrement dépeinte bien différemment. Il la reçut avec tous les honneurs dus à la veuve du brave Démétrius, avec un mélange de respect non affecté, et, comme sa fille, avec tendresse et bonté. Il m'invita à venir habiter sa maison, du moment que ma santé me permettrait un déplacement. Comme je me sentais fort bien, j'acceptai avec reconnaissance, malgré le chagrin que j'éprouvais de me séparer de Théophanie, qui devait rester dans la maison des veuves jusqu'au jour de notre mariage. Je la réaccompagnai donc chez elle, et retournai chez mon père où je retrouvai mon appartement avec tous mes effets qu'il avait fait

chercher au quartier de la garde impériale , et une quantité d'autres objets de toute espèce , et tout ce qui peut convenir à un convalescent.

Mon père fit ensuite des arrangemens pour nous recevoir ; il fit meubler avec somptuosité l'appartement de ma mère : nous aurions été bien plus contents tous les deux qu'il l'eût laissé tel qu'il était ; les meubles qui avaient été à l'usage de cette excellente mère , nous plaisaient bien plus que toute cette pompe ; mais mon père l'aime , nous ne voulûmes pas le contrarier , puisqu'il y trouvait son plaisir. Dès que tout fut arrangé , je me rendis chez Théophanie , et dans l'oratoire de la maison , Héliodore reçut nos sermens , et nous donna la bénédiction nuptiale. Je voulus ensuite amener ma Théophanie dans la maison paternelle ; mon père déclara positivement qu'il voulait recevoir sa belle-fille suivant les anciens usages de Rome. Nous nous rendîmes à ses vœux , et Théophanie reçut de lui , à la porte , les clefs de la maison ,

du feu et de l'eau (1). Les esclaves lui furent ensuite présentés, et, à l'exception du sacrifice solennel aux Lares, que sa religion lui défendait : elle se conduisit dans cette circonstance de manière à gagner toute l'amitié de mon père. Depuis que le poids du malheur n'écrase plus son sensible cœur, elle renaît à la gaieté, au contentement ; elle a pris de l'embonpoint, son teint, que son séjour chez les Goths avait bruni, a repris son éclat ; les traces de sa cicatrice s'effacent, et elle me paraît plus belle même que ne l'était Larissa d'autrefois. Elle dirige la grande économie de mon père avec ordre et facilité, et le vieillard heureux se plaît dans le bonheur de ses enfans, qu'il regarde comme son ouvrage. Ma Larissa dit qu'elle est trop heureuse pour ce monde, et moi, Phocion, je jouis avec délices et avec la plus vive

(1) Anciens usages de Rome dans la cérémonie du mariage, pour installer les épouses dans la maison de leurs maris.

reconnaissance de ma situation actuelle, de ma propre félicité, de celle de mon père et de ma compagne. Constantin seul est mécontent de moi, il ne peut me pardonner ma précipitation à renoncer à l'héritage immense de mon père; son esprit naturellement ambitieux croit que la richesse est un moyen presque sûr de parvenir à ce qu'on désire. Il n'a pas tout-à-fait tort; mais mon but n'est pas le même que le sien, et le fils chéri d'un père, qu'aucune mésintelligence n'éloigna jamais de lui, ne connaît pas le prix qu'on attache à l'amour paternel : voilà comme les plaisirs et le bonheur de cette vie sont toujours troublés; depuis que j'ai signé cet acte contre l'avis de Constantin, je ne l'ai plus revu.

Je compte aller m'établir, dans quelques jours, à Synthium pour reprendre des forces, en respirant un air pur et serein, et vivant dans une parfaite tranquillité. Mon père nous a promis de venir souvent nous visiter. Je vais me

retrouver avec Larissa, dans ce lieu chéri de ma bonne mère, où tant de fois elle nous réunit dans ses bras, où elle nous fut enlevée, où sa cendre repose, où tout nous parle d'elle et la retrace à nos souvenirs : combien ce souvenir ajoute encore à mon bonheur ! Mais cependant, à côté de Larissa, je n'oublie pas que je suis séparé de toi, et que Constantin me boude : heureux par l'amour, je souffre par l'amitié ! — Oh ! non, il n'y a point de bonheur parfait ici-bas ! Adieu.

FIN DU TOME TROISIÈME.



